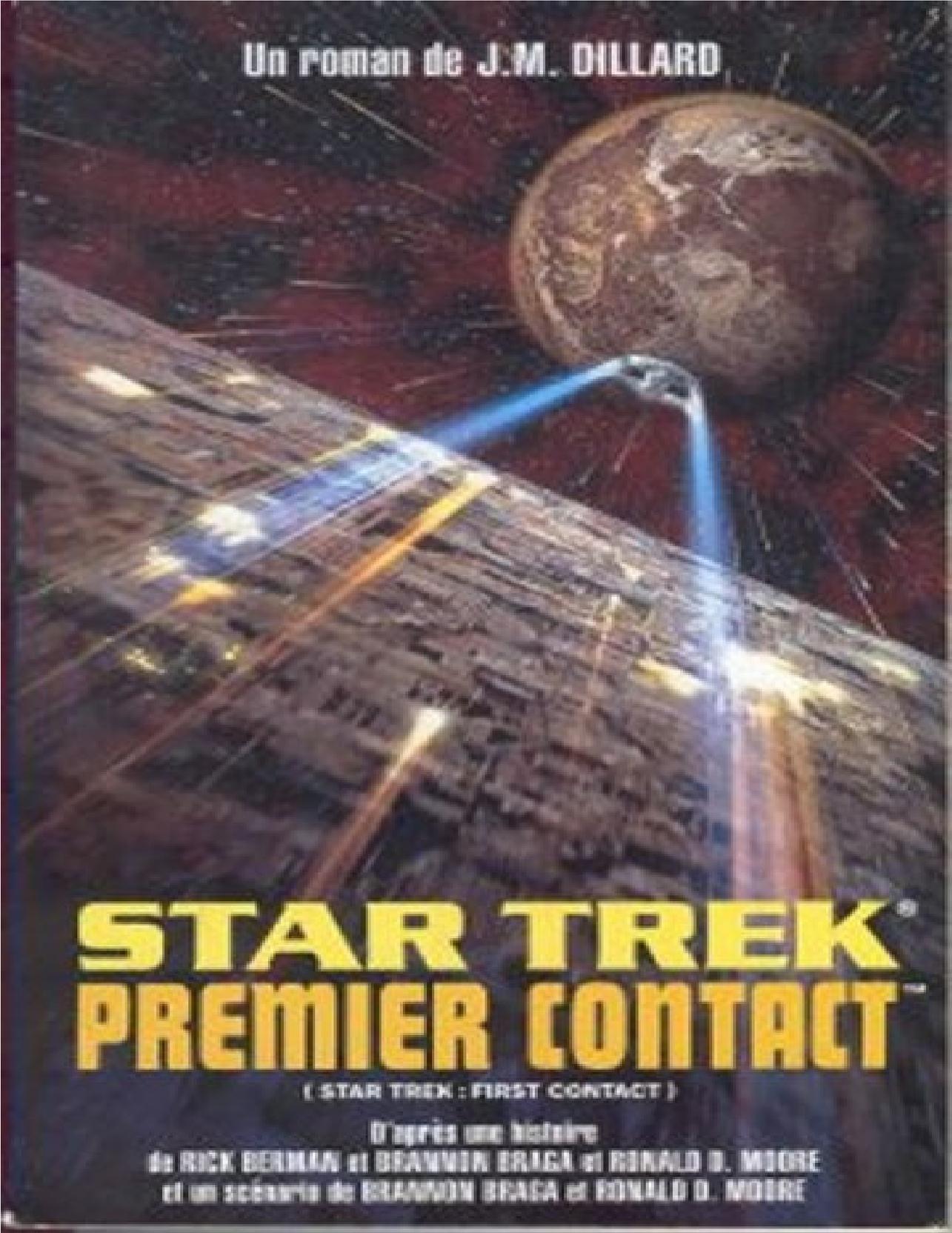


Un roman de J.M. DILLARD

The book cover features a dramatic space scene. In the upper right, the Earth is visible as a large, textured sphere. A large, dark, angular structure, possibly a Klingon warship, dominates the center and left. Two bright blue beams of light emanate from the structure, one pointing towards the Earth and another downwards. Several orange and yellow streaks, resembling energy or light trails, crisscross the dark space. The overall color palette is dark with high-contrast highlights from the lights and the planet.

**STAR TREK®**  
**PREMIER CONTACT™**

( STAR TREK : FIRST CONTACT )

D'après une histoire  
de RICK BERMAN et BRANNON BRAGA et RONALD D. MOORE  
et un scénario de BRANNON BRAGA et RONALD D. MOORE

**Premier contact**

Par J.M. Dillard

## CHAPITRE PREMIER

L'apathie.

Picard savait qu'elle était le mal absolu. Car un ennemi indifférent est plus redoutable que celui dont le cœur brûle de haine.

L'apathie.

Elle s'étendait devant lui, sur des rangées infinies de visages de chair et de métal, de corps immobiles, uniformément gris, qui ne connaissaient ni la beauté, ni le sentiment de l'art, ni l'amour de la vie. Et qui n'entendaient rien, sinon la voix singulière du collectif.

Il était la seule chose vivante et colorée de l'immense salle où il se trouvait, entouré par des milliers de cellules. Dans chacune d'elles, sur les murs, le plafond, le pont, un Borg, debout, dormait d'un sommeil sans rêves. Tout cela évoquait une immense ruche.

Pourtant, il était injuste de comparer cet assemblage chaotique de conduits et de circuits aux ravissantes structures construites avec amour par les insectes. Ceux-ci n'avaient pas d'intelligence, mais ils n'étaient pas sans âme. Les Borg ne possédaient ni l'une ni l'autre.

Malgré son impuissance, le refus de ce néant le força à lutter contre les bras de métal et de chair qui le poussèrent soudain dans des couloirs surréels, pleins des mêmes visages endormis, sans expression, leur individualité oblitérée par les senseurs-scopes noirs.

Ce désir de refus le fit crier de rage et de frustration quand ils le submergèrent, le couchèrent et lui cognèrent la tête contre la table d'opération; alors l'étreignirent la rage qu'ils osent ainsi violer son intégrité, et la frustration de savoir qu'ils voyaient sa fureur et ne s'en souciaient pas. C'était le plus amer : que l'ennemi soit dénué de sentiment, froid au point que sa haine ne le touchait pas.

Ne pouvait pas le toucher.

En regardant approcher une sonde argentée pointue comme une aiguille qui visait son œil, il pensa, *voici un ennemi que je ne peux pas combattre, car il n'aura jamais la capacité de répondre à ma haine.*

Puis il perdit connaissance. Il se réveilla au centre de la ruche, entouré par des cyborgs inconscients qui ne se rendirent pas compte qu'il luttait contre ses liens.

Au milieu de ses efforts, une image s'imposa à lui.

Une bouche, exsangue et... Borg.

Et pourtant, pas... Borg. Car les lèvres pâles s'ouvrirent, révélant des dents encore plus blanches. Il entendit une voix, pas celle de la collectivité, mais une voix de

femme.

*Locutus...*

Une nouvelle image : lui-même, devenu Locutus, la moitié de son visage devenue « autre ». Car elle n'était plus faite de chair mais de métal et de circuits. La moitié de son esprit ne lui appartenait plus, consumée par le collectif et les rapports du senseur-scope clignotant.

Et la moitié qui restait en possession de Jean-Luc Picard était en proie à une douleur immense.

Il frissonna au son de sa propre voix. La voix des Borg.

*Je suis Locutus des Borg. Toute résistance est inutile.*

Il ferma les yeux face à l'horreur. Quand il les rouvrit, il se retrouva attaché sur la table chirurgicale, au moment précis où la sonde perçait son œil.

Il hurla, moins de souffrance que de rage, maudissant un ennemi qui n'avait pas assez de sentiments pour haïr, et qui ne pouvait jamais être réellement blessé.

\* \* \* \* \*

Picard s'éveilla en sursaut. Il était assis sur son canapé, dans son bureau, sur la passerelle. Il porta une main à son front mouillé de sueur et se leva aussitôt, troublé de s'être endormi pendant le service, et alarmé par l'intensité du cauchemar.

Angoissé, il alla dans la petite salle de bains attenante et se pencha sur le lavabo. Il s'aspergea le visage d'eau froide, plusieurs fois, jusqu'à ce que sa respiration se calme et qu'il se sente le courage de se relever pour affronter son image dans le miroir.

Celle-ci, comme il l'avait espéré, était humaine, exempte de la pollution mécanique des Borg. Pourtant, le rêve continuait de l'inquiéter. 11 n'en avait pas eu de cette sorte depuis presque un an, et le dernier ne l'avait pas laissé aussi ébranlé. Pour trouver un cauchemar aussi effrayant, il fallait remonter au premier mois qui avait suivi la courte existence de Locutus.

*Locutus...*

L'image des lèvres spectrales s'imposa à son esprit, prononçant son nom Borg d'une voix séduisante.

Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à se souvenir de la tête qui allait avec cette bouche. Il savait seulement qu'il avait connu cette femme, et que son souvenir réveillait en lui un profond sentiment d'horreur, de révolusion et... d'attirance.

Dans le miroir, essayant de se souvenir d'un autre visage que le sien, il vit qu'un muscle se contractait au-dessus de sa mâchoire. Le mouvement s'accompagnait d'une vive douleur, comme si quelqu'un avait enfoncé une aiguille dans sa joue. Plus perturbant encore, un étrange bourdonnement de voix retentit. Il semblait provenir de l'intérieur de sa tête.

Impossible, bien entendu. Le « bourdonnement » et le spasme ne pouvaient pas être liés, et le bruit ne pouvait pas venir de son crâne. Pourtant, une seconde après, il grimaça quand une deuxième vague de douleurs contracta le muscle, vite suivie par une

deuxième vague de murmures.

C'était la tension provoquée par le rêve, il le savait.

Cela passerait. Sinon, il irait consulter Beverly, qui résoudrait le problème en lui prescrivant plus de temps dans l'holodeck, où plus d'exercice, ou encore une brève permission.

Oui, cela passerait.

Mais cela ne passa pas. La douleur augmenta et le muscle se contracta en continu, le même son aigu ponctuant le phénomène. Espérant éliminer le spasme, il lissa sa peau avec sa main. En vain.

Quand vint le dernier accès de douleur, le plus violent, l'instinct le força à regarder sa joue dans le miroir. Il observa avec crainte, mais pas forcément avec surprise. Ne l'avait-il pas toujours su, au plus profond de son esprit, là où les sondes médicales de Beverly ne pouvaient pas aller ?

Ne l'avait-il pas toujours su ?

Il regarda la chair de sa joue trembler et se distendre, comme si sa langue appuyait contre la paroi intérieure. Mais ce n'était pas sa langue, bien sûr, c'était quelque chose de plus dur et plus long, qui poussa jusqu'à ce que la peau ne puisse plus s'étirer.

Enfin, le muscle se déchira et la peau éclata. Il regarda, horrifié et fasciné, le métal noir qui sortait du plus profond de lui-même.

Un senseur-scope borg. Qui tournait avec une série de pépiements aigus. Picard fut submergé par une panique aveugle.

\* \* \* \* \*

Il s'éveilla sur son canapé. Puis il s'assit d'un coup.

A son grand désarroi, le « bourdonnement » continuait. Il porta une main à sa joue avant de comprendre qu'il venait de sortir d'un cauchemar - d'en sortir vraiment, cette fois, car le contact de ses paumes contre le meuble était bien réel.

Pourtant, il aurait préféré être encore endormi. Car pour effrayants que fussent les rêves, ils n'étaient que des chimères.

Ceci était la réalité. L'horreur de se réveiller en sachant.

Le « bourdonnement » aussi était réel. Se levant et marchant jusqu'au terminal, il fit un effort conscient pour ralentir sa respiration et se reprendre, avant d'appuyer sur une touche. Un message apparut sur l'écran.

**TRANSMISSION EN ATTENTE, STARFLEET COMMAND AU CAPITAINE  
JEAN-LUC PICARD, USS ENTREPRISE NCC 1701-E. AUTORISATION  
REQUISE.**

Picard s'éclaircit la gorge et dit à l'ordinateur :

- Autorisation : Picard, quatre-sept-alpha-tango.

Sur l'écran, s'afficha brièvement l'insigne de Starfleet, pointant vers le haut comme une flèche braquée sur les étoiles. Il s'effaça aussitôt, remplacé par l'image de l'amiral Hayes.

Hayes n'était pas aussi âgé que la plupart de ses pairs des Quartiers Généraux; ses cheveux commençaient à peine à grisonner. Mais son allure était auguste, presque sévère, et ses yeux entourés d'innombrables sillons, creusés par les responsabilités.

*Une ride par vie perdue sous son commandement, pensa Picard.*

- Amiral, dit-il.

Hayes s'arrêta un instant pour l'étudier.

- J'arrive à un mauvais moment, Jean-Luc ?

En temps normal, sa voix aurait été pleine d'une chaleur que son apparence austère ne laissait pas deviner. Mais les circonstances n'étaient pas normales.

- Non, bien sûr que non, mentit Picard.

Il comprit que ce n'était pas la panique née de son cauchemar que Hayes avait sentie, mais l'angoisse qui l'étreignait parce qu'il savait déjà ce que son supérieur allait dire.

Visiblement, l'amiral ne crut pas la réponse du capitaine, mais son propre malaise et l'urgence de la situation l'empêchèrent de consacrer plus de temps au sujet.

- Je viens de recevoir un rapport très inquiétant de Deep Space 5.

Pendant que Hayes parlait, Picard sentit sa compassion pour lui grandir. L'avenir allait se graver sur les traits de l'amiral, ajoutant de nouvelles rides, encore plus profondes, à celles qu'il avait déjà. S'il survivait à ce qui se préparait.

Picard écouta.

- Des senseurs à longue portée ont repéré.

- Je sais, dit Picard, interrompant son supérieur, qui recula légèrement et plissa les yeux, surpris. Les Borg.

## CHAPITRE II

Entouré par ses officiers supérieurs, Picard était assis à la table de conférence du salon d'observation du nouvel *Entreprise*. Élégante, spacieuse et confortable, la pièce était une nette amélioration par rapport à la précédente. Sa caractéristique la plus remarquable restait la multitude de baies qui s'ouvraient sur un panorama indigo constellé d'étoiles.

En ce moment, le vaisseau traversait un nuage gazeux qui reflétait la lumière des étoiles et donnait naissance à une brume tourbillonnante où se mêlaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

La vue était frappante; la contemplant, Picard n'avait qu'une seule pensée en tête. *Tous ces soleils, et, gravitant autour, toutes ces planètes habitées. Combien de formes de vie ont été assimilées par les Borg ? Combien de cultures ont été perdues à jamais au cours des millénaires ? Et quand viendra notre tour ?*

Six mois plus tôt, assis dans sa cabine, il avait regardé la cloison, où trônaient dans une vitrine les modèles réduits des versions précédentes de l'*Entreprise*, de A à D, rangés à côté d'autres souvenirs de missions passées, de gloires révolues.

Cette vision l'avait empli d'optimisme et de fierté, l'idée qu'il commandait un navire d'une si noble tradition le réjouissait. Il avait enfin surmonté le sentiment de « deuil » consécutif à la destruction de son dernier vaisseau et il commençait à reprendre espoir. L'*Entreprise D* avait disparu à jamais, mais son esprit demeurait, imprégnant chaque atome, chaque cellule de ce bâtiment et de son équipage.

Picard regarda autour de lui et n'osa pas se laisser aller. Ce bel assemblage de métal n'était qu'un vaisseau de plus qui risquait la destruction.

Il reporta son attention sur ses subordonnés. Une vision à la fois familière et étrange : les visages de Data, Riker, Troi et Crusher étaient les mêmes, mais ils portaient désormais les nouveaux uniformes noirs, seulement adoucis par une touche de gris foncé au col et aux épaules. L'effet était flatteur, mais un peu sévère. Et peut-être approprié aux circonstances, pensa Jean-Luc, étant donné la nature de la déclaration qu'il venait de faire.

Dans le silence qui suivit l'annonce que les Borg avaient reparu, l'expression de chacun s'assombrit et cinq paires d'yeux anxieux se fixèrent sur lui. La cinquième appartenait à Geordi La Forge, qui, comme l'*Entreprise E*, semblait aussi familier et différent. Peu de temps auparavant, son VISOR avait été remplacé par des implants oculaires électroniques. Picard se sentait encore déconcerté quand il regardait les nouveaux yeux de son ingénieur en chef.

- Combien de vaisseaux ? demanda Riker.

- Un seul, dit Picard. Il suit une trajectoire directe vers la Terre. Il traversera la frontière de la Fédération dans moins d'une heure.

Cette déclaration provoqua une autre série de regards étonnés, mais personne ne parla. L'attention générale revint immédiatement sur le capitaine.

- L'amiral Hayes a commencé à mobiliser une flotte dans le Secteur de Typhon. Il espère arrêter les Borg avant qu'ils atteignent la Terre.

Data, dont le visage jaune doré reflétait pour de bon l'inquiétude qu'il ressentait grâce à sa puce émotionnelle, l'interrompit :

- En vitesse de distorsion maximale, il nous faudra trois heures et vingt-cinq minutes pour atteindre.

Picard se tourna pour faire face à l'androïde.

- Nous n'y allons pas.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel les officiers semblèrent stupéfaits. Puis ils reprirent une expression tendue. Riker se pencha en avant, sourcils levés.

- Comment ça, nous n'y allons pas ?

Le ton restait dans les limites de la politesse, mais son indignation était évidente.

Picard détourna les yeux et regarda fixement les étoiles.

- Nos ordres sont de patrouiller dans la Zone Neutre... au cas où les Romuliens tenteraient de tirer parti de la situation.

- Les Romuliens ? répéta Deanna Troi, l'air incrédule.

Picard vit la même émotion passer sur tous les autres visages.

- Capitaine, dit aussitôt Data, il n'y a pas eu la moindre activité inhabituelle le long de la frontière romulienne au cours des neuf derniers mois. Il semble improbable que nos ennemis choisissent ce moment pour déclencher un conflit.

C'était évident, bien entendu, et le capitaine s'apprêtait à le dire.

Il ouvrit la bouche.

Avant qu'il puisse parler, Beverly Crusher appuya les coudes sur la table et leva une main, paume tendue, comme si elle contenait littéralement l'explication qu'elle proposait.

- Starfleet pense peut-être que nous n'avons pas eu le temps de nous habituer au nouveau vaisseau.

Peut-être y croyait-elle. Peut-être pas, car Picard la regarda, et elle baissa aussitôt les yeux, comme pour admettre qu'il pouvait y avoir une autre raison, plus profonde, d'ordonner à l'Entreprise E de rester à l'écart. Mais elle était trop loyale pour en dire plus.

- Nous sommes dans l'espace depuis bientôt un an, objecta aussitôt La Forge, rejetant l'argument de Crusher d'un geste de la main. Nous sommes prêts. L'Entreprise E est le vaisseau le plus moderne de Starfleet. Nous devrions être en première ligne.

Si Geordi soupçonnait la même chose que Beverly, il n'en montra rien, pas plus que Troi ou Data. L'expression de Riker restait insondable.

- J'ai parlé de tout ça avec Starfleet Command, trancha Picard d'une voix autoritaire pour éviter de montrer sa colère. Les ordres restent les mêmes.

Le silence qui suivit dura un moment, jusqu'à ce que les yeux de Picard quittent le panorama semé d'étoiles scintillantes et se pose sur Riker.

- Numéro Un, préparez une trajectoire pour la Zone Neutre.

Il se leva et sortit rapidement, avant que les autres ne devinent sa fureur et sa honte.

\* \* \* \* \*

Will Riker s'arrêta un instant à l'entrée du bureau de Picard. Il s'était acquitté de sa tâche. L'Entreprise E patrouillait désormais à bonne distance de la frontière de la Zone Neutre. Le premier scan était terminé. Le devoir de l'officier en second exigeait qu'il présente les résultats au capitaine.

Un jour s'était écoulé depuis que Picard leur avait annoncé que les Borg se dirigeaient vers la Terre. Depuis, le capitaine avait passé aussi peu de temps que possible avec ses hommes, préférant s'isoler dans ses quartiers ou dans son bureau. Riker le comprenait. Les membres de l'équipage étaient fous de rage à cause du refus de Starfleet de les laisser se rendre utiles.

Et si eux étaient offusqués, Picard l'était encore plus, lui qui avait autrefois été capturé par les Borg et utilisé pour assassiner son propre peuple - qu'il avait juré de servir.

Et alors que se présentait l'occasion pour Picard d'expié, et la possibilité pour l'équipage de venger son capitaine, Starfleet leur déniait cette chance.

L'idée d'affronter de nouveau les Borg terrifiait Riker, comme c'eût été le cas pour tout être doué de raison. Mais la pensée de rester inactif quand d'autres officiers de Starfleet, et peut-être la Terre elle-même, seraient détruits ou assimilés l'horrifiait plus encore.

Will respira à fond et avança. La porte du bureau s'ouvrit, libérant un flot de musique tonitruante. Il bomba le torse et entra. La musique était si forte qu'une veine battit à sa tempe, suivant le tempo; une tasse de thé à demi pleine, sur le bureau, heurtait bruyamment sa soucoupe.

Picard était debout, regardant les étoiles, le dos à la porte. La tension de ses épaules et de ses bras croisés clamait son humeur plus éloquemment que l'opéra qu'il écoutait.

Riker approcha du bureau, mais le capitaine n'avait entendu ni le sifflement de sa porte ni le bruit des pas de son officier. Il ne se retourna qu'au moment où l'image de son second s'inscrivait sur la vitre, devant lui.

Sans un mot ou un changement d'expression, Picard effleura une commande, sur sa console. Au grand soulagement de Riker, le volume sonore baissa.

Will sentit les muscles de son visage se détendre.

- Wagner ? demanda-t-il avec un sourire.

La musique continua à jouer en sourdine, parlant à Riker de deuil, de

destruction, de désespoir - le Götterdämmerung, au nom si ironiquement approprié.

*Le Crépuscule des Dieux.*

Picard ne lui rendit pas son sourire, mais il répondit sèchement :

- Berlioz. Qu'avez-vous trouvé ?

Riker se pencha et tendit son bloc-notes électronique au capitaine.

- Nous avons fini notre premier balayage de la Zone Neutre.

Le capitaine examina le relevé, ses lèvres formant une ligne dont les extrémités pointaient tristement vers le bas.

- Fascinant, dit-il. Vingt particules de poussière spatiale au mètre cube... cinquante-trois sortes de radiations ultraviolettes... et une comète de classe deux. (Il jeta le bloc-notes sur son bureau.) Tout ça vaut le temps que nous y passons !

- Je comprends ce que vous ressentez, dit Riker, sincère.

Il était sur le point d'ajouter que le reste de l'équipage partageait ce sentiment quand Picard l'interrompit, de l'amertume dans la voix.

- En réalité, je doute fort que vous sachiez ce que je ressens.

Les yeux noisette du capitaine plongèrent dans ceux de Riker avec une telle intensité qu'un ami et un officier moins loyal ou moins déterminé se serait détourné.

L'obstination de Will était égale à celle de Picard. Il lui rendit regard pour regard et comprit qu'il ne s'agissait pas seulement d'un défi, mais d'une demande. Il y lut quelque chose de caché, de plus profond que l'indignation qu'éprouvait le reste de l'équipage à être ainsi relégué loin de l'action. De la douleur, décida Will. Même si Picard le dévisageait, son regard semblait dirigé sur autre chose, peut-être sur les fantômes d'un autre temps : la coque embrasée du Melbourne, du Saratoga, du Gage. Trente-sept autres vaisseaux et des dizaines de milliers de vies avaient été perdus lors de la bataille de Wolf 359 contre les Borg. Et ce, grâce aux connaissances stratégiques de la moitié humaine de Locutus, le capitaine Jean-Luc Picard.

Will Riker avait subi l'épreuve d'affronter Locutus, de voir, sur l'écran de l'Entreprise D, les résultats des manipulations des Borg. De voir son ami et supérieur transformé en un être inhumain. Il aurait été plus facile, avait-il pensé, de retrouver le cadavre mutilé du capitaine.

La rencontre avait dû être infiniment plus traumatisante pour le Picard resté humain, prisonnier dans le crâne de chair et de métal de Locutus, contraint de combattre ses amis, son équipage, sans pouvoir les prévenir du danger imminent.

Riker vit les traces de cette douleur dans les yeux du capitaine. Il reconnut la fureur qui avait possédé Jean-Luc, les premiers jours, après sa libération du collectif.

Les ordres de Starfleet avaient provoqué la même réaction que le viol mental des Borg.

- Vous avez raison, dit enfin Will, scrutant toujours l'expression du capitaine. Je ne sais pas ce que vous éprouvez. Mais j'ignore aussi ce qui se passe réellement. (Il fit un autre pas en avant.) Capitaine. Pourquoi sommes-nous ici à pourchasser des comètes ?

Picard se força à revenir au présent et fit un effort pour se débarrasser d'une partie de la tension identifiable sur son visage et dans sa voix. Avec un soupir, il

regarda son bureau.

- Disons simplement que Starfleet a toute confiance dans l'Entreprise et son équipage (Il leva les yeux vers Riker, l'air un peu triste.) Mais nos chefs ne sont pas si sûrs de son capitaine.

Il croisa de nouveau les bras sur sa poitrine, comme pour retenir l'amertume de son cœur. Puis il se mit à faire les cent pas.

- Ils sont persuadés qu'un homme qui a un jour été capturé et assimilé par les Borg... ne devrait pas être de nouveau exposé au contact avec eux. Cela introduirait. (Il fit une pause et changea de ton pour indiquer que la suite était une citation.). « Un élément instable dans une situation critique. »

- C'est ridicule, dit Riker, révolté par l'attitude de Starfleet envers son vieil ami. Votre expérience avec les Borg fait de vous l'homme parfait pour mener ce combat.

L'expression de Picard s'assombrit.

- L'amiral Hayes n'est pas de cet avis.

Riker ouvrit la bouche pour répliquer, mais il la referma aussitôt quand la voix du conseiller Troi sortit du combadge du capitaine.

- Passerelle au capitaine.

Le ton, officiel et tendu, attira aussitôt l'attention de Picard et de Riker.

- J'écoute, dit Jean-Luc.

- Nous avons reçu un message de Starfleet Command. La bataille contre les Borg est engagée.

\* \* \* \* \*

La passerelle était à la fois familière et étrange, comme tout le reste, à bord de l'Entreprise E, y compris la situation à laquelle son équipage et lui étaient maintenant confrontés. Picard entra à grandes enjambées.

Etrange, car le fauteuil du capitaine était désormais surélevé pour donner une meilleure vue du reste de la passerelle (et, pensa Picard tristement, pour mieux l'exposer aux regards dans ce moment où il luttait contre un raz-de-marée d'émotions). Familière, puisque une fois encore, l'équipage de l'Entreprise pressentait une bataille cauchemardesque avec les Borg. Et il était indiciblement étrange qu'il ne leur soit pas permis d'y participer.

Picard remarqua la tension inscrite sur le visage de chaque officier, malgré une apparence soigneusement sereine. Troi ne parvint pas à dissimuler un rien de frustration en observant l'entrée de Riker et de Picard; Data, à sa console, était plus candidement anxieux, grâce à sa puce émotionnelle.

L'expression la plus calme appartenait au lieutenant Hawk, qui assurait provisoirement le pilotage, et dont la personnalité flegmatique rappelait au capitaine celle de Will Riker, en plus jeune, rasé de près et mince au point d'être émacié.

Bien sûr, Hawk n'appartenait pas à l'équipage de l'Entreprise D quand son capitaine avait été capturé par les Borg. Il n'avait jamais entendu Locutus parler, et il

n'avait pas été témoin de la destruction brutale de quarante des meilleurs vaisseaux de Starfleet.

Il était impossible de comprendre les Borg à moins de les avoir rencontrés sur le champ de bataille, ou, pire encore, dans leur ruche. La confiance de Hawk provenait de l'ignorance. Le capitaine n'avait pas hâte de les lui voir perdre, l'une comme l'autre.

Arrivé à son fauteuil, Picard parla.

- Commander Data, mettez sur audio la fréquence subspatiale de Starfleet : code un-quatre-huit-six.

S'il ne pouvait pas supporter de regarder, Picard se sentait obligé d'écouter.

- Oui, monsieur, répondit l'androïde, ses longs doigts dorés bougeant sur sa console avec la grâce de ceux d'un artiste.

Picard agrippa les accoudoirs et s'adossa au fauteuil.

Il éprouvait une douloureuse impuissance en entendant les voix désincarnées, oblitérées de temps en temps par les parasites, qui emplissaient la passerelle.

- Vaisseau amiral à Endeavor. Préparez-vous à intervenir, coordonnées A-quinze.

- Défiant et Bozeman, revenez à la position un.

Will Riker regarda Picard depuis un des deux fauteuils qui flanquaient celui du capitaine, à un niveau légèrement inférieur. Ils échangèrent un regard à la mention du Défiant. Le regard de Troi se fit franchement inquiet. Tous, Picard le savait, partageaient une seule pensée : Worf.

Des voix superposées, certaines tremblant d'excitation, arrivèrent ensuite.

Bien reçu, vaisseau amiral.

- Nous l'avons dans notre champ de vision !

- Nous le voyons : un cube Borg, trajectoire zéro-deux-un-cinq.

- Vitesse : distorsion neuf point huit.

Au milieu de la cacophonie purement humanoïde s'éleva un nouveau son. Pas une voix individuelle ajoutant une autre mélodie au chœur, mais une voix faite d'une centaine, d'un millier, d'un million de murmures transformés en une pensée dominant toutes les autres.

*- Nous sommes les Borg. Baissez vos boucliers et rendez-vous. Nous ajouterons à la nôtre votre spécificité biologique et technique. Votre culture s'adaptera afin de nous servir. Toute résistance est inutile.*

*« Nous sommes les Borg. »*

Picard sentit la peau de ses bras et sa nuque picoter.

Les émotions que ces mots éveillaient en lui étaient trop proches, trop viscérales pour qu'il fût capable de les nommer : peur, fureur ou haine. Il regarda les étoiles muettes, sur l'écran principal, et pensa : Combien de planètes ?

En même temps, il comprit quelque chose d'effrayant. Il avait su que les Borg étaient sur le point de parler. Avant qu'ils aient émis un son, il connaissait la seconde précise à laquelle ils s'exprimeraient...

Il y eut des parasites sur les canaux subspatiaux, suivis d'un ordre prononcé par la voix confiante d'un amiral de Starfleet.

- A toutes les unités, ouvrez le feu.

Un flot de parasites assourdissants fit sursauter tout le monde sur l'Entreprise. Puis vint un mélange de voix humanoïdes, ponctuées par de nouveaux crachotements et le bruit d'explosions de plus en plus proches. Certaines voix étaient masculines, d'autres féminines; certaines avaient le ton grave des capitaines expérimentés, d'autres les tonalités aiguës des rapports faits par les officiers débutants.

Réglage des boucliers.

- Nous perdons de la puissance.

- Une fuite dans le réacteur !

- A tout l'équipage, abandonnez le vaisseau !

Il Y eut une autre explosion, si forte que certains officiers tout juste sortis de l'Académie sursautèrent. Picard ferma brièvement les yeux. Pollué par les Borg ou non, sûr de lui ou pas, il avait toute confiance en l'Entreprise et en son équipage; il savait aussi qu'il ne pouvait pas supporter plus longtemps de remâcher son impuissance.

La voix de l'amiral retentit de nouveau.

- Ici le vaisseau amiral ! Ils ont percé notre périmètre de défense. Ils se dirigent vers la Terre. Cessez le combat et...

Picard rencontra le regard de Data et fit un geste de la main. La transmission mourut aussitôt. Il s'ensuivit un lourd silence sur la passerelle de l'Entreprise E. Le capitaine sentit que tous les yeux étaient braqués sur lui.

En toute autre circonstance, il aurait demandé aux officiers supérieurs de le suivre dans son bureau, où il aurait écouté leur opinion et leurs conseils. Après tout, il était sur le point d'arrêter une décision uniquement fondée sur l'émotion, et sans doute influencée par son désir de vengeance. La solution la plus sage aurait consisté à consulter d'autres personnes, moins impliquées que lui.

En ce moment précis, il n'en avait rien à faire. La conviction qui le portait était trop pure pour qu'il la reniât. Cette décision était la bonne, la seule possible dans ce cas. Non, c'était plus que cela : c'était son destin, celui de l'Entreprise E et celui de son équipage. Il se pencha vers sa console.

- Lieutenant Hawk, calculez un cap pour la Terre. Vitesse de distorsion maximale.

Les yeux bleus de Hawk s'écarquillèrent de surprise et de quelque chose qui ressemblait à de l'admiration. Soufflé, il ne pensa pas à répondre aux ordres de son capitaine, mais il se mit aussitôt à la tâche.

Picard jeta un regard à Riker, qui avait l'air approbateur, avant de se tourner vers les autres. Même si Will avait protesté, cela n'aurait pas modifié les paroles que Jean-Luc allait prononcer.

- Je vais me rendre coupable d'une violation directe de nos ordres. Si vous avez des objections, faites-m'en part maintenant et je les noterai dans mon journal de bord.

L'équipage de la passerelle échangea une série de regards déterminés. Après un

court silence, Data se tourna vers le capitaine et déclara :

- Je crois que je parlerais au nom de tous, monsieur, si je vous dis : au diable les ordres !

Picard se permit un sourire un peu amer, qui s'effaça aussitôt.

- Alerte rouge. Chacun à son poste de combat. Pendant que les alarmes retentissaient et que les hommes d'équipage se précipitaient à leurs postes, il songea : *Tu conduis sans doute tous ces gens à la mort, et toi avec... si vous avez de la chance. Et si vous n'en avez pas...*

C'était une crainte raisonnable, responsable. Mais il préférait vivre avec, pour le moment, que se rendre sans combattre au syndrome de l'apathie. Ce fut donc avec une satisfaction considérable qu'il se cala dans son fauteuil et ordonna à Hawk :

- En avant !

## CHAPITRE III

Sur l'écran principal du Défiant, le lieutenant-commander Worf contemplant le cube borg entouré par une douzaine de minuscules vaisseaux, telle une bête de somme attaquée par un essaim d'insectes dotés de dards impressionnants. Des tirs de phaseurs illuminaient les ténèbres environnantes, laissant des traces de brûlure sur la coque couleur étain du cube.

Le Défiant faisait partie des vaisseaux qui y avaient imprimé leur marque. Worf examina les effets récents des torpilles quantiques, pendant que le responsable de l'armement, Tutu, levait son poing sombre en signe de victoire. La coque du vaisseau borg était pleine de cratères, comme une lune.

Mais la satisfaction de Worf, comme il s'en était douté, fut de courte durée. Le cube - un amas peu esthétique de tuyaux métalliques, de câbles et de conduits qui donnaient l'impression que ses constructeurs l'avaient retourné comme un gant, exposant à la vue ses structures internes -, vibra à l'impact puis passa immédiatement à la contre-attaque.

Une volée de torpilles en jaillirent et filèrent vers le vaisseau amiral, qui avait eu l'honneur d'être le premier à ouvrir le feu. Après plusieurs passes d'armes avec le cube borg, ses défenses faiblissaient, comme celles du Défiant. Suite à la dernière « reprise », Worf avait été informé que les boucliers du Défiant ne pourraient pas supporter davantage de coups.

- Manœuvres d'évitement ! cria-t-il en regardant par-dessus son épaule vers la navigation.

Le lieutenant Kizilbash, une mince femelle humaine avec des yeux de Klingon et un visage anguleux, obéit aussitôt. Cible mobile, le Défiant risquait moins d'être touché et avait plus de chance de défaire l'ennemi.

Worf ne nourrissait pas beaucoup d'espairs de survivre à cette bataille. Mourir au combat serait honorable; il n'en avait pas peur. Il préférerait, de loin, connaître ce sort à se soumettre au crime contre la liberté qui s'appelait l'assimilation. Cela, il l'avait décidé longtemps auparavant, quand il avait pour la première fois posé les yeux sur Picard transformé en Locutus.

Ainsi, il se battait avec une ferveur particulière inspirée par les souvenirs. Les Borg avaient enlevé le capitaine Picard, un des humains les plus forts et les plus solides que Worf connût, et ils l'avaient vidé de toute vie, de tout honneur, de toute volonté; jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une coquille sans âme obéissant à leurs ordres.

Worf se battrait jusqu'à son dernier souffle pour éviter pareille horreur. Sa

terreur secrète était de périr en laissant les Borg assimiler tous les êtres de la Galaxie, y compris les guerriers klingons qui n'auraient pas eu la chance de mourir.

Picard, pensa-t-il. Il n'était pas juste qu'il ne soit pas là, pour avoir une chance de laver l'offense qui lui avait été faite. C'était injuste pour lui, mais aussi pour tous ceux qui étaient appelés à risquer leur vie pour combattre les Borg. Car l'Entreprise E, le vaisseau le plus récent de la flotte, était équipé des dernières améliorations en matière de boucliers et d'armement.

Quand le Défiant était arrivé au front, Worf avait demandé à Starfleet pourquoi le nouvel Entreprise manquait à l'appel. Il avait été informé qu'il patrouillait le long de la frontière romulienne. On ne lui avait pas donné d'autres explications. Il lui semblait injuste qu'on empêchât Picard d'accomplir ce qui aurait été un acte de rédemption, et qu'on interdît du même coup à l'Entreprise E d'apporter son aide à ceux qui en avaient désespérément besoin.

Worf pensait à tout ça pendant que le Défiant décrivait un arc rapide qui fit changer l'image de l'écran principal. Le vaisseau Borg était droit devant eux. A deux heures, on voyait le navire amiral, sa proue et une de ses nacelles étant baignées par un flot de lumière mortelle.

Deux coups avaient atteint leur but.

La lumière diminua, laissant derrière elle la partie de la soucoupe la plus proche de la passerelle, et la moitié d'une nacelle, brûlées et marquées de cratères. Le feu s'éteindrait instantanément dans l'espace, Worf le savait. Mais sous la coque noircie, on voyait luire des étincelles rouge sombre : les ponts encore alimentés en oxygène, ou les gens brûlaient vifs au lieu d'être aspirés dans le vide.

Les deux torpilles suivantes frappèrent, plus rapides que les battements de cœur d'un Vulcain. La troisième se fraya un chemin dans la coque affaiblie, la quatrième frappa la nacelle déjà atteinte. Celle-ci se désintégra et émit la lumière orangée caractéristique lors de l'explosion d'un réacteur de distorsion.

Cinq. Le dernier coup entoura le vaisseau blessé d'un halo dont la lueur fut éclipsée par la luminosité soudaine de l'explosion. Le vaisseau amiral se désintégra. Des résidus carbonisés s'éparpillèrent dans le vide de l'espace.

Pour son équipage, c'était la plus honorable et la plus noble des morts.

Worf n'avait pas beaucoup de temps pour réfléchir à tout ça, car la bataille entre le cube borg et le vaisseau amiral avait duré quelques secondes.

Tandis que les débris du vaisseau spatial dépassaient le Défiant, comme suspendu hors du temps, Worf garda le regard fixé sur l'écran. Une nouvelle volée de torpilles venait de sortir du vaisseau ennemi, et se dirigeait vers son navire, son équipage.

Une. Puis deux, trois, quatre, cinq.

Cette vision lui fit retrousser les lèvres et grogner, une seconde avant que les coups n'atteignent leur cible :

- Tous les phaseurs : feu !

Tutu avait anticipé l'ordre et tira immédiatement. Worf n'eut pas le plaisir de voir quels dégâts leur riposte avait faits au cube ennemi. A l'instant où les doigts

couleur d'ébène de Tutu touchèrent les commandes, la première torpille les atteignit.

Le Défiant bascula vers l'arrière, plaquant Worf contre le dossier de son fauteuil et envoyant bouler sur le pont l'officier des communications. Le Klingon essaya de crier des ordres mais le son de sa voix fut noyé par le vacarme de l'impact.

Le deuxième coup suivit presque aussitôt, rendant impossible toute tentative de communication avec l'équipe de la passerelle. Cette fois, l'impact eut lieu sur le flanc droit du vaisseau, jetant Worf hors de son fauteuil. Autour de lui, des officiers étaient éjectés de leur poste. Il lutta pour se lever et atteindre la console tactique. Non loin de là, Tutu émergea d'un entrelacs de corps et retourna à son poste.

Des éclats passèrent près du visage et des yeux de Worf tandis qu'il tombait sur le sol. Le Klingon comprit que le vaisseau commençait à se désagréger. Mais il s'agissait du Défiant, un des meilleurs navires de guerre de la flotte, et un des plus puissants, conçu pour résister aux pires assauts. S'il pouvait supporter deux autres tirs.

Worf parvint à faire un autre pas en avant et se jeta sur la console de Tutu. Il s'y appuya, le visage et la poitrine contre le panneau de commande. Autour de lui, l'air devint âcre comme de la fumée.

Deux autres torpilles.

Le Défiant « tituba » comme un boxeur sonné.

L'effet souleva le Klingon, puis, tandis que le vaisseau se carrait, le rejeta violemment contre la console, lui ouvrant la joue.

L'onde de choc le fit décoller de nouveau. A ce moment, le dernier impact survint, le précipitant tête la première contre le sol.

Ces coups à la tête et à la poitrine le laissèrent un instant groggy et hors d'haleine. La chute avait transformé la coupure de sa joue en profonde déchirure. Du moins, ce fut ce qu'il supposa en sentant du sang chaud couler le long de son visage. Mais la rage du guerrier, dans son cœur, dominait la douleur et la peur, lui ordonnant de se remettre debout.

Worf le fit lentement, se tenant d'une main à la console la plus proche, où crépitaient encore des étincelles. A son grand soulagement, il n'entendit pas l'annonce de l'ordinateur prévenant d'une rupture imminente du réacteur. Mais il n'entendit pas non plus les voix rendant compte de l'étendue des dégâts. La passerelle, sinistrement silencieuse, était envahie par une fumée épaisse qui interdisait d'identifier les corps gisants sur le sol, certains aussi immobiles que des morts (ce qu'ils étaient), d'autres se tordant de douleur, d'autres encore rampant pour retourner à leur poste. Worf se tourna vers le survivant le plus proche, qui avançait lentement à quatre pattes :

- Au rapport !

La voix qui résonna derrière le rideau de fumée appartenait à Kizilbash. En parlant, elle s'approcha; ses cheveux noirs coupés court et ses traits devinrent visibles tandis qu'elle se hissait dans son fauteuil.

- L'alimentation principale est hors circuit, dit-elle, faisant un effort pour ne pas tousser. Nous avons perdu les boucliers et l'armement est mort !

Worf réfléchit le temps d'un battement de cœur, pas plus.

- Alors, aujourd'hui est peut-être un jour propice pour mourir.

Il chercha le regard de Kizilbash à travers la fumée et y lut une détermination tranquille qui l'emplit de fierté.

- Vitesse d'éperon nage !

Kizilbash se dirigea vers la console de Tutu, prête à obéir. Mais elle aperçut quelque chose qui lui fit relever les yeux sur son commandant.

- Monsieur, dit-elle, un autre vaisseau vient d'arriver. C'est l'Entreprise !

\* \* \* \* \*

Sous la lueur pourpre de l'alerte rouge, Picard, assis dans son nouveau fauteuil de capitaine, regardait les rayons des phaseurs de l'Entreprise E toucher la coque abîmée et noircie du cube borg. Le métal gris fut brièvement illuminé, tandis que s'y creusait une grande crevasse.

Devant le monstrueux vaisseau, le Défiant dérivait, impuissant. Un autre assaut le détruirait à coup sûr, avec tous ceux qui étaient à son bord. Les derniers combattants de la Fédération attendaient autour du cube. A l'évidence, ils étudiaient la stratégie à adopter.

Mais comme Picard l'avait prévu, l'attaque de l'Entreprise détourna aussitôt l'attention de l'ennemi. Les Borg ripostèrent.

Le capitaine se félicita de constater que le nouveau vaisseau absorbait l'impact avec un infime frémissement. Il n'avait pas encore été testé en situation de combat, mais Picard était déjà impressionné.

Riker leva les yeux sur le capitaine.

- Le Défiant est en train de perdre ses systèmes de survie.

Sans marquer de pause, Picard parla dans l'intercom, ne quittant pas l'écran du regard.

- Passerelle à la salle de téléportation trois. Transférez à bord les survivants du Défiant.

La voix de Riker retentit de nouveau.

- Capitaine, le vaisseau amiral a été détruit. Picard ne regarda pas son officier en second quand un autre tir fit vibrer son fauteuil. Ses yeux restèrent rivés sur l'écran.

- Où en est le cube borg ?

La question s'adressait à Data, dont la voix trahissait un soupçon d'excitation.

- La coque est endommagée. Je relève des fluctuations d'énergie importantes.

Une milliseconde avant que l'androïde parle, Picard réalisa qu'il connaissait déjà la réponse à sa question, car elle lui avait été donnée dans sa tête, par une voix qui était une et pourtant multiple. Une voix qui lui rappelait le fantôme d'un visage féminin.

Sans réfléchir, il se leva, comme en transe, et alla vers l'écran où s'affichait l'image du vaisseau ennemi. Ils étaient là. Il les sentait, il les entendait parler. Un instant, il crut qu'il lui suffirait de tendre la main pour les toucher.

Le murmure de l'unique qui était une multitude se fit plus fort.

*... Dégâts importants aux boucliers dans le secteur d'alimentation un-un-un. A tous les Borg, entreprenez immédiatement les réparations...*

Le murmure cessa abruptement, comme si ceux qui parlaient avaient compris qu'il écoutait. Mais c'était trop tard. Picard avait déjà obtenu une information de la plus haute importance.

Ils étaient atteints. Ils étaient vulnérables. Et, contre toute raison, il connaissait l'endroit où frapper.

Il se tourna vers Riker.

- Numéro Un, ouvrez un canal de communication avec les autres vaisseaux de Starfleet.

Riker obéit, mais Picard vit de la curiosité s'afficher un instant sur le visage de son second et sur ceux des officiers qui l'entouraient. La révélation qu'il venait d'avoir l'emplissait d'une crainte respectueuse qu'il ne pouvait pas se permettre de leur expliquer. Il n'en avait pas le temps. La faille qui rendait les Borg vulnérables ne tarderait pas à se refermer.

Il rejoignit la console de Data et effleura les commandes de l'armement tandis que l'androïde le regardait avec une expression étonnée.

Les canaux ayant été ouverts, il parla sans plus tarder.

- Ici le capitaine Jean-Luc Picard, de l'Entreprise.

Je prends le commandement de la flotte. Braquez toutes vos armes sur les coordonnées suivantes... et tirez à mon ordre.

Data étudia les chiffres que Picard venait de saisir, puis il leva les yeux vers lui, soucieux.

- Capitaine, ces paramètres ne semblent pas correspondre à un système vital.

- Faites-moi confiance, Data.

Il fixa l'écran. Imaginant déjà le sort qui attendait les Borg, il éprouva une sensation forte peu altruiste à cette image.

- La flotte est prête, dit Riker derrière lui.

Il n'avait pas prononcé le dernier mot de sa phrase que Picard cria :

- Feu !

Jean-Luc ne se détourna pas de l'écran, même si la lumière le força à fermer les yeux. La clarté était douloureuse même avec les paupières baissées.

Ensuite, l'image résiduelle imprimée sur ses rétines le laissa presque aveugle pendant quelques secondes.

Mais il voyait assez pour savoir que le cube borg s'était désintégré, vaincu par la puissance de feu des vaisseaux de la Fédération. Sous ses pieds, l'explosion fit vibrer le pont.

Bizarrement, cette vision lui apporta peu de réconfort. *Pourquoi ne suis-je pas soulagé ?* se demanda-t-il, jusqu'à ce qu'il aperçoive, émergeant de la poussière, un vaisseau plus petit. Pas un cube, mais une sphère, affichant le même mépris pour l'esthétique que son prédécesseur, la même couleur déplaisante, le même concept extérieur, avec des tubes et des circuits exposés à la vue.

La sphère dépassa les vaisseaux et vola vers la Terre.

- Trajectoire d'interception. En avant ! dit Picard en revenant à son fauteuil.

Comme il s'y installait, la signification profonde de ce qui venait de se passer le frappa. Il lâcha un soupir silencieux.

Il était donc toujours lié aux Borg, au moins à un certain degré. Hayes avait-il eu raison ? Cela le rendrait-il, à un moment ou à un autre, dangereux pour ceux qu'il souhaitait protéger ?

Dans le cas présent, C'avait été l'inverse. Il avait sauvé les survivants du Défiant, et son intuition lui avait permis de gagner cette bataille. De plus, la connexion n'était pas à double sens. Il était clair que les Borg n'avaient pas su qu'il allait détruire leur vaisseau.

A moins que...

Deanna Troi remarqua son trouble. Venant vers lui, elle demanda doucement :

- Qu'y a-t-il ?

*Je les ai entendus*, pensa Picard. Mais cette réalité était trop horrible pour qu'il en parle.

Il garda le silence.

Les yeux noirs de Troi reflétèrent son inquiétude.

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais avant qu'elle en ait le temps, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent pour laisser le passage à Beverly Crusher.

Elle entra sur la passerelle, avec sur le visage une expression grave mais nuancée d'une touche de satisfaction que Picard ne comprit pas avant de voir qui se tenait auprès d'elle. -

- J'ai ici un patient qui a insisté pour se rendre sur la passerelle, dit-elle d'un ton faussement désapprobateur.

Souriante, elle se tourna vers son compagnon.

C'était Worf. L'uniforme du Klingon était déchiré et ensanglanté, et son visage brun maculé de fumée, à part à un endroit, que Crusher avait nettoyé et pansé.

Pourtant il se tenait très droit, comme la dernière fois que Picard l'avait vu. Son regard était toujours aussi clair et direct.

Picard ne lui sourit pas : la situation était trop sérieuse pour ça. Mais sa voix trahit son affection quand il l'accueillit :

- Bienvenue à bord de l'Entreprise E, monsieur Worf.

- Merci, capitaine, répondit le Klingon. (Sa voix se fit soudain anxieuse.) Le Défiant... ?

Picard comprit la question. Il connaissait le chagrin qu'on éprouvait à perdre un vaisseau. Ce fut donc avec grand plaisir qu'il répondit au Klingon :

- Il dérive, mais il pourra être sauvé.

- C'est un bon petit vaisseau, intervint Riker.

Worf grogna, dévoilant des dents jaunes à l'aspect effrayant.

- *Petit ?*

Riker sourit, interprétant à juste titre cette réaction comme une manifestation d'humour.

- Votre aide nous sera précieuse, dit Picard.

Le Klingon leur avait manqué à tous. Troi et Data souriaient à leur ami, et le capitaine en avait aussi envie qu'eux.

Mais il ne pouvait pas. Pas encore.

Riker suivit le Klingon jusqu'à la console tactique.

Quand Worf remplaça le jeune enseigne qui tenait le poste et commença à se familiariser avec la nouvelle configuration des commandes, Riker se pencha sur lui et demanda à mi-voix :

- Vous vous rappelez comment tirer ?

Worf leva les yeux, l'air parfaitement innocent.

- C'est le bouton vert, non ?

Riker rit. Il semblait, songea Picard, que travailler avec l'équipage de Deep Space 9 lui avait permis de développer son sens de l'humour.

Mais le capitaine ne pouvait pas sourire. Pas encore.

Bien qu'il n'entendît plus la voix des Borg, il percevait toujours leur présence, et il savait. La défaite était trop proche - aussi proche que la planète Terre.

\* \* \* \* \*

Bientôt, l'écran de l'Entreprise afficha une sphère bleue et blanche, la Terre, et une seconde sphère, plus sinistre, qui plongeait vers elle à vive allure.

- Capitaine, annonça Data, les senseurs montrent une haute concentration de tachyons. Des particules émanent de la sphère.

Debout à côté de lui, Picard regarda aussi le moniteur. Le capitaine ne jeta qu'un coup d'œil aux informations avant de rediriger son attention sur l'écran principal, où le vaisseau Borg commençait à rougeoyer au contact des couches supérieures de l'atmosphère terrestre.

Avec une certitude semblable à celle qui s'était emparée de lui plus tôt, Picard comprit, sans avoir besoin de consulter les relevés.

- Ils créent un vortex temporel.

- Ils voyagent dans le temps, dit Riker, horrifié.

Picard ne répondit pas, mais il continua à observer les événements avec son équipage. En face de la sphère borg, s'ouvrit un tunnel d'où jaillissait une lumière aveuglante.

La sphère vola vers le cœur du maelstrom, générant une vague d'énergie qui s'étendit et enveloppa l'Entreprise.

Le pont vibra sous les pieds de Picard. Cette fois, il détourna le regard de l'éblouissante splendeur de l'écran. Le tonnerre gronda à ses oreilles, étouffant la voix de Riker :

- Nous sommes pris dans une sorte d'onde de choc temporelle !

Les secousses se calmèrent progressivement, la lueur diminua et les vibrations cessèrent.

Picard se permit un faible sourire quand il réalisa que l'onde de choc ne les

avait pas tués. Mais il savait que le pire était à venir.

Le nuage d'énergie commençait à se dissiper sur l'écran, où s'affichait la Terre. Ou plutôt, la Terre modifiée. Toute trace du bleu, du blanc et des riches couleurs que Jean-Luc Picard associait à sa planète natale avait disparu. L'atmosphère était désormais chargée d'orages et terriblement sombre.

Une obscurité sans couleur, sans vie, sans beauté.

*Plombée*, pensa Picard.

Il eut du mal à respirer. A côté s'ouvrait toujours le vortex étincelant; dedans, brillait le joyau qu'était la vraie Terre.

- Concentrations de méthane, de monoxyde de carbone et de fluorure dans l'atmosphère, annonça Data.

- Des signes de vie ? demanda le capitaine, craignant le pire.

Data consulta de nouveau sa console.

- Population... environ neuf milliards d'êtres. (Il regarda Picard, son calme apparent démenti par l'expression d'horreur de ses yeux.) Tous Borg.

Au prix d'un gros effort, Picard continua à respirer.

Plusieurs secondes passèrent avant que quelqu'un puisse parler.

- Comment ont-ils fait ? demanda Troi.

- Ils ont dû agir dans le passé, dit Picard. Ils sont remontés dans le temps et ils ont assimilé la Terre. Ces monstres ont changé l'histoire.

- Dans ce cas, pourquoi sommes-nous toujours là ? demanda Crusher.

Picard allait répondre quand Data prit la parole.

- L'onde de choc doit nous avoir protégés des altérations de la ligne temporelle. Alors que l'androïde parlait, une alarme résonna sur sa console.

- Le vortex est en train de se reformer.

Picard n'hésita pas un instant. Toute autre décision eût été inacceptable.

- Data, maintenez notre trajectoire. Nous devons les suivre, réparer les dégâts qu'ils ont commis.

Aussitôt, Data se mit au travail. Sur la passerelle personne ne parla ni ne bougea. La perte simultanée du présent et du futur, constata Picard, était trop énorme pour autoriser des réactions. Quant à lui, il en avait même perdu sa connexion avec les Borg. Il n'aurait su dire où ils se dirigeaient, ni ce qu'ils avaient l'intention de faire.

En silence, l'Entreprise E continua son vol vers le passé.

## CHAPITRE IV

L'air sentait le rance dans le vieux Crash & Burn, un bar de fortune empli de relents de sueur, d'alcool frelaté et de fumée.

C'était l'odeur, décida Lily, qui avait provoqué sa migraine. Ça et les deux verres de la saleté au goût affreux qui vous bousillait le cerveau, la prétendue liqueur locale. Oui, tout ça, plus le fait que Zef avait bu dix verres et qu'il n'arrivait plus à aligner dix mots.

Ou peut-être était-ce seulement la peur.

Quoi qu'il en soit, elle s'était mise en colère, saisissant tout à coup le bras de Zef. Elle l'avait tiré de son tabouret, puis hors de la tente minable couleur olive, dans la nuit glaciale. Il avait été juste assez saoul pour la suivre (fort heureusement, pas au point de devenir vindicatif). La jeune femme s'arrêta à quelques pas du bar et emplit ses poumons d'air frais. La première inspiration la ravigota, la deuxième la frigorifia.

Elle jura à voix basse.

- Lily, allez, viens ! supplia Zef.

Il était dans une de ses phases maniaques, d'humeur charmeuse, les joues rougies par l'alcool et le froid, les yeux brillants. Combiné à ses cheveux grisonnants, ça lui donnait l'air plus beau que jamais. Il ressemblait à un jeune homme, pas à un type de cinquante ans usé par la vie. L'alcool n'était pas seul en cause, Lily le savait, l'idée de ce qui se passerait le lendemain l'avait transformé.

- Nous fêtons quelque chose, tu t'en souviens ?

- Nous ferons la fête quand ce sera terminé, dit-elle abruptement.

Elle contourna les plus grandes flaques de boue couvertes d'une mince couche de glace. Zef la suivit, les bras tendus, suppliant :

- Lily..

- Tu vas le regretter.

L'expression dure, elle continua d'avancer, plus vite.

Il essaya de marcher à la même allure qu'elle, mais son talon flirta avec le bord d'une flaque et il faillit glisser. Elle ralentit, le prit à bras-le-corps et lui passa un bras autour de la taille.

Il sourit.

- S'il y a une chose que tu devrais savoir à mon sujet, jeune fille, c'est que je n'ai aucun regret.

*C'est vrai, pensa-t-elle amèrement. Tout comme je n'en ai aucun. Tout ceux que nous avons aimés sont morts et le monde est sens dessus dessous, mais nous nous en fichons, pas vrai ?*

Zef s'arrêta et lui fit un clin d'œil de conspirateur.

- Allons, Lily, encore une tournée.

Il fit mine de revenir sur ses pas, mais elle continua, la mâchoire serrée.

- Tu as assez bu, dit-elle. Je ne monterai pas dans ce truc avec un pilote saoul.

En parlant, elle se demanda pourquoi elle était tellement en colère au sujet du décollage à venir.

*Parce que ça risque de ne pas marcher, voilà pourquoi ! Parce que, après tous les efforts et la sueur que lui et moi y avons consacrés, ça pourrait être un misérable échec.*

*Parce que, pour la première fois en dix ans, quelque chose s'est produit qui a réveillé l'espoir en moi. Si ça rate, il ne me restera plus de raison d'être optimiste.*

*Et je ne crois pas être capable de recommencer à vivre comme avant.*

Il était difficile, après dix ans, un tiers de son existence, de se souvenir précisément de la vie avant la guerre. Ou était-ce parce qu'il était trop douloureux de se rappeler qu'elle faisait de son mieux pour oublier les détails ?

Mais elle ne pouvait pas oublier l'université. Cela lui semblait désormais un rêve, un endroit si merveilleux qu'il ne pouvait pas exister. Si seulement elle avait su à l'époque que c'était passager, elle aurait chéri chaque minute. Et savouré les cours de math et de physique qu'elle adorait au lieu de râler contre eux, pour faire comme tout le monde.

Au bout de trois ans, le rêve avait pris fin, assassiné à cause d'un moment de folie politique. Elle avait vingt ans, et elle aspirait à un avenir. D'un coup, il n'y eut plus d'université, plus d'amis ni de professeurs. Plus de possibilité de devenir ingénieur.

Etre intelligente ne lui fut plus d'aucune utilité. Les connaissances académiques n'étant plus de mise, seules comptaient la dureté et la prudence.

Lily apprit tout sur la dureté quand elle retourna chez ses parents. Quand il était devenu évident que la guerre éclaterait, le doyen de l'université les avait tous renvoyés dans leurs foyers. Mais sa maison n'était plus ce qu'elle avait été.

Elle était entrée par la vieille porte, ses bagages à la main, juste à temps pour entendre la voix de son père dans le salon :

- Ça y est. Ils viennent de commencer.

Son père et sa mère avaient mentalement tourné le dos à ce monde pendant cette première nuit terrible, peu après que la télévision avait cessé d'émettre.

Leur fils aîné, Lionel, avait été assez idiot pour ne pas échapper à la conscription, l'année précédente. Il fut porté disparu. Leur deuxième fille, Denise, vivait avec son mari et ses enfants à Washington, D.C.

La mère de Lily était restée devant la console de communication toute la nuit, tapant le numéro de Denise et marmonnant des paroles incompréhensibles en fixant l'écran muet. Elle avait continué même après les nouvelles de la soirée suivante, qui confirmaient que Washington et trois Etats avaient été rayés de la carte.

Mais Lily et ses parents survécurent; pendant longtemps, elle le regretta. Ils n'habitaient pas une des villes victimes des bombes atomiques. Ils n'auraient pas eu

cette chance ! La maison était restée debout, mais les radiations les forcèrent à abandonner presque tout derrière eux. Ils entassèrent ce qu'ils purent dans la voiture et errèrent comme des nomades, à la recherche d'un endroit non irradié.

Bien entendu, ce qu'ils avaient emporté leur fut vite volé par des bandits. Lily avait fini par dérober un fusil, une chose qu'elle ne se serait jamais crue capable de faire, afin de protéger ses parents. Elle avait tiré sur cinq hommes et une femme au cours de la première année, blessant quatre personnes et en tuant deux. Lily, une étudiante civilisée, presque un ingénieur, qui avait pleuré en apprenant en cours de biologie qu'il lui faudrait tuer la souris avant de la disséquer !

Les routes étaient dangereuses au début, avant que de nouvelles communautés commencent à se former et à apprendre comment se défendre.

Alors qu'elle pensait que les choses ne pouvaient plus empirer, les stations de rechargement solaire fermèrent et leur voiture fut à court d'énergie au bout d'un mois. Obligés de l'abandonner et de continuer à pied, ils étaient finalement arrivés dans un camp de réfugiés bondé. Les latrines étaient sales au-delà de toute description - qui avait encore l'énergie de les nettoyer ? -, mais il y avait là des gens bien qui l'aiderent à s'occuper de ses parents et leur fournirent une protection contre les gangs.

La première nuit, sa mère s'était allongée dans la tente qu'on leur avait prêtée et avait dit :

- *Lily, je crois que j'ai un cancer. !*

Puis elle lui avait montré la tumeur.

- *Ne t'inquiète pas, maman,* avait répondu la jeune femme.

Après tout, c'était seulement un cancer, une maladie que l'on avait appris à guérir un demi-siècle plus tôt.

Pas de problème. On va au docteur, on reçoit son injection, on rentre chez soi. Premier bilan dans un mois !

C'était ce que Lily pensait. Mais les médecins qui visitaient le camp ne pouvaient pas apporter avec eux tous les médicaments du monde, et ceux qu'ils avaient s'épuisaient rapidement. Trouver le médicament ?

Tous les laboratoires avaient été dans les grandes villes, transformées en poussière radioactive. Le médicament dont sa mère avait besoin devait bien exister quelque part, mais personne ne savait où.

Les six mois qui suivirent furent une bataille constante pour dénicher une ville où un hôpital fonctionnait encore.

Mais aucun n'était opérationnel.

Sa mère mourut du cancer, une maladie qu'on n'était plus censé redouter. Lily comprit qu'il fallait de nouveau avoir peur de tout, même des infections de l'époque médiévale. Dans les déserts de Californie tout ce qui restait de l'Etat, des gens mouraient de la peste et de la pneumonie. Par les temps qui couraient, on pouvait crever d'une coupure infectée !

Peu après, son père se mit à boire. Il n'y avait plus de pilules pour supprimer le chagrin ou le besoin de le noyer. Lily se sentait trop mal pour tenter de l'arrêter. Elle

laissa courir jusqu'à la nuit où il utilisa le fusil pour se tuer.

Restée seule, sa vie fut étrangement vide. Pour une raison inexplicable, elle continua d'exister- on pouvait difficilement appeler ça vivre. Elle alla de place en place, apprenant au fil du chemin à voler et à récupérer des trucs utiles.

Elle n'aurait pas pu dire pourquoi elle s'acharnait, peut-être parce qu'elle cherchait quelque chose. Quelque chose qu'elle trouva la nuit où elle rencontra Zef.

Elle était arrivée loin au Nord, dans le Montana. On y était en sécurité, la pollution de l'air et de l'eau restant dans des limites acceptables. Elle essaya de se persuader que le froid ne serait pas si terrible. Tous les endroits chauds étaient empoisonnés par les radiations, frappés par la peste, la dysenterie, la fièvre typhoïde ou la rage (des maladies oubliées depuis longtemps avant la guerre), ou contrôlés par les nouveaux seigneurs de la drogue. Lily en avait assez de vagabonder; elle voulait simplement se reposer.

Elle avait atterri dans le bar local, le Crash & Burn, qui n'était rien de plus qu'une vieille tente de l'armée avec quelques tables, un comptoir branlant et un vrai juke-box. Dans l'espoir de passer un marché, elle avait l'intention d'informer les habitants de ses compétences particulières.

Elle s'était assise à côté de Zefram Cochrane. Il était d'excellente humeur et tenait sa cour dans le bar. Si tôt le soir, il n'était pas encore saoul. Elle fut charmée, et pas qu'un peu. Mais des années sur la route l'avaient endurcie; elle n'allait pas lui laisser voir ce qu'elle ressentait !

Au bout de cinq minutes, il savait tout d'elle, son nom, son histoire et sa « profession » et lui fit une proposition.

Mais pas celle qu'elle escomptait. Il connaissait un moyen de devenir riche rapidement, et elle pouvait avoir une place dans son plan.

*Oui, c'est ça ! Trouve un autre pigeon, mon mignon !*

*C'est super sérieux !* avait-il affirmé.

Il était venu au Montana à cause des anciens silos à missiles. Ils pouvaient servir à quelque chose. Si elle était un... fournisseur aussi talentueux qu'elle le prétendait, elle pourrait l'aider. Il était physicien et travaillait sur un projet. Mais impossible d'en parler au bar. Voulait-elle le suivre chez lui ? Il aurait voulu lui montrer quelque chose.

Elle éclata de rire devant cette approche à la fois maladroite et banale. Il avait rougi, comme s'il réalisait ce qu'elle avait pensé, mais il s'était repris assez pour se tourner vers le patron du bar :

*Eh, Charlie, dis-lui que je suis un type sans histoires !*

C'était un gars bien, avait confirmé Charlie, ainsi que deux ou trois autres clients qui avaient entendu, y compris une femme mûre au visage doux.

Lily l'avait suivi en dépit de ses doutes, mais elle avait gardé la main sur le pistolet caché dans sa jaquette. Avant de comprendre ce qu'il lui arrivait, elle se retrouva assise en tailleur en face de lui, sur le sol froid de terre battue de sa cabane, l'écoutant expliquer qu'il avait besoin de pièces mécaniques bien précises.

*Pour construire quelque chose ?* Avait-elle demandé.

Ce n'était pas une question. De sa place, elle voyait une bonne partie de ce qui ressemblait à un tableau de bord de navette spatiale, appuyée contre une armoire métallique rouillée sur laquelle s'empilaient des plans grossièrement esquissés.

*Oui, avait-il admis. Un vaisseau spatial.*

Bondissant sur ses pieds, elle serait sortie pour ne jamais revenir si Zef ne s'était pas levé aussi et ne lui avait pas pris la main.

*Par le diable, Lily, aide-moi, avait-il dit. Je ne peux pas y arriver tout seul. Laisse-moi te montrer.*

Les mots n'auraient pas eu la puissance de l'arrêter, mais les yeux de Zef brillaient d'une flamme qu'elle ne reconnut pas tout de suite, et qui capta pourtant son attention comme un aimant.

L'espoir.

Il avait appelé son vaisseau le Phénix.

*Je vais te montrer, avait-il répété.*

Puis il avait attrapé une poignée de plans sur l'armoire et les avait dépliés sur le sol, s'agenouillant devant. Avec enthousiasme, il lui avait expliqué que la tête nucléaire d'un vieux missile pouvait être modifiée pour servir à quelque chose qu'il appelait « moteur de distorsion ». Il traça dans la poussière des équations mathématiques pour illustrer sa thèse. Lily comprit qu'il était vraiment ce qu'il prétendait : un physicien.

D'abord parce qu'il babilla sans se demander un instant si elle suivait; après tout, son raisonnement était simple, pour lui. Ensuite, parce qu'elle saisissait une bonne partie de ce qu'il disait et que ça ne semblait pas insensé du tout.

La vitesse de distorsion. A l'université, ils appelaient cela l'hyperespace, mais ce n'était qu'une hypothèse, un rêve intangible. Des années lumière réduites à un jour de voyage, les étoiles à portée de la main. A cette époque, des rumeurs prétendaient qu'une percée majeure était sur le point de se produire, une poignée de scientifiques d'élite travaillant à développer un moyen pratique de réaliser ce nouveau concept.

Et s'il y avait d'autres êtres pensants dans la Galaxie.

*Je vous en prie, mon Dieu, faites que ce soient des êtres amicaux. Qu'ils nous apportent leur soutien.*

*J'ai passé un marché avec des Indonésiens, avait dit Zef. Ils ont compris le potentiel et savent que ça prendra du temps. Ils sont prêts à payer des millions.*

*L'Indonésie, hein ? Il fait chaud, là-bas ?*

Pendant les années qui suivirent, ils se livrèrent à un petit jeu. Lui prétendait n'être qu'un aventurier dur à cuire pressé de faire fortune, pendant qu'elle faisait semblant d'être une voleuse endurcie avide d'avoir une partie du butin. Ils se démenaient uniquement pour l'argent, car la guerre leur avait appris que les rêves et le futur étaient destinés à la destruction. L'idéalisme et les sentiments, c'était pour les imbéciles. Du moins, c'était ce qu'elle se disait lorsqu'elle le sortait du Crash & Burn et le mettait au lit, quand il était trop ivre pour retrouver le chemin de sa maison, ou chaque fois qu'elle montait la garde, dès qu'un ennui mineur le plongeait dans un état de dépression si radical qu'il menaçait de se suicider.

L'affection n'avait rien à voir avec tout ça, se disait-elle. Elle protégeait

simplement son investissement.

\* \* \* \* \*

Près d'elle, Zef gémit, la ramenant au présent, à la boue glacée et à l'air glacial. Elle frissonna, se frotta les bras, puis leva les yeux vers le ciel constellé d'étoiles. Cela allait-il vraiment arriver ? Se retrouveraient-ils là-haut pour un moment historique : les deux premières personnes à voyager en vitesse de distorsion ?

Les Indonésiens leur donneraient-ils vraiment tout ce fric ? Elle sonda l'obscurité, s'autorisant pour la première fois à envisager qu'ils réussissent. A quoi cela ressemblerait-il, d'avoir une vraie maison avec l'eau courante, une voiture et une station de rechargement solaire ? D'engager un fermier pour qu'il fasse pousser tout ce qu'elle voudrait ? De se payer le luxe inconcevable de posséder et de nourrir un animal de compagnie ?

Malgré sa rêverie, Lily vit le disque de lumière traverser le ciel à une vitesse fantastique. Elle toucha le bras de Zef.

- C'est quoi, ce truc ?

Il leva les yeux et plissa les sourcils pour éviter de voir double.

- Ceci, ma chère, est la constellation du Lion.

- Non, ça, insista-t-elle, lui montrant l'objet.

Lily essaya de se calmer, de respirer régulièrement afin que son cœur ne s'emballe pas, mais il ne s'agissait pas d'une étoile filante, et tous les satellites étaient depuis longtemps retombés sur la Terre.

*Tout doux, ma fille. Tu te comportes comme une gamine. Quelqu'un en Indonésie a dû lancer un nouveau satellite. Ou c'est peut-être un météore.*

Zef le vit aussi. Elle lui jeta un coup d'œil, espérant qu'il secouerait la tête et apaiserait sa peur en lui donnant une explication scientifique.

Mais son sourire béat d'ivrogne s'évanouit. Son visage se durcit, puis afficha l'expression hébétée qu'avait eue sa mère au moment de l'annonce de la destruction totale de Washington, D.C. La vision avait éclairci les idées de Zef.

Portant à nouveau son attention sur le ciel, Lily vit deux traînées lumineuses émerger du disque brillant. Une demi-seconde plus tard, elle entendit dans le lointain un bruit de tonnerre.

Tous deux restèrent figés de peur et d'étonnement, essayant de comprendre.

Le monde disparut autour de Lily, remplacé par un éclair aveuglant, comme si elle était entrée dans le cœur d'une étoile. Un rugissement accompagna la lumière. Il fit s'entrechoquer ses dents, ses os et envoya des pointes de douleur si vive dans ses oreilles qu'elle crut que ses tympanes avaient éclaté. Sa peau picota et se hérissa comme si elle réagissait à une décharge électrique.

Lily sauta - ou fut projetée ? - sur le bas-côté du chemin. Pendant quelques instants, elle ne vit ni n'entendit plus. Peu à peu, les deux sens lui revinrent. Elle cligna des yeux pour chasser l'image résiduelle imprimée sur ses rétines. Ses oreilles bourdonnaient, mais elle entendit le bruit d'autres rayons frappant la petite

agglomération. Sous son ventre, le sol boueux vibrait toujours.

A quelques mètres de là, Zef rampa pour s'éloigner d'un cratère fumant : tout ce qui restait de quelques tentes qui abritaient plusieurs familles. Il devait y avoir vingt-cinq ou trente victimes là-dedans. Avec horreur, Lily réalisa que certaines de ces braises encore rougeoyantes étaient des morceaux d'os.

Ces gens n'avaient pas été frappés par une bombe atomique, mais par quelque chose de nouveau, et d'encore plus mortel.

La jeune femme se releva et courut jusqu'à Zef.

Elle le remit sur ses pieds, puis tous deux replongèrent à couvert pendant que d'autres dards d'énergie pleuvaient des cieux. Lors d'une accalmie passagère, il soupira :

- Après toutes ces années.

Il leva les yeux au ciel. Lily y vit briller la foudre et la mort de tous leurs rêves.

- Tu crois que c'est la Coalition des Nations de l'Est ? hurla-t-elle à son oreille, sa propre voix lui semblant irréaliste.

C'était la seule chose qui ait un sens : la Coalition devait avoir reconstitué ses forces et décidé de rayer de la carte ce qui restait du continent américain. Elle sanglota presque de rage.

- Ils n'auraient pas pu attendre un jour de plus... ? Gémit Zef, une expression à la fois ironique et amère sur le visage.

Il se leva d'un bond et la prit par la main. Puis il avança dans la rue qui n'offrait aucun abri.

Vers le Crash & Burn.

Lily se dégagea.

- Nous devons aller voir le Phénix !

Elle courut vers le silo sans se retourner. Il commença par la suivre, un pas, deux pas, puis s'arrêta.

Malgré la distance qui grandissait entre eux, elle l'entendit dire, d'une voix dure mais pleine de regrets :

- Au diable le Phénix !

Un instant, elle fut tentée de le rejoindre, d'aller se saouler à mort et d'en finir. Une autre pensée lui vint à l'esprit. Qui se soucierait qu'elle attrape un foutu cancer du foie ?

Le monde entier était de nouveau devenu fou. Il ne servait plus à rien de tenter de retarder l'échéance. Il valait mieux mourir en essayant d'agir.

Mais le Phénix était probablement en cendres, et il n'en renaîtrait jamais.

\* \* \* \* \*

L'Entreprise avait fini de trembler comme s'il devait s'ouvrir en deux. Jean-Luc Picard se pencha et vit avec soulagement que la Terre, sur l'écran, était bleue, derrière un brouillard légèrement gris. Il se tourna vers son officier en second, qui regarda l'écran, puis vers la passerelle, et laissa échapper un soupir discret mais

audible.

- Au rapport, dit Picard.

Riker regarda sa console.

- Boucliers baissés. Senseurs longue portée hors service. L'alimentation principale tient le coup.

Malgré sa puce émotionnelle, Data s'était déjà repris et annonça d'une voix sereine :

- Selon nos relevés, nous sommes au milieu du vingt et unième siècle. D'après la teneur de l'atmosphère en isotopes radioactifs, j'estime que nous sommes arrivés environ dix ans après la Troisième Guerre mondiale.

- Ça semble vraisemblable, dit Riker. La plupart des grandes villes ont été détruites. Il n'est resté que quelques Etats. Six cent millions de morts. Une guerre éclair.

- Capitaine ! interrompit Worf, d'une voix alarmée.

Picard regarda l'écran, où la sphère borg tirait sur une zone précise de la planète sans défense.

- Torpilles quantiques ! Feu !

Le Klingon obéit aussitôt. Dans les deux secondes, une volée de cinq torpilles frappa le petit vaisseau, chacune pénétrant sa surface d'un gris uniforme. Il n'avait pas levé ses boucliers, comprit Picard, car les Borg n'avaient pas escompté rencontrer un navire spatial à cette époque. Pendant qu'il regardait, l'intérieur de la sphère s'illumina. Il y eut une série d'explosions.

Le métal de la coque devint blanc et sembla se dilater. Puis la sphère éclata en un million de fragments.

Le sol de la passerelle trembla quand l'onde de choc de l'explosion atteignit le vaisseau. Jean-Luc se permit un bref soupir de soulagement avant de demander :

- Ils tiraient sur la surface. Où exactement ?

Riker se leva et gagna une autre console. Après avoir pianoté sur les commandes, il regarda l'image colorée qui s'afficha sur l'écran.

- Hémisphère ouest, continent nord-américain. (L'image se déplaça. Il fronça les sourcils, intrigué, avant de poursuivre :) On dirait une installation de lancement de missiles, dans le centre du Montana.

*Une installation de lancement de missiles.*

Le site évoquait quelque chose chez Picard. Un événement d'importance s'était produit dans un silo à missiles du Montana, à cette époque. Un souvenir à demi enfoui dans sa mémoire tentait d'émerger.

Il se tourna vers l'androïde.

- La date. Data, j'ai besoin de connaître la date exacte.

Data étudia ses relevés.

- Le 4 avril 2063.

Picard et Riker échangèrent un regard à la fois horrifié et triomphant.

- Le 4 avril, dit Will. Un jour avant le premier contact.

- C'est ce qu'ils sont venus faire, déclara Picard en se levant. Empêcher le

premier contact.

- Si c'est vrai, dit Beverly Crusher, le silo à missiles est celui où Zefram Cochrane a construit son vaisseau à distorsion.

Le capitaine s'adressa de nouveau à Riker.

- Quels dégâts ont-ils causés ?

- Je ne peux le dire, fit Riker. Les senseurs longue distance sont toujours hors service.

Une seule décision s'imposait.

- Nous devons y aller et découvrir ce qui s'est passé. Data, Beverly, avec moi. Numéro Un, envoyez une équipe de la sécurité en salle de téléportation trois. Vous avez le commandement.

\* \* \* \* \*

Les explosions avaient cessé au moment où Lily parvint à l'escalier qui menait au silo. La zone environnante était creusée de cratères fumants.

*Il doit y avoir quelques dommages, pensa Lily, mais, Dieu merci, ça n'a pas été un impact direct.*

Quelque chose d'étrange, pas seulement l'électricité statique fit se hérissier les poils de ses bras et de sa nuque. Cette zone avait été frappée plus durement que les autres. Comme si quelqu'un l'avait prise pour cible.

Aucun coup dans le mille, certes, mais tellement d'impacts périphériques qu'il y avait forcément des dégâts. Si le Phénix avait été épargné, cela tiendrait du miracle.

Et si la porte anti-explosion avait été abîmée, ainsi que le blindage métallique d'une douzaine de composants radioactifs.

Il ne manquait plus que mourir irradiée !

Lily bomba le torse et entra par la porte qui s'ouvrait lentement. A la vue de ce qui se trouvait dans la salle de contrôle, elle gémit :

- Oh mon Dieu.

## CHAPITRE V

Picard venait de se matérialiser. Il inspira profondément et savoura l'air piquant d'une nuit de printemps au Montana. Il avait l'impression d'être entré dans un livre d'histoire, à la fois passionnant et horrible.

En face de lui et de l'équipe, composée de Data, de Crusher et de quatre gardes de la Sécurité, se trouvait le fameux silo à missiles de Zefram Cochrane, situé au pied d'une petite agglomération montagnarde frappée par la pauvreté caractéristique de la décennie postérieure à la Troisième Guerre mondiale.

C'était la partie excitante; l'horreur venait des cratères fumants que les armes des Borg avaient laissés autour du silo. Une partie de la structure souterraine s'était effondrée, ou menaçait de s'écrouler.

Sous la terre, Cochrane pouvait être déjà mort. Pendant un instant, les sept membres de l'équipe hésitèrent devant la porte de béton qui fermait le puits où était stocké le missile originel. Il n'y avait pas d'entrée visible. Picard examina le sol inégal, défoncé, et repéra derrière un amas de saleté un escalier métallique menant vers le bas.

Il fit signe à son équipe, qui avait déjà sorti fuseurs et tricordeurs, et dit :

- Par là...

Le mot fut accompagné d'une buée blanche qui resta un instant en suspension dans l'air glacial.

Ils descendirent, les gardes ouvrant la marche.

L'escalier, branlant et à demi rouillé, menait directement à la salle de contrôle, où des soldats avaient attendu un ordre de riposter qui n'était jamais venu, car leurs supérieurs étaient morts dès la première attaque.

S'ils s'étaient laissé contaminer par la folie ambiante, ces hommes auraient pu décider de se venger. Mais cela n'avait pas été le cas, et le missile était resté intact. Jusqu'à ce que Zefram Cochrane le découvre et l'utilise pour transformer en bien l'avenir de la Terre et de milliers d'autres planètes.

Le plafond de la salle de contrôle s'étant à demi effondré, la plupart des équipements avaient été écrasés sous des blocs de béton et des poutres. Trois consoles restaient en service. L'éclairage était minimal. Associé à la poussière omniprésente, cela donnait à la salle un aspect effrayant. Dans les ombres, tué par la chute d'une poutre se trouvait le cadavre d'un homme aux cheveux noirs.

Son visage était à demi caché par la poutre, qui reposait en diagonale sur son dos, de son oreille gauche à sa hanche droite. Il était étendu sur la dépouille d'une femme. Apparemment, son dernier geste avait été de tenter de la protéger.

Dans un autre coin, un deuxième homme assis devant une console, avait été rejeté en arrière par l'effondrement du plafond. Son visage reposait sous une montagne de gravats, mais ses jambes étaient visibles.

Cette vision glaça Picard jusqu'à l'os. Il attendit pendant que Crusher examinait les corps au scanner, puis il détourna le regard quand elle s'approcha pour faire son rapport.

- Ils sont tous morts.

Il hocha la tête.

- Vérifiez si l'un d'eux est Cochrane. Data, allons examiner le vaisseau.

Le silo était d'une telle importance historique qu'il n'avait pas été difficile d'en obtenir une carte détaillée. Pourtant, Picard avait du mal à croire que c'était celui qu'il avait visité au vingt-quatrième siècle.

C'était un lieu de pèlerinage, propre, bien éclairé, et réconfortant qui bourdonnait des voix joyeuses des guides, une profusion de plaques commémoratives portant l'image de Cochrane le décorant.

Le voir couvert de poussière et de suie, des corps ensanglantés gisant sur le sol, fit prendre conscience de la réalité à Jean-Luc. C'était ici que Cochrane avait vécu, dans un monde violent et hostile. Alors, personne ne le saluait comme un génie; personne ne l'aidait, ni ne croyait, en ces temps amers, que la science qui avait détruit la Terre serait à l'origine de son salut.

Non, personne n'avait cru que la plus formidable renaissance culturelle et technologique de l'Histoire se produirait grâce au travail réalisé par Cochrane dans ces pièces sinistres.

Picard fit une promesse silencieuse à Zefram Cochrane. Il ne permettrait pas que ses descendants périssent dans un autre holocauste ou soient condamnés à vivre sans espoir.

Flanqué de Data, il partit en quête du vaisseau.

\* \* \* \* \*

Quelques instants plus tôt, Lily avait titubé dans cette même salle de contrôle, essuyant d'un revers de main ses larmes de colère. Elle connaissait les trois morts, John et Grace Weir-Quintana et Marcus Lee. Dans une si petite communauté, chacun fréquentait tout le monde. Elle supposait que ses voisins devaient être en train de se promener et qu'ils avaient cherché refuge dans le silo au début de l'attaque.

Ils avaient raison. Le silo était bien plus sûr qu'une tente.

Qui aurait pu prévoir qu'il serait frappé le plus durement ?

Puis, Lily mesura l'étendue des dégâts. A l'instant où elle découvrit les consoles écrasées et le plafond effondré, elle perdit tout espoir de voir décoller le vaisseau. L'ordinateur datant d'avant la guerre, qui surveillait en permanence le niveau de radiation du silo était enterré sous une montagne de débris. La console reconstruite par Zef, qui affichait normalement un plan du vaisseau et prévenait de toute fuite ou panne, était obstinément éteinte.

Au mieux, ça signifiait que les senseurs du navire avaient été endommagés, ou qu'il y avait eu une surcharge des systèmes électriques; au pire.

Lily ne put achever sa pensée. Elle traversa la salle, obligée de se glisser par l'étroite ouverture qui restait entre le mur et la pile de blocs de béton et de poutres d'acier tombés sur Grace et son époux. A un mètre à peine du mur, John était étendu, le visage vers le sol, ses bottes aux semelles usées dépassant du tas de débris.

La jeune femme gémit quand elle fut obligée de les frôler.

Ironiquement, le couloir qui menait à la salle du missile était moins endommagé et donc plus facile à traverser. Lily fut rapidement devant la porte anti-explosion en plomb, toujours fermée.

Elle poussa un long soupir de soulagement. La porte semblait intacte : un signe que le Phénix était peut-être encore entier et qu'elle n'avait pas déjà reçu une dose mortelle de radiations.

Elle hésita pourtant. L'ordinateur étant détruit, il n'y avait absolument aucun moyen de savoir si la pièce était contaminée. Il y avait bien quelques anciens compteurs Geiger (abandonnés par l'armée qui les avait stockés dans un placard, sous l'ordinateur) mais il était impossible de les récupérer. Zef gardait aussi deux compteurs dans la salle du missile en cas de panne du système d'alarme principal.

Pour mesurer le taux de radioactivité, elle devait entrer. Lily respira à fond et avança. La grande porte en plomb glissa lentement sur le sol de béton.

Quand elle fut ouverte, la jeune femme relâcha d'un coup sa respiration. S'il y avait une fuite, elle était déjà morte. Il n'y avait rien à faire. Mais elle ne s'en souciait pas. Plus rien n'avait d'importance depuis que son père était mort.

Pourtant, passant la porte et montant sur la passerelle, elle sentit la peur la submerger. Sa peau se hérissa et picota : l'effet des radiations ? Sa respiration devint superficielle, comme si ses poumons refusaient d'inhaler de l'air vicié.

Lily se tenait sur la passerelle la plus haute, celle qui longeait le cockpit. Sous elle, deux autres étages de charpente métallique permettaient l'accès au niveau ingénierie et à celui des réacteurs. Sur le sol gisaient les outils et l'équipement de Zef, en partie enterrés sous les débris. Tout, y compris l'échafaudage, était couvert de la poussière de béton pulvérisé qui s'était déposée dans la salle de contrôle.

Quand Zef l'avait amenée là pour la première fois, elle avait protesté violemment. D'abord parce que l'idée d'entrer dans un silo lui rappelait la panique qui la saisissait si souvent pendant la guerre; ensuite parce qu'elle était terrifiée par les hauteurs, et que la vue vertigineuse, depuis l'entrée, l'avait rendue presque aussi malade que celle du missile au repos.

Maintenant, elle ne voyait plus que le Phénix.

Pour Lily, le vaisseau incarnait l'essence de la beauté, même s'il n'était pas grand-chose de plus qu'un missile dont la tête nucléaire avait été remplacée par un cockpit. Elle avait peint de sa main le mot Phénix sur son flanc brillant, et souri quand Zef l'avait baptisé avec une bouteille d'alcool frelaté. La vision des déchirures, sur la coque, lui faisait plus mal que si elles avaient couru sur sa propre chair.

*« Inutile de mettre votre espoir dans cette chose. Voyez à quel point il est aisé*

*de l'écraser.* » Voilà le message silencieux qu'entendait Lily.

Il y avait des dégâts, certes, mais rien d'irréparable. La plus grande partie du fuselage semblait intacte. Une semaine de réparations, peut-être, à moins qu'il y ait d'autres choses à l'intérieur.

Ses bottes résonnant sur le caillebotis, Lily courut le long de la passerelle jusqu'au cockpit. Il était ouvert, comme Zef et elle l'avaient laissé la nuit précédente. Elle se glissa aussitôt à la place du pilote.

La veille, elle s'était installée dans un des sièges passagers, l'estomac noué d'excitation. Elle avait essayé d'imaginer ce que ce serait, d'être assise près de Zef et de regarder les étoiles en vitesse de distorsion. Sa seule condition, quand elle avait accepté de devenir son « fournisseur », était qu'il l'emmène avec lui lors du vol d'essai et qu'il lui en apprenne assez sur le vaisseau pour qu'elle puisse l'aider à piloter.

Maintenant, l'estomac noué par une forme d'excitation bien différente, Lily regardait le panneau de commande éteint. Les systèmes électriques étaient hors service; le cockpit puait le plastique brûlé. Elle essaya d'allumer les lumières, mais seul l'éclairage de vol apparut. Elle ouvrit un compartiment et y prit une lampe de poche. A côté, elle trouva un des vieux compteurs Geiger. En cas de panne des senseurs, avait dit Zef. Lily n'avait jamais compris l'utilité de cette mesure. S'ils étaient dans le silo ou dans l'espace et que le blindage du Phénix cède brusquement, à quoi bon savoir combien de radiations ils avaient absorbé ? Que la dose soit de six cents rads ou de trois mille, une fois qu'on était irradié.

Et si ça lui arrivait, s'était-elle juré, elle se tirerait une balle dans la tête.

Elle regarda le compteur Geiger pendant dix secondes avant de le ramasser. Mais elle ne put se résoudre à l'activer.

*Je n'ai pas envie de savoir. Pas encore. Non, pas encore.*

Elle mit le compteur sur son épaule puis dirigea le rayon de la lampe sur le plafond du cockpit.

Ce qu'elle vit lui arracha un grognement : le fuselage s'était effondré au-dessus du siège passager droit. Il ne restait qu'une blessure béante qui avait craché une montagne de cendres noircies et de béton pulvérisé sur le fauteuil. Pis, une brûlure en zigzag marquait le trajet de l'explosion, qui avait carbonisé et éventré la petite écoutille descendant vers la salle des machines.

Le pouls de la jeune femme s'accéléra elle suivit le trajet des dégâts. Accrochant la lampe à sa ceinture, elle poussa l'écoutille et saisit le premier échelon pour entreprendre la difficile descente vers la salle des machines.

L'air était étonnamment chaud, et il sentait l'ozone, la poussière et les câblages brûlés. La fumée lui donna envie de tousser. Les parois du puits portaient les traces de l'explosion sous la forme d'une zébrure noire, comme si un éclair l'avait traversé.

Très vite, elle comprit que l'échelle, fondue sous l'effet de la chaleur, s'était déformée comme une montre de Dali avant de se solidifier de nouveau. Certains barreaux étaient soudés à la paroi d'une façon qui les rendait impraticables. A mi-

chemin, il devint évident qu'elle devrait remonter, ou continuer à descendre sans recourir à l'échelle.

Lily n'était pas grande, mais le puits était assez étroit. Elle parvint à appuyer ses épaules contre une paroi et ses pieds contre l'autre et à « marcher » ainsi vers le bas. Ce fut une expérience terrifiante, car les parois n'étaient pas lisses, mais très irrégulières. Deux fois, elle glissa et manqua être précipitée en bas.

Quand elle arriva devant l'entrée de la minuscule salle des machines, qui lui donnait toujours un sentiment de claustrophobie, elle frissonnait et avait la nausée.

*Ce sont les nerfs, Lily, c'est tout. Continue de t'inquiéter au sujet des fuites et tu réussiras à te faire dégueuler.*

Quand elle sauta dans la salle, un liquide clapota sous ses bottes. Il y avait cinq bons centimètres d'eau sur le pont. Un examen à la lampe révéla qu'une conduite de réfrigérant s'était rompue. Ce n'était pas très grave, et plutôt facile à réparer, mais elle se demanda comment ils évacueraient l'eau. En un sens, la banalité du problème était réconfortante.

Un de ses cauchemars était de se retrouver prisonnière du vaisseau en flammes.

Une vague de vertige la submergea. Elle pinça l'arête de son nez entre son pouce et son auriculaire, fermant les yeux jusqu'à ce que la sensation s'estompe.

C'était l'anxiété et l'air malsain, se rassura-t-elle. Le système de circulation d'air avait probablement souffert. L'odeur d'ozone brûlé était encore plus forte ici.

Elle sonda la pièce avec sa lampe, et découvrit que le rayon s'était frayé un chemin à travers la salle des machines, effleurant l'équipement et laissant une profonde crevasse dans le sol en plomb - le bouclier qui isolait le reste du vaisseau des réacteurs. S'il avait été percé, le silo, ainsi que la plus grande partie du Montana, eussent été soufflés par une explosion d'une violence inouïe.

A croire que quelqu'un savait ce que Zef faisait dans le silo.

*Tout doux, Lily, tu commences à devenir paranoïaque.*

Elle se déplaça lentement sur le pont glissant, et examina tous les systèmes, pas seulement sur le trajet du rayon, car des ricochets étaient toujours possibles. De temps en temps, elle touchait une pièce et sentait la chaleur qui en émanait, même à travers ses gants épais. Par bonheur, les moteurs avaient été épargnés, ainsi que le blindage de plomb, épais comme une patte d'éléphant, qui entourait l'arrivée de carburant. La vue des éléments intacts la fit sourire. Il y aurait besoin de réparations et d'un délai supplémentaire, mais le Phénix décollerait !

Lily enleva un de ses gants et s'accroupit. Elle examina, visuellement et tactilement, les tubulures nichées dans leur gaine de protection, jusqu'au groupe d'accélération. Le dispositif, revêtu de plomb, était situé au-dessus du pont qui isolait le vaisseau du réacteur central. L'accélérateur avait pour fonction de réguler le débit de carburant via un système de soupapes.

Il était d'une importance cruciale pour le projet. Elle vérifia d'abord la face avant de l'assemblage. Il était intact, mais la lumière vacillante de la torche révéla une trace noire en forme de papillon imprimée sur la paroi arrière de l'accélérateur.

Instinctivement, elle passa la main derrière le boîtier; puis elle frôla des doigts la surface métallique, étonnamment chaude.

Deux secondes après le début de son examen, le métal céda la place au vide. Ses doigts, puis sa main entière, touchèrent le corps de l'accélérateur. Il était brûlant.

- Merde !

Lily lâcha la lampe de poche et retira sa main avec un sursaut. Elle retomba en arrière, sur le postérieur, se cognant au compteur Geiger qui pendait sur sa hanche. Ses doigts, où des ampoules se formaient déjà, étaient couverts d'une fine poussière grise. Le boîtier et l'accélérateur auraient dû être froids. Donc, ils avaient été frappés par un ricochet.

Elle le crut jusqu'à ce qu'elle lève les yeux et regarde de nouveau le papillon noir imprimé sur la paroi.

Il était maintenant entouré par une vive lumière blanche, qui ne provenait pas de la lampe de poche. La luminosité était intense, comme si le boîtier avait contenu un petit soleil.

- La soupape, dit-elle calmement, comme si elle expliquait quelque chose à Zef. La soupape du réacteur central a été déplacée. Il y a une fuite.

Elle regarda ses doigts qui avaient touché le métal, et vit la peau brun foncé de sa main devenir écarlate. Une brûlure, résultat de l'exposition aux radiations du réacteur central. Bizarrement, ce n'était pas très douloureux.

Ce n'était peut-être pas si grave. Non, peut-être pas...

*Des clous, Lily. Tu es fichue, et tu le sais.*

Non, peut-être pas ! Il devait y avoir quelque chose... quelque chose...

Ses mains tremblaient quand elle tira le compteur Geiger de sous sa hanche gauche et manipula les commandes. Elle savait comment utiliser cet appareil rudimentaire, mais ses doigts refusaient de coopérer. Pire, le panneau d'affichage dansa soudain devant ses yeux tandis qu'une abominable nausée la prenait.

*Tu ne vas pas gerber. Tu es juste terrifiée, l'air sent mauvais, et tout ça te donne un terrible mal de tête. Calme-toi, calme-toi.*

Elle ferma les yeux quelques secondes. Quand elle les rouvrit, la nausée avait diminué. Elle parvint à mettre le compteur en marche et à l'étalonner. Inutile de s'exposer de nouveau au rayonnement de l'accélérateur endommagé. Elle resta assise sur le pont et analysa l'air ambiant. Quelques secondes plus tard, l'affichage clignota en rouge. Trois, un, deux, neuf.

Trois mille cent vingt-neuf rads. Cinq fois la dose mortelle.

Elle se pencha vers l'avant, à quatre pattes, et vomit.

La crise dura quinze secondes. Quand ce fut terminé, elle se sentait faible, les jambes comme du coton. Mais la rage la poussa à se remettre debout.

- Salauds ! Grinça-t-elle. Salauds !

La Coalition des Nations de l'Est ne s'était pas contentée de rebâtir à sa guise le monde qu'elle avait détruit. Impitoyable, elle utilisait les quelques ressources restantes pour s'assurer que son ennemi serait réduit en poussière !

Comme il était impossible de regrimper par là où elle était venue, Lily ouvrit l'écoutille de secours et sortit en titubant sur la passerelle, au niveau de la salle des machines. Elle était une morte en sursis, mais elle avait un peu de temps avant de perdre connaissance.

La jeune femme avait l'intention d'utiliser ce délai pour accomplir deux tâches : elle allait sceller la porte anti-explosion afin que personne d'autre, et surtout Zef, ne puisse entrer, puis elle irait au niveau du sol (le niveau zéro, comme on l'appelait, se souvint-elle avec ironie) et récupérerait le fusil. Elle préférait mourir comme ça que succomber aux radiations. C'était une question d'honneur, une façon de s'inscrire à jamais contre la guerre.

Elle avait l'intention d'aller vers le haut, afin de condamner la porte anti-explosion, mais, l'esprit un peu embrouillé, elle était en train de descendre l'échafaudage du premier niveau.

Elle s'arrêta deux fois pour vomir, si violemment qu'elle en resta le souffle coupé, ayant tétanisé des muscles, dans son dos et dans son abdomen. Le sol n'était plus qu'à un étage. Elle n'avait pas l'énergie de changer de direction et de remonter.

La nausée était si handicapante qu'elle oblitéra sa peur. Lily progressait vers le niveau inférieur, et le fusil, avec une seule idée en tête : soulager ses souffrances.

Quand elle atteignit le sol en béton du silo, elle tituba, se heurtant aux débris et aux pièces d'équipement, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'armoire métallique encastrée dans le mur grisâtre.

Dedans, caché derrière plusieurs rangées de bobines de fil électrique, se trouvait le fusil de Zef. Elle le lui avait pris un an auparavant, quand il avait sombré dans la dépression et menacé de se suicider. Il lui avait demandé l'arme une seule fois, puis il l'avait oubliée. Elle écarta les bobines et les laissa rouler sur le sol; peu importait, désormais.

Lily souleva le fusil. Il semblait étonnamment lourd.

Elle fut obligée de le tenir à deux mains.

Un instant, aveuglée par la nausée et un terrible mal de tête, elle se laissa aller contre le mur et orienta le canon de l'arme vers son crâne, juste au-dessus de l'oreille gauche. Il était froid, solide et réconfortant contre sa peau brûlante. Elle ferma les yeux et posa un doigt sur la détente.

*Non, non... Zef. Rappelle-toi. La porte.*

Le monde semblait plongé dans un océan grisâtre.

Elle prit le fusil et le pendit à son épaule, comme le compteur Geiger. Puis elle revint vers l'échelle.

Se traîner jusqu'à la passerelle du premier niveau l'épuisa à un tel point qu'elle pleura quand elle y arriva et se coucha à plat ventre sur le métal glacé.

La réalité commença à se dissoudre, ne lui laissant que la douleur. Dans son esprit, elle vit son père, sur l'échafaudage branlant, qui lui disait sévèrement : *j'ai essayé de te montrer la voie à suivre, Lily. Ils ont gagné. Ils nous ont pris nos villes, nos fils, nos filles, nos foyers, nos propriétés, nos médecins. Ils nous ont tout volés, y compris nos cœurs. A quoi bon ? Pourquoi continuer à te torturer ? La seule chose de*

*valeur que tu avais était le vaisseau de Cochrane. Maintenant ils te l'ont pris aussi.  
Ramasse le fusil, petite. Ramasse-le.*

Elle tâtonna pour reprendre l'arme, puis se souvint :

Zef. La porte ami-explosion. Si elle n'était pas scellée, il viendrait ici et mourrait après avoir découvert son cadavre ensanglanté.

Peu importait la mort, la nausée et sa vision de plus en plus brouillée qui faisait de l'escalade de la passerelle une expérience des plus terrifiantes.

*Ferme la porte, pour Zef.*

Mobilisant sa volonté, elle se hissa sur ses pieds et s'agrippa à la rambarde. Le monde tourbillonna autour d'elle, mais elle serra les dents et avança d'un pas, puis d'un autre.

Deux niveaux au-dessus d'elle, la porte ami-explosion s'ouvrit. Elle regarda en direction de l'entrée, muette d'horreur. Ce ne pouvait être que Zef. Ainsi elle avait échoué, manquant la seule bonne action qu'elle voulait accomplir avant de mourir.

Elle faillit crier le nom de Zef, mais quelque chose la retint au dernier moment. Elle se dissimula derrière la rambarde et jeta un coup d'œil par-dessus.

Deux silhouettes entrèrent sur la passerelle supérieure. Ces gens étaient vêtus comme des Nord-Américains et avaient la peau claire. Ils se dirigèrent vers le cockpit du Phénix. Lily ne voyait pas leurs visages, mais leur allure et leurs mouvements indiquaient qu'aucun n'était Zef.

Le plus grand et le plus pâle des intrus pointa un petit appareil sombre en direction du vaisseau, puis il parla d'une voix masculine.

- Il Y a d'importants dégâts au niveau du fuselage et du système primaire de refroidissement.

Elle plissa les yeux, essayant de focaliser sa vision et lutta contre sa confusion pour décider ce qu'elle devait faire.

L'homme avait un accent nord-américain. Était-il un ami ou un ennemi ? Et si c'était un ami, comment en savait-il autant au sujet du Phénix, et où s'était-il procuré ce stupéfiant appareil ?

Si c'étaient des ennemis, mieux valait ne pas attirer leur attention. Qu'ils restent assez longtemps dans le silo ou se rapprochent suffisamment des moteurs, et ils seraient morts tous les deux.

Elle leva le fusil, visa et continua d'écouter.

- Nous devrions avoir les plans originaux dans l'ordinateur de l'Entre...

Elle n'attendit pas la fin. Elle arma le fusil et tira.

Des balles ricochèrent contre la charpente métallique. Les deux hommes plongèrent aussitôt à l'abri de la rambarde.

- Cessez le feu ! dit l'homme. Nous sommes ici pour vous aider !

A ce moment, toute la douleur et la rage de Lily s'exprimèrent et peu lui importait qu'ils fussent des amis ou des ennemis; elle pensait seulement qu'elle avait enfin l'occasion de venger sa mère, son père, le Phénix.

- Foutaises ! cria-t-elle.

Elle tira une autre salve.

Le silence retomba.

Elle regarda par-dessus la rambarde pour voir si les types étaient morts. Ce qu'elle découvrit la stupéfia : le plus pâle de peau des deux passa par-dessus la rambarde de la passerelle et se laissa tomber douze mètres plus bas, sur l'échafaudage.

*Tu as des hallucinations, Lily. Cette chose n'est pas en train d'arriver. Ces hommes ne sont peut-être même pas là..*

Pendant qu'elle regardait, l'inconnu répéta son exploit. Il sauta la rambarde du deuxième niveau et se laissa tomber.

Hallucination ou pas, elle leva le fusil de Zef et logea une douzaine de balles dans la poitrine du type. Elle était sûre de l'avoir touché. Même avec ses yeux qui déraillaient, elle avait vu les balles pénétrer dans son torse.

Pourtant, il atterrit sur ses pieds avec un bruit métallique.

Juste en face d'elle, sur la passerelle.

Elle le regarda, bouche bée. Puis elle appuya de nouveau sur la détente. Les balles le transpercèrent, et elle le vit vaciller. Mais il refusait de tomber, même quand les balles eurent percé un grand trou dans sa tunique.

Quand elle eut épuisé ses munitions, Lily baissa son fusil et regarda la créature debout devant elle.

Cet être n'était pas humain. Non, pas humain du tout. Son visage était couleur rayon de lune et il avait les yeux ambre. Il regarda un instant le grand trou, dans sa poitrine, d'où aucun sang ne coulait. Puis il leva les yeux vers Lily.

- Enchanté, dit-il.

*C'est une hallucination. Tu es en train de mourir. Rien de ce que tu vois ou entends n'est réel. N'aie pas peur, Lily, c'est presque fini. Presque fini.*

La créature avança vers elle. Elle recula, puis fit demi-tour pour s'enfuir, mais le vertige la saisit. Soudain, le silo devint noir comme la nuit. Elle trébucha et tomba en avant. Pendant le dixième de seconde que dura sa chute, avant que sa tête heurte la grille métallique, elle pensa :

*Ça y est. C'est terminé, et il n'y a plus d'espoir pour personne. Je suis désolée, Zef..*

## CHAPITRE VI

Quand il revint dans le silo du Phénix, Beverly Crusher à ses côtés, Picard entendit la voix de Data.

- Capitaine ! Cette femme a besoin de soins !

L'appel était pressant, mais lancé d'une voix détachée. Avant d'entrer dans le silo, Data avait choisi de désactiver sa puce émotionnelle. C'était une option avisée. S'il ne l'avait pas fait, il ne serait peut-être pas arrivé aussi aisément à une solution rapide. Et il n'aurait pas pu affronter avec autant de calme une jeune femme désespérée et violente.

C'était une possibilité que Picard aurait aimé avoir. Le capitaine et le docteur se hâtèrent de rejoindre l'androïde sur la charpente, où gisait la jeune femme à la peau sombre, inconsciente, une arme automatique du vingt et unième siècle près de sa joue.

Beverly s'agenouilla au côté de sa patiente, poussa une mèche de cheveux roux derrière son oreille, puis sortit un tricordeur médical.

La femme n'avait aucune blessure apparente, mais Picard remarqua le subtil changement d'expression de Crusher alors qu'elle étudiait les relevés. L'état de la patiente était grave, très grave.

Beverly regarda Picard et annonça :

- Empoisonnement aux radiations thêta.

- Elles proviennent du dispositif d'accélération endommagé, dit Data, qui avait commencé à scanner le vaisseau avec son tricordeur.

Les yeux bleus de Beverly se plissèrent. Elle bomba le torse. Ce petit geste signifiait qu'elle avait pris une décision concernant les soins à prodiguer à sa patiente. Picard n'allait pas apprécier, mais, dans ce cas précis, elle n'en avait rien à faire.

- Nous allons tous devoir être décontaminés... et je dois l'amener (elle fit un signe de tête vers la jeune femme) à l'infirmierie.

Picard ne put s'empêcher d'ouvrir la bouche pour déclamer le discours pontifiant que Crusher aurait dû avoir en mémoire, mais elle l'arrêta d'un regard.

- Jean-Luc, ne me faites pas de sermon au sujet de la Prime Directive. Je la garderai sous sédatif.

Il soupira.

- Très bien. Dites au commander Riker de descendre avec une équipe de la sécurité. Nous devons trouver Cochrane.

- D'accord, fit Beverly.

Elle appuya sur son commbadge.

- Crusher à l'Entreprise. Deux à remonter, directement à l'infirmerie.

Picard entendit les deux femmes se dématérialiser.

Son regard était déjà revenu sur le Phénix blessé.

- Nous avons moins de quatorze heures avant le lancement de ce vaisseau, dit-il à Data. (Il appuya sur son commbadge.) Picard à l'ingénierie.

- Ici La Forge, capitaine, répondit Geordi en levant les yeux de son carnet de notes électronique et en regardant la vaste pièce à plusieurs niveaux qui constituait la salle des machines.

Il s'était habitué à la dimension étonnante de l'endroit, mais voir le réacteur, plus puissant et performant que l'ancien, le remplissait toujours d'admiration.

L'ingénieur se passa le dos de la main sur le front pour essayer sa transpiration.

- Geordi. Le vaisseau de Cochrane a été endommagé pendant l'attaque. Je veux que vous formiez une équipe de techniciens et que vous descendiez. Nous avons du pain sur la planche.

- Oui, monsieur, répondit La Forge, son ton professionnel cachant mal qu'il se sentait comme un enfant lâché dans une confiserie.

Une occasion de travailler sur le Phénix, le légendaire vaisseau de Zefram Cochrane, l'ancêtre de la vitesse de distorsion. Quelle aubaine !

Il réprima un sourire en se tournant vers ses collègues. La situation était quand même trop sérieuse.

- Equipe alpha, rendez-vous en salle de téléportation trois. Nous descendons.

Sur le chemin de la sortie, il s'arrêta pour dire un mot à l'enseigne Paul Porter, intégré depuis peu à l'équipage. C'était un homme posé et un excellent ingénieur.

- Porter, vous assurez le commandement jusqu'à mon retour.

L'homme aux cheveux noirs et à la peau rose, autant de nouveautés pour Geordi, acquiesça.

- Oui, monsieur.

La Forge soupira et passa un doigt dans son col.

- Et vérifiez les systèmes environnementaux. Il commence à faire sacrément chaud ici.

\* \* \* \* \*

- Étonnant, n'est-ce pas ? demanda doucement Picard à Data, alors que tous deux regardaient l'équipe de techniciens se mettre au travail. Ce vaisseau était autrefois un missile nucléaire.

L'androïde étudia la coque abîmée. Ses yeux ne trahissaient aucune émotion, simplement de la curiosité intellectuelle.

- C'est ironique, mais Cochrane a choisi un instrument de destruction pour inaugurer une ère de paix, continua Picard.

Le capitaine soupira. Jusqu'à ce que Data réactive sa puce émotionnelle, il serait impossible de lui expliquer ce que signifiait le mot « émerveillement ».

Picard n'essaya pas. Il tendit la main vers la coque, maintenant décontaminée

des radiations. Il était incroyable de sentir sous ses doigts le contact du morceau de métal le plus important de tous les temps. Le Phénix avait changé l'histoire, pas seulement celle de l'Amérique du Nord ou de la Terre, voire du système solaire, mais de la Galaxie.

L'émotion devait se lire sur son visage. Il leva les yeux et vit que Data le regardait fixement. Il lui fit un petit sourire.

- Un vieux rêve d'enfance, dit-il. J'ai vu ce vaisseau des centaines de fois au Smithsonian, mais je n'ai jamais pu le toucher.

Data fronça les sourcils.

- Le contact tactile modifie-t-il votre perception du Phénix ?

- Oh, oui ! Dit Picard, son sourire s'élargissant.

Pour les humains le toucher est parfois plus important que la vue ou l'ouïe. Il nous connecte à l'objet, le rend plus réel.

L'androïde inclina la tête, l'air interrogateur. Puis il tendit un bras et appuya sa paume contre la coque du vaisseau. Picard essaya de garder son sérieux alors que Data tentait d'assimiler ce nouveau concept.

- Je détecte des imperfections dans le revêtement en titane, dit-il enfin. Des variations de température dans les tubulures. Mais le navire n'est pas plus réel pour moi qu'il y a un instant.

Pendant qu'il parlait, Deanna Troi arriva près d'eux et s'arrêta abruptement en voyant les deux officiers caresser amoureusement la coque du Phénix.

- Voulez-vous qu'on vous laisse seuls tous les trois ? Plaisanta-t-elle.

Le reflet de ses yeux noirs ne présageait rien de bon. Data continua de palper le vaisseau d'un air absent, mais Picard retira aussitôt sa main et se tourna vers elle.

- Qu'avez-vous trouvé ?

- Il n'y a aucun signe de Cochrane dans le complexe.

- Il doit être dans les environs, insista Picard.

Cette expérience signifie trop pour lui. (Il s'arrêta un instant.) Commencez à chercher dehors, dans la communauté. Et soyez prudents. Les gens de cette époque sont désespérés et effrayés. Ils n'accueilleront pas les étrangers à bras ouverts.

- Compris, dit-elle. (Elle fit une pause et baissa la voix.) Capitaine. Nous devons considérer la possibilité que le docteur Cochrane ait été tué pendant l'attaque.

Picard regarda la surface brûlée du Phénix.

- Si c'est vrai, l'avenir risque de mourir avec lui.

\* \* \* \* \*

Sur l'Entreprise E, l'enseigne Paul Porter, debout sur un des ponts supérieurs de l'ingénierie, fronçait les sourcils devant un enchevêtrement de circuits. La température et le taux d'humidité s'étaient élevés de manière inquiétante au cours de la dernière demi-heure. Son uniforme noir de Starfleet n'avait pas été prévu pour des conditions approchant de celles d'un marécage. Le dos et la poitrine étaient trempés d'une sueur qui ne s'évaporait pas à cause de la moiteur de l'air.

A ses côtés, l'enseigne Inge Eiger examinait les mêmes circuits. Elle venait d'une planète glacée, et présentait les caractéristiques habituelles des natifs de son monde : grande, les cheveux blonds, un visage carré où brillaient deux yeux bleus cristallins. Porter appréciait Eiger pour son humour et son intelligence. Dernier arrivé à bord de l'Entreprise, il lui était particulièrement reconnaissant de s'être assurée, depuis le premier jour, qu'il ne serait jamais obligé de manger seul. Au mess, il l'appelait Inge, et elle Paul, mais ils évitaient ces familiarités pendant leur quart. Au travail, il se forçait à penser à elle en tant qu'Eiger.

Il espérait que leur amitié deviendrait quelque chose de plus, même s'il n'avait aucune idée de ce qu'Inge

- c'est-à-dire, Eiger - ressentait.

- Qu'en pensez-vous ? demanda la jeune femme, fronçant elle aussi les sourcils.

Sa peau translucide, devenue couleur corail, brillait de sueur. Une marque de transpiration en forme de sablier tachait son uniforme du cou à l'abdomen.

- Que se passe-t-il ? Insista-t-elle.

- Je n'en ai pas idée, admit honnêtement Porter, qui avait examiné les circuits sans trouver aucun élément de réponse. On dirait que les systèmes environnementaux sont devenus fous. Et pas seulement à l'ingénierie. Sur le pont tout entier.

Il soupira et continua de tester les circuits. Il n'y avait aucun signe de panne. On eût dit que quelqu'un avait programmé un jeu de paramètres différents et que le système se contentait de faire son travail.

- C'est peut-être un problème avec les régulateurs, suggéra-t-il.

Il ne pensait pas que c'était le cas. Mais La Forge lui avait ordonné de résoudre le problème, et il était décidé à faire de son mieux pour obéir avant le retour de l'équipe d'exploration.

Il gravit une échelle et se hissa jusqu'à la trappe ménagée dans le plafond. Tandis qu'Eiger le regardait, il ouvrit et rampa dans le tunnel d'entretien.

Trop bas pour qu'un enfant puisse s'y tenir debout, le tube était silencieux et sombre. La plupart des hommes d'équipage se plaignaient de l'étroitesse des tunnels de maintenance, mais Porter avait toujours trouvé leur exigüité apaisante.

Pourtant, dans la chaleur humide, la gaine lui semblait oppressante et intimidante. Ridicule, bien entendu. Il surmonta son malaise et entreprit de scanner les conduits. L'éclairage auxiliaire et la lueur du scanner lui permettaient tout juste de voir ce qu'il faisait.

Il venait de commencer quand un bruit bizarre résonna, plus loin dans le tube de Jeffries. Un bruit syncopé, un peu comme des pas rapides, mais pas tout à fait. Quelqu'un - ou quelque chose - avançait vers lui.

Porter cessa aussitôt de s'intéresser aux conduits et regarda le fond du tunnel où il entrevit une forme sombre de la taille d'un humain adulte.

- Eh ? Appela-t-il. (Puis, plus fort :) Eh !

La voix d'Eiger lui répondit.

- A qui parlez-vous ?

Il s'arrêta.

- Quelqu'un d'autre travaille dans ce tunnel ?

- Pas que je sache.

Son instinct lui souffla que la réponse à leur problème se trouvait devant lui. Sans donner d'explications à Eiger, il rampa dans le tube jusqu'à une intersection.

Pas trace d'une présence devant ni à droite. En revanche, un coup d'œil à gauche lui révéla un spectacle des plus bizarres.

La disposition logique et ordonnée des conduits qu'il escomptait découvrir avait été modifiée d'une manière effrayante. Des blocs d'alimentation avaient été rajoutés au hasard, tenus par des câbles mécaniques et ce qui semblait des excroissances de chair et d'os. De l'ensemble émergeaient des tubes emplis de liquides aux couleurs vives.

Un instant, Porter demeura bouche bée devant cette vision. Son étonnement était si total qu'il n'entendit pas le bruit, qui recommençait, et ne vit les formes sombres qu'au moment où elles fondaient sur lui.

Ensuite, tout alla très vite.

Révélation rapide.

Terreur immédiate.

Douleur soudaine.

Puis, en un éclair, plus rien du tout.

\* \* \* \* \*

Inge Eiger avait horriblement chaud et elle se sentait angoissée. Elle attendait près de l'échelle menant à la trappe de maintenance quand d'horribles sons retentirent. Un choc sourd, un gémissement, un bruit de liquide écoeurant.

Le gémissement était sorti de la gorge de Porter.

Eiger connaissait assez bien sa voix pour en être certaine. Dès qu'elle l'entendit, elle fut convaincue que quelque chose s'était écroulé sur lui et qu'il était gravement blessé.

- Paul ?

Pas de réponse.

- Tout va bien là-dedans ?

Silence. Elle gravit l'échelle à toute allure et ouvrit la trappe. Ce faisant elle sut, de façon certaine et incontournable qu'il y avait quelqu'un d'autre dans les tubes de Jeffries. Elle passa la tête puis les épaules dans le tunnel et plissa les yeux, essayant de repérer son ami.

Elle ne le vit pas. Mais elle distingua une forme sombre, ou plutôt des formes, postées à quelques mètres de l'entrée.

Qui l'attendaient, réalisa Eiger.

Elle voulut repartir, fermer la trappe, descendre l'échelle, appeler la sécurité... mais elle n'en eut pas le temps. En un éclair, l'obscurité l'engloutit. Elle n'eut pas l'occasion d'appuyer sur son commbadge, ni de fuir ou de penser. Pas même de hurler.

\* \* \* \* \*

Dans le silo à missiles, aux côtés de Troi, Data et Will Riker, Picard regardait avec admiration le Phénix presque réparé. Depuis des heures, le capitaine ne pensait qu'au vaisseau et à leurs chances de trouver Zefram Cochrane vivant. Mais un pressentiment le glaça.

Des murmures résonnaient dans sa tête, distincts mais pourtant mêlés : le collectif.

Qui parlait de l'Entreprise E.

Picard se détourna des autres et se figea, écoutant, essayant de comprendre. Mais les murmures s'évanouirent aussi vite qu'ils étaient venus.

Troi sentit son inquiétude. Elle vint vers lui et murmura :

- Capitaine, qu'y a-t-il ?

- Je n'en suis pas sûr, avoua-t-il en appuyant sur son commbadge. Picard à l'Entreprise. Tout va bien à bord, monsieur Worf ?

- Oui, capitaine, dit le Klingon d'une voix un peu hésitante. Nous avons quelques difficultés avec le système environnemental, sur le pont seize, c'est tout.

Ce commentaire exacerba l'anxiété de Picard.

- Quelles sortes de difficultés ?

- Le taux d'humidité est passé à soixante-douze pour cent, et la température a augmenté de dix degrés au cours de l'heure écoulée.

*Humidité et chaleur.* La combinaison activa un signal d'alarme dans l'esprit de Picard, mais le souvenir ne refit pas surface.

- Je remonte avec Data, monsieur Worf.

- Compris.

Picard coupa la communication, puis il se tourna vers Riker, qui écoutait d'une oreille distraite, car il était toujours occupé à admirer le Phénix.

- Numéro Un, prenez le commandement.

Riker s'arracha à la contemplation du chef-d'œuvre de Cochrane et regarda son capitaine, l'air étonné.

- Oui, monsieur ?

Jean-Luc s'en fut rapidement. Inutile de laisser Will deviner ses craintes. La vue du Phénix reconstruit lui avait redonné espoir, mais son optimisme avait vécu.

Si les Borg parvenaient à prendre le contrôle de l'Entreprise, il n'y aurait plus d'espoir : l'équipage de l'Entreprise, Cochrane, la jeune femme blessée, la Terre d'hier et celle de demain.

\* \* \* \* \*

Le docteur Beverly Crusher se passa une main moite sur le front, pour chasser les mèches rousses que la transpiration y avait collées. Puis elle éloigna le stimulateur chirurgical du torse de sa patiente, toujours inconsciente. A son réveil, la femme du vingt et unième siècle serait un peu dans les vapes, mais en bon état, en admettant

qu'elle survive à l'invasion des Borg. Pour s'assurer que la Prime Directive soit respectée, Crusher devait lui administrer un sédatif dans la prochaine demi-heure. En attendant, le médecin s'arrêta un instant pour étudier le visage de sa patiente.

C'était une femme encore jeune mais endurcie par les épreuves de cette terrible période du vingt et unième siècle. Sa peau marron foncé, qui aurait dû vieillir moins vite, était semée de rides superficielles aux coins de la bouche, et des yeux. Elle avait vu trop de gens mourir et passé trop d'hivers au Montana sans un abri convenable. Endurcie, oui, mais toujours jolie, avec ses cheveux qui retombaient sur son front haut, ses lèvres pleines et pulpeuses, et ses paupières mauves baissées sur de grands yeux que Crusher n'avait pas encore vus. Sous la frange de ses longs cils retroussés, des cernes indiquaient qu'elle n'avait pas beaucoup dormi ces derniers temps.

Elle avait dû se savoir en train de mourir. Les gens de cette époque n'étaient que trop familiarisés avec les symptômes de l'irradiation.

Dans ce cas, pourquoi avait-elle voulu tuer Picard et Data ? Pour ce qu'elle en savait, eux aussi avaient reçu une dose fatale de radiations.

Le délire ? Crusher n'y croyait pas. Son instinct lui disait que la femme avait voulu protéger quelque chose : le Phénix.

Beverly passa de nouveau le dos de sa main sur son visage, soupira, puis regarda l'infirmière Ogawa, qui l'assistait. Alyssa avait l'air aussi mal en point qu'elle : trempée de sueur, écarlate et franchement irritable.

- J'ai réparé les dégâts cellulaires, dit Crusher, mais j'aimerais faire quelques tests sur ses tissus cérébro-spinaux. (Elle s'éventa avec une main.) Voulez-vous essayer de savoir pourquoi il fait si chaud ici ?

Ogawa n'eut pas le temps de répondre. Les mots n'avaient pas plus tôt quitté la bouche de sa supérieure que les lumières de la pièce clignotèrent, puis s'éteignirent en même temps que tous les moniteurs.

- Que se passe-t-il encore ? grogna Alyssa.

Beverly appuya sur son commbadge.

- Crusher à l'ingénierie.

Des parasites lui répondirent. Elle éleva la voix.

- Crusher à la passerelle.

Toujours des parasites. Elle inspira à fond, troublée. Une baisse d'énergie ne signifiait pas forcément que quelque chose de grave se passait, mais pareille panne n'aurait dû avoir aucun effet sur les communications. Que les deux systèmes lâchent en même temps était une coïncidence trop énorme pour être vraie.

Alyssa sursauta et regarda les cloisons. Beverly suivit son exemple, entendant elle aussi le bruit : un son bizarre à l'intérieur des parois.

Un autre bruit, dans le plafond cette fois. Elle leva les yeux, ne pouvant réprimer un frisson de surprise. Puis son regard rencontra celui d'Alyssa. Les deux femmes se dévisagèrent en silence, les yeux écarquillés, chacune reconnaissant sa peur chez l'autre.

Quelque chose rôdait dehors... et essayait d'entrer.

\* \* \* \* \*

- Au rapport, ordonna Picard quand Data et lui entrèrent sur la passerelle.

Worf se leva aussitôt du fauteuil du capitaine et retourna à sa console.

- Nous venons de perdre le contact avec le pont seize, dit le Klingon en s'installant à son poste. Les communications, les senseurs internes, tout. J'étais sur le point d'envoyer une équipe voir ce qui se passe.

- Pas question ! dit Picard.

Jean-Luc ignora la surprise du Klingon. Il n'avait pas le temps de lui expliquer comment il savait ce qu'il savait.

- Isolez le pont seize, continua le capitaine. Postez une équipe de sécurité devant chaque issue.

- Oui, monsieur.

Sans essayer de cacher son étonnement, Worf se pencha sur sa console et se mit aussitôt au travail.

Picard avança vers un lieutenant.

- Monsieur Hawk, donnez les dernières conditions ambiantes connues de l'ingénierie.

Hawk manipula les commandes de sa console. Ses sourcils noirs se froncèrent quand il lut les résultats.

- La pression atmosphérique était dix kilopascals au-dessus de la normale... humidité quatre-vingt douze pour cent.

- Trente-neuf virgule un degré, dit Picard en même temps que lui. (Le jeune officier le regarda, stupéfait.) Comme à bord d'un vaisseau borg.

- Des Borg... sur l'Entreprise ? grogna Worf.

- Ils ont dû comprendre que leur navire était perdu, dit Picard, de nouveau certain que ce qu'il disait était vrai, mais ignorant comment il le savait. Ils se sont téléportés pendant que nos boucliers étaient baissés. Quand ils auront assimilé l'Entreprise ce sera le tour de la Terre.

Soudain, l'éclairage clignota. Picard se retourna et vit les moniteurs s'obscurcir un par un.

- Monsieur ! dit Hawk en se dressant d'un bond, la voix vibrante d'inquiétude. Les commandes sont dérivées vers l'ingénierie ! L'armement, les boucliers, la propulsion.

- Data, vite ! cria le capitaine. Verrouillez l'ordinateur central !

L'androïde se rua sur la console la plus proche à une vitesse surhumaine. Ses mains allaient si vite que leur mouvement donna le tournis à Picard. Le capitaine vit les équations défiler sur l'écran. Quelques secondes plus tard, Data se retourna et dit :

- J'ai isolé l'ordinateur central, un code secret fractal le défend désormais. Il est hautement improbable que les Borg soient capables de le déchiffrer.

Picard se permit un soupir. Mais il savait que son soulagement serait provisoire. A ce moment, les lumières clignotèrent une dernière fois puis s'éteignirent, ne

laissant que l'éclairage de secours. Quelques consoles restaient opérationnelles.

L'une était celle de Worf.

- Les Borg ont coupé l'alimentation de tous les ponts, à l'exception du seize, dit le Klingon.

Les yeux de Hawk s'agrandirent. Sa voix vibra toujours à force de tension.

Mais il semblait déterminé à chercher coûte que coûte du réconfort.

- Sans l'ordinateur, les Borg ne peuvent pas contrôler le vaisseau, dit-il.

Picard le fit taire d'un regard.

- Ils ne resteront pas sur le pont seize.

L'effrayant, c'était qu'il en avait la certitude.

## CHAPITRE VII

Elle aurait voulu ne plus quitter la pénombre - son premier vrai repos depuis la guerre. Et la chaleur était délicieuse.

Mais il n'y avait pas moyen de dormir.

Des bribes de conversations, parfois indistinctes, bourdonnaient à ses oreilles.

-... Il faut l'emmener; plus question de se soucier encore de la Prime Directive !

- Elle va changer l'histoire. Si nous la laissons mourir, comment être sûr que...

- ... la lever...

- ... la prendre. Allons-y !

D'étranges grincements retentirent, comme si des centaines de souris métalliques couraient derrière un mur...

-... arrivent. Ils sont presque là...

Lily pesta mentalement.

*Taisez-vous, bon sang ! Je n'ai pas envie de me réveiller- ce que vous m'obligez à faire...*

- Debout !

- Allons-y. Remuez-vous !

Le monde vibra. Était-ce un tremblement de terre ?

Une nouvelle explosion ? Lily s'en fichait éperdument.

- Réveillez-vous ! dit une voix féminine.

A contrecœur, Lily leva les paupières et découvrit une femme aux cheveux roux. Gémissant, elle referma les yeux et voulut se tourner; les bruits étranges se rapprochèrent. Le monde vibra de nouveau. L'inconnue la secoua par les épaules.

- Allez, réveillez-vous !

- Que... quoi ?

Lily s'assit sur sa couche et fut frappée par l'expression résolue de la femme, qui avait les yeux écarquillés.

- Les explications attendront, déclara-t-elle. J'ai besoin que vous vous leviez.

A part un équipement bizarre suspendu au plafond, Lily ne vit pas trace d'armement. Pourtant, elle comprit qu'il valait mieux obéir sans discuter.

De plus, après dix ans d'expérience, elle avait appris à juger les gens, distinguant sans peine ceux qui l'aideraient de ceux qui chercheraient à lui nuire.

Lily pouvait se fier à cette femme. Les lieux étaient si insolites - elle n'avait jamais rien vu de tel -, qu'elle se serait volontiers attardée à les visiter.

Apparemment, le moment était mal choisi. D'autres patients quittaient leur lit, soutenus par des inconnus. Ils passaient par une sorte de trou ménagé dans le mur.

La rousse prit Lily par le bras.

Elles passèrent devant une autre femme plus potelée aux cheveux noirs, qui pointait un petit instrument vers une porte.

- Alyssa ! cria la rousse, poussant Lily vers elle. Emmène-la !

La nommée Alyssa saisit la rescapée par le poignet et la tira vers la file de gens qui s'engouffraient dans le passage. Devant l'expression d'Alyssa - ouverte et honnête, les traits tirés par la peur -, Lily réalisa combien ces individus étaient terrifiés. Ils fuyaient la source des grincements qui s'amplifiaient jusqu'à devenir assourdissants.

Quelque chose essayait coûte que coûte de les atteindre.

Pour une raison inconnue, les fuyards protégeaient Lily comme si elle était des leurs. Baissant les yeux, elle constata avec soulagement qu'elle avait encore sa vieille veste de cuir et ses jeans marron. Tous les autres portaient d'étranges uniformes noirs.

Quel rêve bizarre ! Et d'une telle précision dans le détail.

- Ces portes ne tiendront plus très longtemps, cria Alyssa par-dessus son épaule. A ce compte-là, ils vont nous suivre de près !

La rousse s'apprêtait à quitter les lieux. Visiblement responsable des opérations, elle hocha la tête et, une dernière fois, lança un regard inquiet autour d'elle.

- Il nous faut une diversion ! L'hologramme médical de secours est-il encore activé ?

Alyssa jeta un coup d'œil à une console :

- En principe, oui. Les holobuffers restent fonctionnels.

*C'est bien ce que je pensais, songea Lily. Une sorte d'hôpital, doté d'une arme secrète : l'hologramme médical de secours.*

Avec une moue dégoûtée, la rousse regarda la porte, sur laquelle s'exerçait une inquiétante poussée.

- Dieu, ce que je hais tout ça.

A cet instant, le panneau plia avec un crissement alarmant; sans perdre une minute, la rousse lança :

- Ordinateur, activez le programme !

Pressée par Alyssa, Lily entra dans le tunnel bondé, non sans jeter un dernier regard intrigué derrière elle.

Surgi de nulle part, un homme mince de race blanche, aux cheveux noirs et aux sourcils broussailleux, prit la parole d'une voix calme et mesurée.

Il avait forcément entendu le vacarme et remarqué que la porte était sur le point de céder; pourtant, sans s'en soucier le moins du monde, il s'adressa à celle qui venait de l'appeler :

- Exposez, je vous prie, la nature de l'urgence médicale.

- Vingt Borg vont entrer d'une seconde à l'autre, et nous avons besoin de temps pour vider les lieux. Créez une diversion !

Sur ce cri, elle courut rejoindre Alyssa et Lily.

De l'irritation pointa dans la voix de l'homme :

- Je ne suis pas programmé pour ça. Je suis un docteur, pas un butoir de porte.

Mais la femme s'était déjà engouffrée dans le tube; avant de refermer le sas, elle lança, avec autant d'exaspération que lui :

- Dansez, racontez-leur une histoire. Ce que vous voudrez, je m'en fiche ! Il nous faut juste quelques secondes !

Le sas se referma avec un déclic. A contrecœur, Lily suivit les deux inconnues.

Dans l'infirmerie, la porte céda, produisant un vacarme assourdissant. A un silence tendu succédèrent de nouveaux claquements métalliques.

Et de la voix onctueuse de l'apparition :

- Selon les recherches médicales de Starfleet, les implants borgs provoquent de terribles prurits. Peut-être aimeriez-vous... une crème analgésique ?

*Je ne rêve pas, songea Lily, non, non... C'est juste un cauchemar.*

\* \* \* \* \*

Prêtant l'oreille aux commentaires qui s'échangeaient à voix basse, Lily rampait dans l'obscurité depuis près de cinq cents mètres. N'ayant plus de gants, elle sentait le métal glacé sous ses mains. Pas de doute : elle était bien éveillée. L'esprit très clair, elle devait admettre que tout cela était bien trop réel. Pour commencer, ne pas se laisser distancer exigeait trop d'efforts. De forte constitution, habituée à parcourir des kilomètres à la course ou au pas, Lily n'avait encore jamais rampé à cette vitesse. Sa musculature s'en ressentait.

Ensuite, le bien-être d'une chaleur réconfortante s'était estompé; en sueur, Lily se faisait l'effet d'une glace par une belle après-midi ensoleillée de juillet.

Un troisième fait l'intriguait au plus haut point. Elle se souvenait maintenant de l'attaque de la Coalition des Nations de l'Est; dans le silo, du fait de l'accélérateur endommagé, elle avait été exposée à des doses de radiations mortelles. Cela, elle ne l'avait pas inventé. Ses rêves se limitaient aux possibilités de son imagination; or, une nausée si implacable, et d'une indicible intensité, dépassait l'imagination.

Alors qu'elle agonisait, deux hommes étaient entrés.

Elle avait tiré, tentant d'abattre celui qui ressemblait à un robot. Les balles ne l'avaient pas arrêté. Atrociement malade, elle s'était évanouie.

Elle se souvenait du visage doré du « robot » ,

Elle avait repris connaissance dans un endroit incroyable; à présent, elle suivait un groupe qui lui était étranger.

Et elle se sentait au mieux de sa forme.

La rousse reprit la tête du groupe, puis la parole : - Suivez-moi. Nous devons quitter ce pont.

Lily s'arrêta de ramper. Dans la semi-pénombre, il n'y avait personne derrière elle, ni assez près pour remarquer ses gestes.

La jeune femme leva sa main blessée pour l'examiner.

Pas une cloque, pas une douleur, pas une brûlure due aux radiations.

Sa peau était si lisse et parfaite que l'ancienne cicatrice de son pouce avait disparu.

Par l'enfer, où était-elle ?

Au sein de quelle organisation ? Ces gens étaient tous en uniforme. Mais s'agissait-il des hommes de la Coalition des Nations de l'Est, ou les fuyaient-ils ? Les faits se contredisaient.

L'homme et son robot avaient dû l'emmener quand elle avait tourné de l'œil.

Ici ? Si ces gens étaient de la Coalition et voulaient détruire le Phénix, pourquoi s'embarrasser d'elle ?

Trop bizarre pour être vrai.

*N'oublie pas, Lil. Tu étais mourante. Trois mille cent vingt-neuf rads, tu te rappelles ? Désolée, mais la Coalition des Nations de l'Est n'auraient pas pu te sauver.*

*Alors... es-tu morte ? Quel triste ersatz de vie après la mort ?*

*Es-tu sûre qu'il ne s'agit pas d'une autre hallucination ?*

*Ça suffit !*

Tout est si compliqué, inutile de chercher à comprendre. Suis tes instincts et veille sur ta petite personne.

La rousse tourna à droite, suivie par le groupe docile.

Excepté Lily.

Elle regarda les inconnus prendre une direction. Sitôt qu'ils eurent disparu, elle en choisit une autre.

\* \* \* \* \*

Dans le poste de la sécurité, à bord de l'Entreprise E, dix officiers rechargeaient en hâte les fuseurs qu'ils venaient de vérifier. Worf et Data écoutaient attentivement leur supérieur.

- Dans la salle des machines, affirma Picard avec une conviction dérangeante, la première chose qu'ils feront sera d'établir un collectif - un centre d'où diriger la ruche.

Worf et Data n'accusèrent aucune réaction.

Picard activa un carnet de note électronique et fit apparaître un schéma des machines principales.

- Le problème est le suivant : recourir aux armes à particules, dans cette zone, c'est risquer de toucher le réacteur. A mon avis, il faudrait utiliser un des réservoirs de réfrigérant.

Il activa une autre fonction; le schéma zooma sur un diagramme du réacteur que complétaient les deux réservoirs de réfrigérant, chacun portant un marqueur lumineux, signe de danger biologique.

- Data ? demanda le capitaine.

Après avoir servi de cible à Lily, l'androïde ne s'était pas contenté de mettre des habits neufs. Puce émotionnelle oblige, le détachement, dans ses yeux ambrés, avait cédé la place à l'enthousiasme... et à une pointe d'inquiétude.

- Une excellente idée. Au premier contact, le réfrigérant désintégrera toute matière organique.

Fronçant d'épais sourcils noirs, Worf toisa Data avec dédain et inquiétude.

- Les Borg ne sont pas entièrement organiques.

- Non, admit Picard. Néanmoins, comme toute forme de cyber-vie, ils ne survivront pas sans leurs composants organiques.

Le Klingon hocha la tête en grommelant, puis il régla son fuseur.

- J'ai ordonné que les armes soient programmées sur une large plage de fréquences. Mais les Borg s'adaptent vite. (Il darda un regard perçant sur Picard.) Au mieux, nous pourrions tirer une dizaine de tirs.

Le capitaine en était conscient. Après une légère hésitation, il continua :

- Autre chose : avertissez vos escouades qu'elles peuvent tomber sur des membres de l'équipage déjà assimilés par l'ennemi. Qu'elles n'hésitent pas à tirer à vue.

Le souvenir de Locutus remonta à sa mémoire. Il revécut l'instant terrible où, face à un écran borg, devant les mines consternées de ses hommes, il avait été incapable de les avertir, répétant comme un perroquet le message du collectif.

Luttant pour ne pas laisser paraître sa douleur, il ajouta d'une voix monocorde :

- Croyez-moi... pour eux, ce sera une véritable libération.

S'efforçant d'ignorer la surprise de ses officiers, il prit un fuseur; il refusait de croiser les regards de Worf et de Riker pour y lire l'inquiétude et la sollicitude qu'ils devaient - à juste titre - exprimer. Néanmoins, du coin de l'œil, il les vit échanger un regard perplexe.

Le Klingon se racla la gorge.

- Capitaine. Je ne crois pas que vous devriez nous accompagner. Votre place est sur la passerelle.

Picard en avait déjà délibéré... avec lui-même... et la raison ne l'avait pas emporté sur l'émotion. Il refusait de laisser son équipage affronter seul les Borg, car il s'était découvert la capacité de pressentir les actes de l'ennemi. De plus, c'était l'occasion rêvée de prouver qu'il avait définitivement échappé à l'emprise du collectif.

Pas question de rester seul sur la passerelle à attendre des nouvelles. Si quelqu'un était en droit de combattre les Borg et de les détruire, c'était bien lui.

Soudain, un muscle de sa mâchoire tressaillit, symptôme caractéristique de ses grandes colères. Il se rassura : il n'était pas fou furieux... pas du tout.

Il était dans son droit.

- Objection notée, monsieur Worf, dit-il calmement, sans lever les yeux du fuseur. Allons-y.

\* \* \* \* \*

Avec prudence, Will Riker traversa la passerelle couverte de glace qui servait de rue principale à la communauté de Cochrane. Puis il prit soin d'éviter les cratères encore fumants.

Sortant de leurs cachettes, les gens du camp avaient entrepris d'étouffer l'incendie. A présent, ils évacuaient les débris, évaluaient les dégâts et levaient des mines inquiètes vers le ciel nocturne enfumé. Une image le frappa : une femme frêle aux cheveux gris contemplant d'un œil morne l'amas de cendres qu'avait été sa tente.

La pauvre était sous le choc. Alors que Riker passait près d'elle, elle poussa un soupir écœuré et se dressa pour retourner les cendres du bout d'une botte. Dénichant un objet, elle le prit, souffla dessus et l'empocha... avant de tourner le dos aux ruines et de s'éloigner sans un geste de regret.

*Des survivants...*, comprit-il.

Sa pitié se mua en admiration. Ces hommes et ces femmes venaient de tout perdre. Pourtant, à l'instar d'authentiques survivants, ils refusaient de baisser les bras.

Riker espéra pouvoir inclure Zefram Cochrane dans cette catégorie. Dans la salle de contrôle du silo, il n'était pas parmi les morts. De même, il n'y avait pas trace de lui à bord du Phénix, ou aux environs.

Deanna était partie à sa recherche. Après tout, au vingt-quatrième siècle, tous ceux qui avaient été sur Terre connaissaient le visage du célèbre inventeur de la vitesse de distorsion. L'identifier ne poserait aucune difficulté.

Le Phénix était presque prêt, mais Troi restait manquante. La nécessité de se fondre dans le décor avait exclu l'usage des commbadges. Cependant, on avait recouru à un transpondeur invisible au cas où une urgence nécessiterait un retour à bord immédiat. Grâce à ce dispositif, Riker avait pu localiser Deanna. Où qu'elle fût, elle ne progressait pas vite.

Restait à espérer que tout allait bien.

En sortant du silo, il entendit au loin une musique rythmée - du « rock'n'roll ». Plus il approchait des coordonnées de Troi, plus le son montait. Quand il arriva devant une tente de grosse toile olivâtre portant l'inscription « Crash & Burn » les vibrations le firent frémir.

Riker entra. Visiblement, c'était un bar; dans un coin, un juke-box du vingt et unième siècle faisait un boucan d'enfer. Il n'y avait pas âme qui vive... à l'exception de Deanna Troi, seule devant le bar délabré. Près d'une bouteille à demi vide, elle fixait son verre d'un œil morne. Accoudée au comptoir, le sourcil froncé, elle se massait les tempes comme pour chasser un monstrueux mal de tête.

Quoi d'étonnant avec ce vacarme à faire grincer des dents ?

- Deanna !

Elle ne l'entendit pas, ne le vit pas et ne se retourna pas.

- **Deanna !** Beugla-t-il à tue-tête, sans plus de résultat.

Aux grands maux les grands remèdes : repérant à l'angle du mur l'antique cordon d'alimentation du juke-box, il l'arracha.

Merveille : le bruit cessa. Consternée, Deanna se tourna vers le fauteur de troubles.

- Will, non ! Ne faites pas...

Une explosion aveuglante noya ses protestations.

D'instinct, Riker se protégea le visage; du liquide tomba sur son avant-bras. L'arôme d'un alcool frelaté remplit l'air.

Il n'y eut pas de seconde attaque. Baissant le bras, Riker se retrouva nez à nez avec un inconnu au menton vibrant d'indignation. Un étrange chapeau posé sur son front ridé, les tempes grisonnantes, il toisait Riker de son regard bleu hostile.

- Qui a demandé à ce pauvre type de couper le jus ? lança-t-il à Deanna.

Riker ne broncha pas; l'homme tenait une seconde bouteille. Pinté comme il l'était, la moindre provocation suffirait à la lui faire lancer.

Troi se passa une main dans les cheveux - un geste qu'elle réservait aux situations épineuses. Sans sourire ni adresser un regard aux deux hommes, elle fit les présentations :

- Will Riker. Zefram Cochrane.

*Bien sûr !* Songea Will, intimidé.

C'était donc là le fameux héros. Mal rasé, ivre, belliqueux et débauché. Pas vraiment ce à quoi il s'attendait.

Sur des jambes mal assurées, Cochrane gagna le bar et s'assit près de Troi.

- Un de vos amis ? S'enquit-il.

- Oui.

- Un époux ?

- Non, répondit-elle, comprenant le sens de la question.

Cochrane ignore sa gêne.

- Bien. (Il prit son verre pour le vider par terre et le remplir de nouveau.)

Maintenant, Deena...

- Deanna, rectifia-t-elle, tellement exaspérée que Riker sourit.

D'évidence, le savant était un drôle de numéro.

- Voilà ce qu'il nous faut, continua-t-il avec tant de gaieté que Will profita de sa bonne humeur pour approcher.

- Docteur Cochrane...

L'homme examina son verre, comme pour en étudier les imperfections.

- Trinquons au Phénix. Qu'il repose en paix.

Il but cul sec et grimâça, martelant le bar du poing.

Plus blême que son hôte, Deanna grimâça à son tour.

Écœuré, Cochrane lut l'étiquette avant de jeter la bouteille par terre.

- Désolé. C'était de la bibine.

Il contourna le bar et s'éloigna.

Troi s'accouda au comptoir et se massa les tempes.

- Will, je crois que nous devons lui dire la vérité.

Riker jeta un coup d'œil circonspect à l'objet de leur inquiétude.

- Mais la ligne temporelle pourrait...

Troi se tourna vers lui. Pour la première fois, Riker nota son débit légèrement traînant.

- Ce n'est pas le moment d'ergoter sur le temps. Justement, ça presse. (Comme si elle tentait d'analyser sa propre remarque, elle plissa le front.) Qu'est-ce que je

disais ?

- Vous êtes ivre, fit Riker, surpris.

Blessée dans sa dignité, elle se redressa - non sans vaciller sur son siège.

- Non, je ne le suis pas !

- Si.

Elle se pencha vers lui - un peu trop près. Riker maîtrisa un mouvement de recul spontané devant son haleine chargée.

- Will, tant que je ne levais pas le coude en sa compagnie, il refusait de m'écouter. Ensuite, il m'a fallu trois rasades d'un truc appelé « tequila » pour être sûre qu'il s'agissait bien du Cochrane que nous cherchons. J'ai passé les vingt dernières minutes à l'empêcher de me serrer de trop près. Alors, ce n'est pas le moment de critiquer mon professionnalisme !

- Désolé, dit-il, sans pouvoir réprimer un sourire.

Les nerfs à vif, elle se raidit.

- C'est une culture primitive et je tente de m'adapter.

- Vous vous en acquittez à la perfection, pas de doute.

Sans entendre, elle continua, les coudes glissant sur la surface patinée du comptoir.

- J'ai voulu lui exposer notre version des faits. Il ne m'a pas crue.

Will redevint vite sérieux. Eméchée ou non, Deanna avait raison. Il leur restait peu de temps; et obtenir la coopération de Cochrane était impératif. Du fait de leur agression, les Borg avaient déjà modifié ce continuum-espace-temps... sans compter les multiples possibilités de paradoxe temporel. Comment l'équipage de l'Entreprise pouvait-il savoir qu'il n'était pas destiné à s'interposer ?

- Le temps presse, vous avez raison. Si nous lui disons la vérité, pensez-vous qu'il encaissera bien ?

Tous deux pivotèrent sur leurs sièges : Cochrane revenait avec un disque jaune grand comme la moitié de sa main, qu'il faisait tourner sur son index. Il s'approcha de l'antique juke-box,

- Si vous voulez mon opinion professionnelle, murmura Deanna, il est cinglé.

- Je le mentionnerai dans le journal de bord, répondit Riker.

Un vacarme assourdissant agressa de nouveau leurs tympans. Au gré d'un tempo endiablé, Cochrane fendait l'air du poing et martelait le sol du talon. Puis il gratta une guitare imaginaire.

Riker perçut un petit bruit mat. S'il n'avait été si près, il ne l'aurait jamais entendu.

Se tournant, il découvrit Troi, la face contre le bar.

Elle était tombée dans les pommes.

## CHAPITRE VIII

Picard avait l'impression que l'échelle de secours reliant les différents ponts du vaisseau n'en finirait jamais. Le saut entre le dernier barreau et le pont seize lui sembla plus long encore. En réalité, il n'avait franchi qu'un niveau, et le bond, jusqu'au sol, ne représentait même pas sa taille.

Mais la distance mentale était une autre paire de manches. Contre la surface métallique, ses bottes retentissaient comme un gong. Fort de sa nouvelle prescience, Picard songea qu'il faisait les premiers pas vers la victoire finale. Il anéantirait les Borg. Il n'était plus question de compromis, de retraites et de faux-fuyants.

Et rien - ni l'Entreprise E, ni la passerelle, ni même son devoir -, ne l'empêcherait de participer à l'ultime affrontement. Plus qu'aucun de ses pairs, il avait souffert entre les mains des Borg. Plus que quiconque, il méritait d'être au cœur des événements.

Faiblement éclairé, ce pont aussi était privé d'énergie. Comme partout ailleurs, il y régnait une chaleur étouffante. Picard activa le rayon-torche, de son fuseur, et sonda son environnement : un corridor. Un bras levé, il fit signe à ses compagnons. Data sauta près de lui, ainsi que cinq hommes de la sécurité.

Armes au poing, ils gagnèrent leur destination à pas de loup. A l'autre bout du pont, Worf et son équipe se dirigeaient également vers la salle des machines.

Ils ne furent pas longs à repérer des traces de l'ennemi. Approchant d'une intersection, Data passa en tête de la file et orienta sa lampe vers le coude suivant. Puis il indiqua à ses compagnons de s'immobiliser. Même de dos, il irradiait la peur. Picard le rejoignit pour découvrir ce qui l'avait mis sur la défensive.

Devant eux, le corridor entier - cloisons, plafond et sol -, se fondait dans le collectif chair-et-métal de la technologie borg.

Picard frémit à cette vision obscène. Data déglutit.

- Capitaine, chuchota-t-il, je crois sentir... de l'anxiété. C'est intrigant. Et plutôt déconcertant...

- C'est sûrement fascinant comme expérience, coupa Picard. Mais peut-être devriez-vous désactiver votre puce émotionnelle.

- Bonne idée, monsieur.

L'androïde inclina brusquement la tête et son regard se vida une fraction de seconde. Puis toute tension disparut de son visage.

- C'est fait.

Picard soupira.

- Parfois, Data... je vous envie.

\* \* \* \* \*

Au même moment, Worf et son équipe traversaient leur section de corridor « borgifié ». Assez entraînés et expérimentés pour garder la tête froide dans les pires situations, les cinq compagnons du Klingon faisaient montre d'une concentration de tous les instants. Les yeux écarquillés, en « hyper-alerte », des mouvements un rien trop rapides trahissaient leur peur.

Ils avaient de très bonnes raisons. Peu de vaisseaux spatiaux étaient sortis intacts d'une confrontation avec les Borg. Combien plus dangereux se révélerait un corps-à-corps ?

S'il ne survivait pas au combat, Worf entendait entraîner un maximum de Borg dans la mort. Son seul regret était d'affronter un ennemi puissant mais totalement indifférent à l'honneur.

Il se félicitait de la décision du capitaine Picard, qui avait ignoré les ordres de Starfleet pour se joindre à la lutte. La bataille s'annonçait terrible. Seuls les soldats les plus courageux et les plus déterminés aideraient à remporter la victoire.

Picard était vaillant et résolu. Mais dans son regard, Worf avait surpris quelque chose de plus noir que la soif de justice ou de vengeance. Une fixité qui évoquait dangereusement une obsession. Et si le capitaine la laissait influencer son jugement.

Worf maîtrisa le cours de ses pensées pour mieux se concentrer sur le présent. Les sens en alerte, il guida son équipe vers une intersection. Aux quatre embranchements, tels des serpents, les tentacules borg s'enroulaient autour de la technologie de la Fédération.

Un bruit retentit à droite.

Arme pointée, le Klingon pivota. Les autres hommes se postèrent en demi-cercle autour de leur chef. Un sas s'ouvrit.

Quelque chose sortit de l'ombre : un visage pâle, une manche noire. Prêts à ouvrir le feu, les six soldats levèrent leurs armes.

Quelqu'un apparut dans la lumière des lampes : c'était le docteur Crusher, le visage en sueur et les cheveux noircis. Avisant les armes, elle ouvrit de grands yeux bleus et souffla d'une petite voix :

- Ce n'est que moi.

Worf se détendit un peu et avança pour lui prêter main-forte. Mais la jeune femme, déjà dégagée du tunnel, aidait l'infirmière Ogawa, intriguée par le déploiement de force.

- Docteur, ça va ? demanda le Klingon.

Crusher acquiesça.

- Oui, mais nous avons des blessés avec nous.

Worf se tourna vers le garde le plus proche.

- Lopez, escortez-les sur le pont quatorze.

Postés de part et d'autre du sas, l'infirmière Ogawa et lui aidèrent les fuyards à s'extraire du conduit. Le front barré d'un pli soucieux, Beverly continua :

- Il y avait un civil avec nous : une femme du vingt et unième siècle. Nous avons été séparés.

- Nous garderons un œil ouvert, dit Worf.

- Elle n'avait aucune idée de ce qui lui arrivait !

Il faut absolument la retrouver.

Elle rejoignit ses patients. Resté seul, le Klingon se demanda ce que ressentait une personne née trois siècles plus tôt, sur une Terre ravagée par la guerre, quand elle se retrouvait à bord d'un vaisseau spatial assiégé par les Borg.

La seconde suivante, revenant à ses problèmes immédiats, il fit signe à ses hommes de le suivre.

Tôt ou tard, affronter l'ennemi deviendrait inévitable.

\* \* \* \* \*

Data et les cinq gardes sur les talons, Picard traversait le corridor « assimilé ». Voir les cursives de l'Entreprise ainsi transformées, et ne pas ressentir le même sentiment de viol que lorsqu'on avait farci son propre crâne de métal et de circuits lui était impossible. L'ennemi lui avait volé jusqu'à son nom. Pour être flambant neuf, l'Entreprise E n'en était pas moins son vaisseau.

Au tournant suivant, Picard ralentit le pas; ses hommes se préparèrent au pire. Deux cyborgs surgirent. Derrière le capitaine, tous hormis Data levèrent leurs armes.

Jean-Luc tendit un bras.

- Un instant. Ne tirez pas.

Une fois de plus, il comprenait l'inexplicable : le collectif les avait repérés sans pour autant donner l'alarme. Soufflés, les gardes regardèrent les Borg se comporter comme l'avait pressenti leur chef : ils croisèrent les hommes de l'Entreprise sans leur prêter attention.

Sûr de lui, Picard sentit néanmoins l'adrénaline couler à flots dans ses veines.

- Tant que nous ne constituerons pas une menace pour eux, expliqua-t-il, ils nous ignoreront.

Sans hâte, il emboîta le pas aux cyborgs, faisant signe aux autres de le suivre. Bientôt, ils approchèrent d'une nouvelle intersection. Au-delà, Picard sut qu'ils découvrirait le collectif.

Une main levée, il signala à son groupe de faire halte. A quinze mètres d'eux se dressait la porte de la salle principale des machines, ainsi que l'indiquait la plaque, unique point de repère identifiable de la zone.

Tout le reste avait été corrompu par un enchevêtrement de câbles et de circuits électroniques... le tout installé sans souci de fonctionnalité ou d'esthétique. Un peu partout - exactement comme dans son rêve -, Picard vit des Borg dans leurs alvéoles. Chaque visage exsangue, vide d'émotion et d'individualité, était dépourvu de vie.

On pouvait les toucher.

Deux Borg arrivèrent, se glissèrent à leur tour dans leurs alvéoles et fermèrent

leurs yeux, plongés dans le sommeil sans rêve du collectif.

- Capitaine, souffla Data.

Son attention attirée par l'androïde, Picard vit arriver Worf et son détachement. D'un signe, le capitaine indiqua aux deux équipes de fusionner.

Mené par Data et lui, le groupe passa devant les cyborgs. Prêts à toute éventualité, Worf et ses officiers se déployèrent en demi-cercle.

La distance restant à couvrir était réduite. Pourtant, jamais le temps n'avait paru si long à Picard. Malgré une température étouffante, sous son uniforme trempé de sueur, il se sentait glacé. Ces portes évoquaient pour lui le mystérieux attrait de lèvres féminines, pâles et séduisantes.

Et cet irrésistible murmure : Locutus...

De nouveau, il repensa à ce visage obsédant. Mais, à l'instar du chat Cheshire, seul lui restait l'image du sourire de l'inconnue.

Leur but enfin atteint, Picard regarda l'androïde écarter les lianes de métal de la technologie borg pour dégager un panneau d'accès, près des portes. Dedans se trouvait la poignée de secours. Une main dessus, Data se tourna vers son capitaine.

Ce dernier jeta un coup d'œil à l'équipe de sécurité.

Tous les hommes étaient prêts.

Il fit un signe; Data poussa la poignée.

Le capitaine inspira à fond. Il n'était qu'un être humain, que les Borg avaient mentalement violé et fait souffrir. D'une façon ou d'une autre, il trouverait un moyen de les exterminer, de leur faire payer ce qu'ils lui avaient fait, à lui et à des millions d'âmes assimilées.

Et ce qu'ils avaient infligé à l'Enterprise.

Le vaisseau était devenu le symbole de leurs crimes; Picard mourrait plutôt que de les autoriser à s'en emparer.

Il ne les laisserait plus lui nuire, dût-il y perdre la vie.

Data tira de plus belle. Avec un craquement de mauvais aloi, la poignée lui resta entre les mains. Les portes refusaient de coulisser.

La tension du groupe retomba. Un instant, Picard eut envie de rire. Il échangea un regard interloqué avec Data.

- Peut-être devrions-nous simplement frapper. Lâcha-t-il.

Au même instant, des bruits sourds, suivis d'une série de cliquetis et de bourdonnements, retentirent derrière eux.

Picard pivota : sortant de leurs alvéoles, une dizaine de Borg avançaient avec un calme implacable.

- Fuseurs en position, ordonna Worf d'un ton posé.

Ses officiers obéirent sans broncher. Enfin, avec résolution, le Klingon ordonna

:

- Feu.

Onze dards de lumières éblouissantes jaillirent; quatre atteignirent leur cible. Avec des grésillements, les rayons s'enfoncèrent dans le métal et la chair des Borg. Quatre cyborgs furent abattus - ou plutôt, décida Picard, libérés. Ainsi, les êtres de

chair et de sang victimes de ces mutations - leurs esprits étant prisonniers sans espoir de libération -, échappaient à l'enfer de l'assimilation.

Picard en avait fait l'expérience sous le nom de Locutus. La mort eût-elle alors été envisageable, qu'il l'aurait accueillie avec joie.

Près de lui, Data pivota et foudroya un ennemi sur le point de tromper la garde de Worf. Redevenu plus lucide, Picard oublia l'appel du sang pour courir vers un autre panneau d'accès. En quelques secondes, il l'eut ouvert. Si ses hommes le couvraient assez longtemps, il pourrait forcer la serrure et...

Concentré, il s'acharna et ignora les bruits dans son dos. Le sifflement des fuseurs, les bottes métalliques, le son mat des Borg martelant le sol. Encore et encore.

Mais toujours arrivaient de nouveaux cyborgs.

Alors que Picard approchait du but, Worf cria :

- Capitaine, ils se sont adaptés !

Les fuseurs se turent. Restèrent les bruits de bottes.

Picard libéra les derniers fils, qu'il mit au contact avec les plots idoines. Aussitôt, le panneau crépita. La porte s'entrouvrit sur les ténèbres.

Picard réussit à écarter les battants à la force du poignet. Ils cédèrent, livrant un passage assez grand pour un homme. Le capitaine s'y faufila. S'il atteignait à temps les réservoirs.

Des ténèbres surgit un visage phosphorescent... des mains blanches se tendirent.

Picard s'écarta. Mais derrière lui se dressaient une cloison et une alvéole vide. Les gardes aux prises avec les Borg bloquaient les issues. Semblable à tous les autres, le cyborg avançait sur l'intrus. Ses mains cherchaient à se refermer sur le cou de Picard.

Le capitaine aperçut quelque chose de noir et de pointu; ces dards électroniques cherchaient à ressusciter Locutus. De nouveau, Picard eut conscience du collectif. Une fois introduits sous la peau de leur proie, ces dards diaboliques pénétreraient son épine dorsale, son système nerveux, ses cellules grises et donneraient naissance à un Borg.

Picard se jura en silence que jamais il ne connaîtrait de nouveau un tel sort.

Jamais.

Ce serait une lutte à mort. Mais le corps-à-corps était exclu. Que l'autre vous touche une fois, et c'en était fait de vous.

Le combat était perdu d'avance. Néanmoins, le capitaine leva son fuseur.

Le cyborg effleura son cou avant que ses mains s'éloignent, comme propulsées vers le haut. Dérouté, Picard vit le torse, puis les jambes du cyborg se soulever... et un corps différent prendre sa place.

Data, comprit-il, soulagé.

L'androïde souleva plus haut son adversaire puis le jeta dans le corridor.

Avec un fracas métallique, le zombie s'écrasa dans une alvéole vide.

Au même instant, trois nouveaux Borg surgirent de l'ombre. Le premier saisit

Data par la nuque, les deux autres par les bras et les épaules. L'androïde se débattit mais ses assaillants le clouèrent au sol.

Picard voulut secourir son ami, mais d'autres cyborgs s'interposèrent. Les sondes métalliques saillaient de sous leurs doigts.

Le choix était limpide : foncer sur les Borg qui prétendaient lui barrer la route et être fait prisonnier à son tour, ou abandonner Data, sauver l'équipe et survivre pour reprendre le combat.

- Capitaine, souffla Data d'une voix plaintive.

Malgré sa confusion, Picard l'entendit et croisa son regard. Les yeux écarquillés, l'androïde gardait un calme étrange. Dans sa voix, le capitaine entendit beaucoup de choses : un appel au secours, un témoignage d'amitié, et de la terreur pure.

- Pourtant, il n'avait pas eu le temps de réactiver sa puce émotionnelle.

En un éclair, les Borg tirèrent leur proie dans les ténèbres. Les portes se refermèrent.

*Par pitié*, supplia Picard, s'adressant autant aux geôliers qu'à leur victime, *n'activez pas cette puce.*

Puis il se retourna, de nouveau concentré sur la bataille; l'équipe de la sécurité tirait en vain sur les Borg, à l'abri derrière un champ de force invisible.

L'heure n'était plus à la témérité.

- Regroupement sur le pont quinze ! cria Jean-Luc. Ne les laissez pas vous toucher !

Et il courut, contournant ses agresseurs avec une rapidité étonnante. A la périphérie de son champ de vision, il vit Worf et une poignée de gardes gravir l'échelle de secours; les autres bondirent dans un des nombreux tubes de Jeffries. Picard voulut suivre Worf; des Borg s'interposaient déjà.

Bizarrement, ils ne cherchèrent pas à poursuivre le Klingon et ses hommes; le capitaine fonça en direction d'une deuxième échelle placée à l'autre bout du couloir.

Aussitôt, deux Borg lui barrèrent la route.

*Ils se fichent des autres*, comprit Picard, horrifié. *Ils poursuivent Locutus...*

Le premier groupe de cyborgs le cerna.

*Je refuse d'être assimilé. **JAMAIS...***

Jean-Luc courut vers le tube de Jeffries le plus proche et ouvrit le sas. Il le franchissait quand une plainte étranglée lui parvint :

- Au secours...

Picard se retourna. Près de là gisait un des jeunes hommes de la sécurité, les mains serrées sur son cou, les traits tordus par la souffrance. Sous la peau fine de sa gorge, l'assimilation donnait naissance à une centaine de minuscules serpents noirs qui s'allongeaient à vue d'œil. Simultanément, ses tempes pulsèrent et se distendirent; quelque chose de métallique déchira son épiderme.

Un senseur-scope.

Picard vit tout ça en une fraction de seconde... et hésita devant l'épouvante du jeune homme.

Un membre de Starfleet, intelligent et sensible.

Un Borg !

- Par pitié, implora le garde. A l'aide...

Picard étouffa un sanglot; il braqua son fuseur et tira avant de mesurer vraiment la portée de son geste.

A voir accompli la dernière volonté du malheureux ne lui fut d'aucune consolation.

Avant que les Borg le rattrapent, il se faufila dans le tube et referma le sas derrière lui.

Il était dans un tunnel sombre, exigu, étouffant. Le désespoir et l'adrénaline l'aiguillonnèrent. Hoquetant sous l'effort, il rampa à toute vitesse.

Une seule chose devait être pire que d'affronter les Borg au cœur de sa propre salle des machines : les fuir dans un tube de Jeffries invitant à la claustrophobie. S'ils étaient sur ses talons, sa respiration saccadée suffirait à trahir sa position. Mais Picard ne pouvait se raisonner assez pour ralentir - tout juste perdait-il parfois une seconde à jeter des coups d'œil par-dessus son épaule.

Enfin parvenu à une intersection, il se calma un peu avant de s'engouffrer dans un nouveau passage, qui le mènerait à une échelle de secours et au pont quinze.

Alors seulement il repensa à Data... et à l'existence qui l'attendait. Picard frémit d'horreur. Compte tenu de la force inouïe de l'androïde et de ses brillantes capacités intellectuelles, son assimilation rendrait le collectif borg invincible.

Une douleur soudaine à la gorge le fit se contracter.

Se rejetant en arrière, Picard lutta pour aspirer de l'air. Dans l'obscurité, il revit en un éclair le jeune garde, les sondes se glissant sous la peau humaine.

*Je refuse d'être assimilé.*

Lâchant son fuseur, il saisit le câble qui l'étranglait.

Arc-bouté contre la paroi, il se catapulta de toutes ses forces en arrière.

Derrière lui, un corps - plus petit que ce qu'il aurait cru -, frémit sous l'impact. Le câble se détendit; Picard en profita pour donner un coup de coude à son agresseur.

Étonné, il sentit des côtes et de la chair... rien de métallique. Entendant le cri aigu de son adversaire, le capitaine se retourna.

Dans la pénombre, il distingua un visage sombre, noyé de sueur. C'était la femme qui, dans le silo à missiles, avait tenté de les abattre, Data et lui.

Les yeux écarquillés, les habits brûlés et déchirés, elle était plus dépenaillée encore que la dernière fois qu'il l'avait vue. Maintenant, au lieu d'un fusil, elle tenait son fuseur entre les mains.

- *VOUS...*, chuchota Picard. Comment... ?

- En arrière !

Elle ne tremblait pas, mais la terreur se lisait dans ses yeux.

Elle était au bord de l'hystérie, comprit le capitaine, à deux doigts d'ouvrir le feu. Tout dépendrait de sa réaction. D'un ton à la fois rassurant et autoritaire, il dit :

- Calmez-vous.

- La ferme ! Cracha-t-elle, avant de se contredire aussitôt pour lui demander :

qui êtes-vous ?

- Mon nom est Jean...

- Non ! (Son expression durcit encore. Approchant d'un pas, elle le visa au front.) De quelle faction êtes-vous ?

Picard la regarda avec des yeux ronds avant de comprendre. Bien sûr : elle venait du vingt et unième siècle. Elle avait pris l'attaque des Borg pour une agression de la Coalition des Nations de l'Est. Ces gens étaient trop traumatisés par leurs conflits planétaires pour envisager que l'attaque ait pu avoir une origine autre que terrestre.

- Je ne fais pas partie de la Coalition des Nations de l'Est, précisa-t-il d'un ton mesuré. Écoutez, c'est difficile à expliquer, mais...

- J'ai dit la ferme ! Je me fiche de savoir de quel côté vous êtes, lança-t-elle en toute irrationalité. Sortez-moi de là - où diable que nous soyons - c'est tout ce que je demande !

- Ce ne sera pas facile.

Elle brandit l'arme d'un air menaçant.

- Eh bien, vous feriez mieux de trouver un moyen... ou j'appuierai sur un de ces boutons !

Picard l'étudia. Une fois déjà, elle avait failli le tuer - et elle n'aurait pas hésité à détruire Data si elle avait pu. Picard était expert dans l'art du combat rapproché... mais elle aussi. De plus, dans l'arène où elle vivait, les vaincus n'avaient droit à aucune pitié.

Et ils ne vivaient pas assez longtemps pour tirer parti de leurs erreurs.

S'il bondissait, elle ouvrirait le feu.

Tant qu'elle resterait avec lui, il la protégerait des Borg.

- Très bien, dit-il enfin, avant de tirer sur sa tunique. Suivez-moi.

## CHAPITRE IX

Non sans étonnement. Data reprit conscience devant une cloison gris pâle.

L'androïde ne se rappelait pas avoir été désactivé par les Borg. Il tendit une main vers la cloison et rencontra les pinces et les câbles qui le maintenaient sur une sorte de table chirurgicale. Aussi loin que s'étendait sa vision, un balayage de la zone ne révéla rien. A coup sûr, il n'était plus dans la salle des machines. Cependant, il nota qu'il entendait des bourdonnements et des sifflements insolites.

Avec raison, le capitaine Picard lui avait conseillé de désactiver sa puce émotionnelle. Autant qu'il ait envie d'expérimenter l'émotion nommée « peur panique » s'en abstenir pour l'instant lui permettrait de faire face de manière rationnelle. Même si la destruction ne menaçait pas son corps d'androïde, il en irait tout autrement de sa personnalité.

Il testa ses liens.

Sous lui, la table bougea. Alors qu'elle entamait une lente rotation, Data comprit : il avait le sol devant les yeux, pas une cloison.

Il étudia l'environnement qu'il découvrait : le grand espace qu'avait été la salle des machines - car c'était bien elle - était embrumé; des gouttelettes coulaient le long des câbles et des conduits de cette jungle cybernétique. Les parois, le plafond et les sols étaient criblés d'alvéoles abritant les cyborgs endormis. Des tubes semi-organiques les reliaient à des dispositifs mystérieux. Des Borgs activés s'affairaient à continuer d'adapter les lieux à leur convenance.

Derrière eux, nota Data avec intérêt, se trouvaient les réservoirs de réfrigérant - par bonheur intacts. Mais ils étaient hors d'atteinte.

Au rythme de sa rotation, l'androïde fut intrigué par une nouvelle découverte : quatre Borg immobiles, le visage relié au plafond par une série de tuyaux. Apparemment d'origine organique, ces tubes vibrant d'énergie contenaient un liquide visqueux fluorescent.

Les Borg s'alimentaient.

Mais avec quoi ?

Parvenu à cent quatre-vingts degrés de son point de départ, le plan s'immobilisa avec un déclic. Près de là - jusqu'ici invisibles pour le prisonnier -, deux cyborgs s'activaient devant une console. Levant la tête, l'androïde vit sur l'écran les codes avec lesquels il avait protégé l'ordinateur central du vaisseau.

- Vos tentatives de décodages resteront vaines, dit-il avec naturel. Ainsi que vos efforts pour m'assimiler à votre collectif.

- Des paroles courageuses, commenta une voix au-dessus de sa tête, lui faisant

lever les yeux au plafond.

Ce n'était pas le chuchotement masculin du collectif, mais une voix vibrant d'une étrange passion. Une personnalité capable d'émotion et de réflexion.

Une voix de femme.

- Combien de fois les ai-je déjà entendues, continua-t-elle, chez des milliers d'espèces à travers des milliers de mondes, bien avant ta création.

Data sonda l'enchevêtrement de composants électroniques pendant au plafond. Telles des algues au gré des flots, les câbles ondulaient doucement. Des mouvements attirèrent le regard de l'androïde.

Un visage féminin apparut : pâle comme de la craie, d'une beauté obsédante, avec un regard perçant.

Il disparut aussitôt, même si la voix continua; Data fronça les sourcils.

- Maintenant... ils sont tous Borg.

- Je diffère des formes de vie que vous avez rencontrées, objecta-t-il, étudiant le cyber-entrelacs à la recherche de l'étrange créature. Les codes gravés dans mon cerveau ne peuvent s'effacer.

- Vous êtes un être imparfait, créé par une espèce imparfaite. Trouver le défaut de votre cuirasse est une simple question de temps.

Trois cyborgs avancèrent vers le plan inclinable pour former un demi-cercle autour de Data. L'un leva un avant-bras gainé de métal noir. De longs dards en sortirent. Sous l'œil intrigué de Data, ils se mirent à tourner comme la mèche d'une perceuse.

Quand ils s'enfoncèrent dans son crâne, Data se répéta que désactiver sa puce émotionnelle avait été une très bonne chose.

Une très bonne chose, en effet.

\* \* \* \* \*

Minuit était passé de quelques heures; le camp s'était enfin assoupi. Il faisait un froid mordant.

La seule bonne chose de cette guerre, songeait Zefram Cochrane, c'était le ciel nocturne. Sans les illuminations omniprésentes de la civilisation, les étoiles brillaient d'un éclat exceptionnel.

Près de là, l'homme appelé La Forge, avec ses étonnants yeux bleus - il était de la même couleur de peau que Lily -, procédait aux réglages du télescope, pointé sur des coordonnées précises. Il fit une pause, sortit une petite boîte noire qu'il orienta sur l'appareil, lut des données sur écran et se pencha pour effectuer une correction.

Cochrane regarda Deanna Troi et l'homme qui s'était présenté comme le commander William Riker.

Se concentrer restait d'une grande difficulté. Zef n'était plus aussi saoul qu'à l'arrivée de Deanna au Crash & Burn; ça l'effrayait. Tenir tout ça pour une hallucination due à trop d'alcool aurait été facile. Mais c'était trop palpable, rationnel et cohérent pour être autre chose que la réalité. Ou semblait-il dans la paranoïa,

conséquence d'une folie qu'il fuyait depuis la guerre ?

Avant la guerre, la vie était simple. Des moments d'euphorie alternant avec des phases morbides ? Aucun problème : rectifiez votre ADN afin de ne jamais transmettre ces désordres mentaux à vos descendants, portez un implant à remplacer tous les dix ans, et vous ne souffrirez d'aucun symptôme.

Jusqu'à la guerre, Zefram Cochrane en avait bénéficié. Adolescent, il avait obtenu un implant avant que la maladie - grave, selon le généticien -, se manifeste nettement. Pour lui, il s'était agi d'une curiosité médicale, comme avoir un sixième doigt, ou du diabète. Tout ça ne tenait qu'à un gène.

Le toubib en parlait, proposait un traitement approprié et le tout était consigné dans un dossier médical, sans que votre vie en soit affectée. Bientôt, avait promis le praticien, la science atteindrait un niveau où l'altération du gène fautif suffirait à guérir définitivement le sujet.

Battu sur le fil par l'holocauste, ce bientôt n'était jamais arrivé.

Deux ans après la guerre, Cochrane y avait repensé - onze ans s'étaient écoulés depuis la pose de son dernier implant. Déjà dans le Montana, il méditait sur la théorie de la vitesse de distorsion. Son but était des plus simples : poursuivre ses recherches. Dès que la planète ravagée entrerait dans l'ère de la reconstruction, il partagerait ses travaux avec les survivants de la communauté scientifique, dans l'espoir qu'un quidam aurait les fonds et les équipements nécessaires pour les appliquer.

Et, pourquoi pas, pour construire un jour des moteurs de distorsion.

\* \* \* \* \*

Alors avaient commencé ses crises de morbidité.

Une nuit, assis près du silo, il contemplait mornement les étoiles muettes. La plupart des gens ne s'aventuraient pas si loin du camp, craignant la proximité du missile.

Connaissant ses travaux, ils avaient sollicité Cochrane : y avait-il moyen de le désarmer ?

Il doutait de la faisabilité de l'opération. Sa curiosité piquée, il avait pris un compteur Geiger et - instant historique -, s'était aventuré dans le silo.

L'exploration s'était révélée fascinante pour lui, et décevante pour la communauté, car il n'existait aucun moyen de neutraliser le missile. La meilleure solution, pour Cochrane, avait été d'isoler la zone à l'aide de plomb et de béton.

Après la tombée de la nuit, ce même jour, tout à sa contemplation des étoiles, il avait eu une révélation.

La tête nucléaire du missile ! N'était-ce pas la même source d'énergie, en principe, que pour son moteur ? Pourquoi ne pas utiliser cet engin de mort pour la construction du vaisseau qui lui permettrait de vérifier ses théories ?

Les jours suivants, débordant d'une vitalité et d'un optimisme exceptionnels, il avait peu dormi, passant le plus clair de son temps à réfléchir sur des schémas. Dès qu'il avait su son projet réalisable, son optimisme était devenu euphorie et son

énergie, obsession.

Reclus dans le silo, il travailla dix jours et dix nuits sans discontinuer, sans dormir ni manger, ne subsistant qu'avec un peu d'eau. Il s'était juré de ne pas arrêter tant que le Phénix - le vaisseau de ses rêves - ne serait pas prêt

Il ne lui vint jamais à l'esprit que son entreprise impliquait une bonne décennie de travail. Tout lui semblait soudain si facile qu'il ne s'interrompit que pour ramper hors du silo, une fois tarie sa réserve d'eau.

Épuisé, il avait dormi longtemps sous sa tente, se forçant entre deux sommes à manger et à boire - pas une bière, mais de bonnes doses d'alcool fort, seules capables d'apaiser son obsession et de lui offrir un peu de sommeil. Les drogues psycho actives que certains prenaient pour oublier leur misère le faisaient délirer. Avec sa pathologie, elles étaient à proscrire.

Après deux semaines de ce régime, l'euphorie avait fini par retomber. Alors le saisirent un désespoir et des doutes si accablants qu'il ne trouva plus la force de sortir de son lit.

Ces derniers jours, il avait été fou... à lier. Le projet était une vue de l'esprit, sans application possible... les fantasmes d'un cinglé. Il faudrait encore d'interminables années.

D'évidence, la maladie l'avait rattrapé au tournant; il ne pouvait plus l'ignorer.

Une semaine plus tard, émergeant d'un abîme de découragement, il s'était de nouveau traîné dans le silo; alors, il avait examiné les recherches menées durant sa phase « accélérée », à raison de trois idées géniales à la minute.

Il s'était attendu à retrouver des notes pauvrement formulées, inexploitable et incompréhensibles.

Bien au contraire, il avait découvert un travail parfait, brillant, d'une profondeur étonnante... à tout dire, le chef-d'œuvre de sa vie. Et ces idées lui étaient venues durant sa « révélation ». En dix jours, il avait abattu le travail de deux mois.

Cela ne fit pas reculer le spectre de la folie.

Au cours de ses crises maniaques, il buvait pour endiguer le flot presque insupportable de pensées qui lui traversaient soudain l'esprit, l'empêchant de trouver le sommeil. Déprimé, il buvait pour oublier ses chagrins. Naturellement, le voisinage mettait sur le compte de l'alcool son comportement imprévisible. La honte empêchait Cochrane de rétablir la vérité.

Elle le poussait aussi à boire durant ses périodes de lucidité.

Il n'y avait plus d'implants disponibles pour les maladies comme la sienne. Il le savait, car il avait arpenté les Etats environnants à la recherche d'une thérapie. Jusqu'à la fin de ses jours, il était destiné à vivre sur des montagnes russes émotionnelles. Une semaine plus tôt, quand Lily et lui avaient déclaré le Phénix prêt à l'envol, il s'était senti de nouveau basculer de l'équilibre à une euphorie pré-dépressive.

Il avait passé la semaine à implorer tous les dieux de l'univers.

*De grâce, que cela dure le temps nécessaire," tant que mon oiseau n'aura pas pris son envol, ne me replongez pas dans la dépression.*

Si Cochrane parvenait à conserver un certain équilibre, il ferait un excellent pilote.

A présent, le physicien fixait d'un air sceptique le faciès barbu de William Riker. S'il vivait une hallucination, tout avait l'air plus vrai que nature : la vue, le son, l'odeur, le contact... et jusqu'aux yeux bleu vif de Riker.

Cochrane ne savait plus que penser. Bien sûr, la belle Deanna aussi semblait réelle. Idem pour La Forge. Le trio paraissait digne de confiance. Mais ce qu'il racontait n'était pas... croyable.

- Je voudrais être sûr de bien comprendre, commander, dit Cochrane, prenant son air le plus cynique.

Des formes de vie cybernétiques venues du futur ont remonté le temps pour asservir l'espèce humaine... et vous vous faites fort de les arrêter.

Riker afficha un sourire confiant.

- Exact.

- Dieu, quel héroïsme..., cracha Cochrane. Où cachez-vous vos petites ailes ?

- Nous allons prouver nos dires, affirma Will, se tournant vers La Forge. Geordi, où en êtes-vous ?

Non sans une pointe d'exaspération, La Forge s'activait toujours sur le télescope.

- Ces vieux systèmes ne sont pas de la tarte. Je devrais bientôt avoir fini. Oui ! Venez voir, Cochrane.

Soupirant, celui-ci jeta un œil dans l'oculaire.

- Qu'avons-nous là ? lança-t-il avec arrogance. J'ai toujours adoré les peep shows.

Dans le ciel, la silhouette d'un grand vaisseau gris pâle se découpait. Il devait faire la largeur du camp, Cochrane s'écarta pour foudroyer ses compagnons du regard.

- C'est un truc ! Comment faites-vous ?

Bras croisés, La Forge sourit :

- C'est votre télescope.

Cochrane vérifia les réglages avant de rejeter un coup d'œil au magnifique vaisseau. Après une longue réflexion, il tourna un regard circonspect vers Riker.

- Je ne peux y croire.

- Croyez-y, dit Riker. C'est notre navire, l'Entreprise.

- Et... Lily est à son bord ?

Après l'attaque, il s'était rué au Crash & Burn pour y vider toutes les bouteilles intactes. Dans son ivrognerie, il avait oublié la pauvre Lily, restée seule au fond du silo.

Une fois de plus, sa maladie le couvrait de honte. Lily aurait pu être tuée - de fait, elle agonisait quand ces gens l'avaient trouvée. Et pendant ce temps, il s'était enivré en compagnie de Deanna, dans l'espoir de la séduire.

- Elle y est, oui., répondit Riker.

Cochrane leva les yeux vers le vaisseau, invisible à l'œil nu.

- Puis-je lui parler ?

Riker perdit de sa jovialité.

- Nous ne sommes plus en contact avec l'Entreprise. Nous ignorons pourquoi.

Quel mensonge pratique... ! Pourtant le trouble, au fond du regard de Riker, était fort convaincant. Une fois encore, Cochrane se pencha sur le télescope pour étudier le navire avec un infini étonnement.

- Alors... qu'attendez-vous de moi ?

Riker sourit.

- C'est simple : faites votre vol d'essai comme prévu.

Cochrane réfléchit. Ils l'avaient guidé au cœur du silo pour lui montrer l'endroit où Lily était tombée, victime des radiations.

Et le Phénix, où des hommes et des femmes étranges travaillaient à réparer les dégâts.

Illusion ou non, que ces gens disent la vérité ou non, quel mal y avait-il à réaliser son rêve ? S'ils avaient voulu lui nuire, ou détruire son vaisseau, ils en avaient les moyens. Nul besoin d'attendre l'envol du Phénix.

L'effrayant, c'était que leur histoire avait un sens.

- Eh bien... (Cochrane hésita.) Entendu. Mais il me faudra deux ou trois semaines pour construire un nouveau générateur.

- Nous avons les moyens de réparer votre vaisseau ce soir, précisa La Forge avec un enthousiasme serein.

*Celui-là est un authentique ingénieur, songea Cochrane. Il voit plus loin que des équations et des équipements endommagés. Je suis devant lui, mais c'est le Phénix en vol qu'il imagine. Par l'Enfer, s'ils disent vrai, il sait déjà de quoi il est capable.*

Heureux de leurs réactions respectives, Riker regarda les deux hommes, avant de rincer un regard brillant sur le physicien :

- Il est impératif que le vol ait lieu demain matin à onze heures et quart au plus tard.

- Pourquoi ?

- Parce qu'à onze heures, un vaisseau extra-terrestre entrera dans notre système solaire.

Cochrane se laissa tomber sur le béton glacial.

Quand il retrouva la voix, il souffla :

- D'autres sales types.

Pour la première fois depuis quelques minutes, Deanna Troi prit la parole. Manifestement, l'excès de boisson ne lui réussissait pas; sa gueule de bois lui donnait de tous petits yeux. Elle avait l'air mal en point. Mais le sujet semblait l'avoir réveillée.

- Au contraire : ce sont de futurs amis en mission d'exploration, précisa-t-elle, comme si des non-humains se baladant dans leurs vaisseaux spatiaux étaient monnaie courante. La Terre ne les intéresse pas. Elle reste trop primitive.

Souriante, elle passa la parole à Riker.

- Mais demain matin, continua-t-il, en repérant la signature caractéristique des

moteurs de votre vaisseau, et en réalisant que les humains ont découvert la distorsion, ces extraterrestres modifieront leur trajectoire; pour la première fois, ici même, ils entreront en contact avec la Terre.

Il désigna le sol, sous leurs pieds.

Cochrane abandonna toute velléité d'indifférence.

- Ici ?

Avec une précision scientifique, La Forge désigna un point, à l'est de l'endroit où était assis le savant. Lui aussi parla avec admiration et fierté.

*Il est fier de moi*, comprit Cochrane, sidéré.

- Là, en fait. C'est là que s'élèvera le monument. (Du regard, La Forge demanda confirmation à son supérieur :) Commander ?

Riker acquiesça.

- Exactement.

Souriant, il s'accroupit près de Cochrane, et continua avec un enthousiasme chaleureux qui ne venait pas uniquement de son désir de le gagner à leur cause :

- C'est un des tournants de l'histoire de l'humanité, docteur. Pour la première fois, vous entrerez en contact avec une race extraterrestre. Ensuite, tout changera.

Les traits de Deanna, d'une beauté frappante, s'illuminèrent de joie; elle pensait à un lointain souvenir, que Cochrane avait encore à découvrir.

- Une fois que les peuples de la Terre ont compris qu'ils n'étaient pas seuls dans l'univers, ils se sont soudés d'une façon incroyable.

Souriant aussi, La Forge renchérit :

- Vos théories sur la vitesse de distorsion ont permis la construction de flottes entières de vaisseaux spatiaux... et l'humanité est partie explorer les étoiles.

- Pour finir, ajouta Riker, la Terre et une poignée d'autres mondes ont formé un gouvernement interstellaire appelé Fédération des Planètes Unies.

- Et avant longtemps, ajouta Deanna, la Terre devint un paradis. La pauvreté... la maladie... la guerre... dans les cinquante prochaines années, on n'en entendra plus parler.

Riker conclut cette incroyable histoire.

- Mais si vous n'accomplissez pas ce vol demain, avant onze heures et quart, rien de tout ça ne se produira.

Longtemps, Cochrane les regarda sans rien dire.

Enfin, il demanda :

- Et vous... êtes des astronautes, une sorte de... patrouille des étoiles ?

La Forge fit un chaleureux sourire.

- Je sais que c'est dur à avaler d'un coup, doc. Mais le temps presse. Nous avons besoin de vous. Êtes-vous avec nous ?

Cochrane savait qu'il pouvait refuser, et laisser en plan ces visiteurs en uniforme futuriste. Son instinct lui soufflait qu'ils ne chercheraient pas à le blesser ou à l'arrêter. Ils le regarderaient partir.

Mais... à supposer qu'ils disent vrai ?

*Du calme, Zef Ne t'emballe pas.*

Une fois de plus, l'excitation menaçait de tout balayer sur son passage.

*Respire. Calme-toi si tu ne veux pas partir en chandelle dans les étoiles sans le Phénix.*

Après un gros soupir, il fit un pauvre sourire.

- Pourquoi pas ?

Avec un soulagement visible, les autres lui rendirent son sourire. Cochrane se leva pour admirer de nouveau le vaisseau dans son télescope.

S'il pouvait rester maître de lui jusqu'à demain, tout irait bien.

\* \* \* \* \*

La sueur dégoulinait des tempes et de la nuque de Lily, lui trempant le dos et la poitrine. Armée du curieux pistolet, elle tenait en joue Jean-QuelqueChose. Ils avaient rampé jusqu'à un passage mieux éclairé et plus spacieux, qui lui permit de se relever. Sous son œil soupçonneux, l'inconnu s'attaqua à un sas.

Malgré sa quasi-calvitie, de rares cheveux gris étant semés sur sa nuque, c'était un bel homme : mince et gracieux, assez musclé, des traits affirmés et un regard pénétrant sous des sourcils encore noirs. Ses yeux, décida Lily, l'attiraient et l'effrayaient, car il en émanait, avec une singulière intensité, une volonté farouche aussi admirable que redoutable.

Ainsi que la mélancolie caractéristique de gens ayant survécu aux pires indignités de la guerre.

Durant ses déambulations dans les tunnels de l'insolite structure, Lily ne pouvait s'empêcher de réfléchir.

Où était-elle, comment avait-elle échappé à la mort et quel genre d'ennemis les pourchassait ?

Elle était arrivée à trois conclusions possibles.

Primo, elle agonisait et nageait en pleine hallucination. C'était possible. Mais dans ce cas, pourquoi ne ressentait-elle aucune douleur ? Alors qu'elle souffrait de l'humidité et de la chaleur du curieux labyrinthe ?

Ce n'était pas logique.

Secundo : elle rêvait...

Lily écarta aussitôt cette hypothèse. Pour commencer, les personnages de ses rêves changeaient d'identité à tout bout de champ, s'évanouissaient brutalement et se conduisaient de façon bizarre. Ce Picard, au comportement très cohérent, fuyait des ennemis réels; l'attitude constamment défensive de Lily l'agaçait. D'autre part, ses sensations n'avaient rien d'onirique : pour tout dire, elle était affamée. Et comme la chaleur, cela persistait.

Tertio, l'explication qu'elle aimait le moins, mais qui s'imposait de plus en plus : il ne s'agissait ni d'un rêve ni d'une illusion, mais de la réalité.

C'était la plus terrifiante des possibilités.

Lily serra son arme, rendue glissante par la sueur, et bien trop réelle entre ses doigts.

Le capitaine entrebâilla le sas pour épier l'ennemi : au niveau inférieur, s'alignaient des cyborgs. Tous avaient le même visage gris sans signes particuliers. Une armure de métal noir couvrait leurs torses.

Des visages et des corps sans personnalité, sans cœur et sans âme.

Lily ignorait qui étaient ces gens, mais les voir la convainquit qu'elle préférerait de loin la compagnie de son prisonnier, Coalition des Nations de l'Est ou pas.

Picard referma doucement le sas; un muscle tressaillit sur sa mâchoire. Révulsé, il se tourna vers elle pour murmurer :

- Ils sont aussi sur ce pont. Nous devons continuer.

Traitant par le mépris l'arme dont Lily le menaçait, il continua. La jeune femme eut l'impression qu'au lieu de l'effrayer, son manque de confiance en lui l'ennuyait.

*Attention, Lily. Il joue la comédie, tu ne vois pas ? Afin de gagner ta confiance. Il peut être charmant, intéressant, mais c'est un type de la Coalition des Nations de l'Est... Pas question de se fier à lui...*

Après un coup d'œil par-dessus son épaule, il lança à voix basse, avec l'autorité d'un homme habitué à obtenir des réponses rapides :

- Que s'est-il passé à l'infirmerie ? Où sont le docteur Crusher et les autres ? Malgré ses efforts, son regard et sa voix trahissaient une vive inquiétude.

*Un acteur consommé, se dit Lily.*

- Pourquoi avez-vous violé le cessez-le-feu ? Lança-t-elle.

- Nous ne vous avons pas attaqués.

- Elle fit une moue sceptique.

- Qui alors ?

Il ne répondit pas de suite. Comme s'il était pris d'une inspiration, il appuya sur un panneau mural. Un sas s'ouvrit sur une grande pièce; il y entra d'un pas déterminé. Elle le suivit avec circonspection et examina les lieux, arme au poing, pour s'assurer que personne ne les guettait. Seules attendaient des chaises et des tables, rangées face à une cloison nue.

- Demain matin, expliqua-t-il en approchant de la cloison, une nouvelle... faction entend empêcher le lancement.

Lily se raidit : elle n'avait pas rêvé leur rencontre dans le silo. Il était au courant pour le Phénix. Mais même s'il était de la Coalition des Nations de l'Est, comment avait-il su pour demain ?

Avant qu'elle puisse réagir, il ajouta d'un ton apaisant :

- Nous sommes là pour vous aider.

- Vraiment ? Alors tirez-moi de là !

L'homme s'arrêta devant des boutons encastrés dans une paroi. Leur vision la rendit nerveuse. Comment savoir si, en les poussant, son prisonnier n'allait pas alerter un garde... ou la faire disparaître dans une chausse-trappe ?

*Descends-le, Lily. Abats-le tant que tu le peux encore.*

Bizarrement, elle n'arrivait pas à s'y résoudre. S'il jouait la comédie, il s'y entendait à merveille : la détermination de sa voix et de son regard la forçait à l'écouter. Plus d'une fois, il aurait pu tenter de la désarmer et de lui échapper. Il s'en

était abstenu.

Il aurait pu presser quelque bouton pour se débarrasser d'elle.

Mais il n'en avait rien fait.

Il semblait juste vouloir la raisonner.

- C'est difficile à accepter, dit-il avec douceur, mais vous n'êtes plus sur Terre.

Vous vous trouvez à bord d'un vaisseau spatial, qui orbite à environ deux cent cinquante kilomètres de la planète.

Les mots firent à Lily l'effet d'un choc qui se répercuta dans ses bras, ses jambes et son échine. Un instant, elle le crut presque.

Le choc passé, la défiance et le scepticisme reprirent le dessus. Avec un aplomb feint, elle leva l'arme et le visa à la tête. La peur bri lia dans le regard de l'homme, mais il ne broncha pas.

- Je crois qu'il est temps d'appuyer sur le bouton rouge, lâcha-t-elle, glaciale.

Qu'en dites-vous ?

*Pour l'amour du ciel, Lily, ne reste pas plantée là à bavarder. tire !*

Elle n'en fit rien. Pure idiotie ?

Une étrange résignation s'afficha sur les traits du prisonnier.

- Très bien. Vous voulez partir ? Voilà...

Il leva la main vers une manette; tous les instincts de Lily lui crièrent de tirer avant qu'il ne soit trop tard.

Prête à pleurer de frustration, elle réalisa avec horreur qu'elle lui faisait confiance. Elle voulait entendre ce qu'il avait à dire.

Mais la guerre lui avait appris une chose : la confiance signifiait la mort.

L'homme appuya sur le bouton et scella le destin de Lily. La cloison coulissa, révélant un spectacle effarant.

Le cosmos, les étoiles. Sous eux, immense, bleue et brillante : la Terre.

Lily avait souvent imaginé à quoi ressemblerait le globe vu du Phénix. C'était bien plus beau que dans ses rêves.

La vision était vertigineuse, terrifiante - il n'y avait aucune vitre visible, aucune barrière discernable pour l'empêcher de basculer et de tomber dans l'infini.

- Que... ? Croassa-t-elle. (Elle s'interrompit, avant de lâcher dans un murmure :)

Qu'est-ce que c'est ?

Une question ridicule. Elle voyait parfaitement de quoi il s'agissait.

Mais ça la dépassait.

Le capitaine se tourna vers la cloison. Il adopta un ton aussi neutre et mesuré que possible, sans toutefois parvenir à cacher son amour des étoiles :

- Voici l'Australie, la Nouvelle Guinée, les îles Salomon... le Montana devrait bientôt apparaître... d'ici un petit moment tout de même.

Appuyée à la paroi, Lily se força à abandonner le panorama pour se tourner vers lui. Elle aurait tout donné pour avoir une explication rassurante... la preuve qu'elle n'avait pas perdu la raison. En même temps, elle mourait de peur qu'il appuie sur un autre bouton et la propulse dans le cosmos.

Bien entendu, il n'en fit rien. Il la regarda avec une franchise, une honnêteté

qu'elle lui envia. Il voyait sa terreur et sa confusion, et il la comprenait. L'expression de cet homme, Lily ne l'avait plus revue depuis la mort de sa mère.

La compassion.

On eût dit que la guerre ne l'avait pas touché. Pour la première fois, Lily comprit que jamais il n'avait cru qu'elle le tuerait. Afin de la convaincre, il n'avait pas hésité à risquer sa vie. Serait-elle un jour assez libérée de ses tourments pour accorder de nouveau une telle confiance à quelqu'un ?

- Ecoutez-moi, reprit-il à voix basse.

Mourant d'envie de le croire, et de trouver un sens à cette soudaine subversion de sa réalité, elle resta suspendue à ses lèvres.

- Je ne suis pas votre ennemi. Je peux vous ramener chez vous. Mais avant, vous devez lâcher votre arme... et me faire confiance.

A la mention du fuseur, Lily recula jusqu'à la paroi, de nouveau sur ses gardes. Elle voulait l'écouter. Mais abandonner sa dernière défense était presque douloureux.

- Jean-Luc Picard, déclara-t-il avec chaleur. (A son air confus, il précisa :) Mon nom. Quel est le vôtre ?

- Lily, bafouilla-t-elle.

C'était sa vie, sa destinée. S'en remettre à un autre était impensable... une pure folie.

- Bienvenue à bord, Lily, dit-il doucement.

Il tendit la main.

Les yeux écarquillés, elle se tourna vers la baie d'observation et la Terre. Si c'était un hologramme, ou un effet spécial généré par ordinateur, cela avait dû coûter des millions. Pourquoi l'ennemi aurait-il dépensé de pareilles sommes pour la convaincre qu'elle était dans l'espace ?

Plongeant les yeux dans ceux de Picard, elle posa son arme sur sa main tendue.

- Merci.

Soupirant, il fit tourner le fuseur entre ses doigts pour vérifier quelque chose, avant de sourire.

- Quoi ? demanda-t-elle.

Le cœur battant la chamade, elle craignit presque qu'il le retourne contre elle et tire.

A son grand soulagement, il accrocha l'arme à sa ceinture.

- Le fuseur était réglé sur le maximum. Si vous aviez tiré, expliqua-t-il, adieu Jean-Luc Picard !

- Eh, c'était mon premier pistolet à laser !

Le sourire qu'il lui adressa creusa une fossette sur une de ses joues. Elle ne put s'empêcher de le lui rendre. La tension retomba quelque peu; intriguée, elle se tourna de nouveau vers la baie.

- Il n'y a pas de vitre.

Pour toute réponse, Picard avança et toucha ce qui semblait être le vide à l'endroit où aurait dû se trouver une vitre. Sous ses doigts, l'air miroita, un phénomène qui disparut sitôt que Picard retira sa main.

- Un champ de force.

Lui faisant signe de le suivre, il se dirigea vers la porte.

Bouche bée, elle regardait le champ redevenu invisible avec l'étonnement d'un ingénieur. Comment diable était-ce possible ?

- Je n'ai jamais vu ce genre de technologie.

Enfin, elle le suivit; à l'approche du capitaine, la porte s'ouvrit automatiquement.

- C'est parce que ça n'a pas encore été inventé.

Elle fronça les sourcils.

- Quoi ?

Le regard fuyant, il s'engagea dans le couloir faiblement éclairé.

- Il y a... quelque chose dont je dois aussi vous parler.

## CHAPITRE X

Enchaîné au cœur même de la ruche borg, Data s'efforçait d'observer ce que lui faisaient deux cyborgs. Leur attention n'allait pas à son cerveau positronique comme il l'aurait cru, mais à son épaule et à son bras droits, revêtus d'une gaine qui l'empêchait de suivre le travail délicat d'un des Borg. De la gaine, faiblement iridescente, sortaient des tubes reliés à une source que Data ne pouvait pas voir. A l'intérieur circulaient des liquides multicolores.

En moins d'une demi-heure, les cyborgs eurent terminé leur ouvrage. S'écartant du plan de travail, ils attendirent de nouveaux ordres.

Une voix féminine retentit : - Etes-vous prêt ?

A la recherche de la femme mystérieuse, l'androïde leva les yeux vers l'entrelacs de tubes qui couvrait le plafond. S'adressait-elle aux cyborgs ou à lui ?

Data répondit par une question : - Qui êtes-vous ?

Fière et unique, la voix répondit, avec l'accent d'une infinie assurance :

- Je suis Borg.

Heurtant de la nuque la surface métallique où il était étendu, Data leva la tête :

- C'est une contradiction. Les Borg sont une conscience collective.

L'individualité n'existe pas chez eux.

La pénombre frémit; une créature féminine surgit.

Si elle avait des traits humanoïdes et une pigmentation grise typique, son regard, lui, était d'une noirceur voilée d'argent; son « corps » se limitait à une tête, un cou, des épaules et des bras.

Telle une araignée, elle descendit de la toile luisante de composants, son corps sans torse ni jambes suspendu à des câbles.

- Je suis le commencement, dit-elle. Et la fin. Je suis l'unique qui est multiple. Je suis Borg.

Son demi-buste se glissa dans le corps privé de tête d'un des cyborgs. Avec un déclic, sa tête et ses épaules s'unirent à un tronc féminin.

Les câbles se détachèrent. Avec une grâce naturelle, la femme avança vers Data.

Son corps, sa voix, son visage et ses mouvements étaient ceux d'une jeune beauté mince et déliée. Dans son regard argenté brillaient une expérience infinie, la décadence et... l'insatiabilité.

- Bonjour, dit l'androïde. Une question : contrôlez-vous le collectif ?

- Vous impliquez une différence là où rien n'existe. Je suis le collectif.

Data réfléchit.

- Peut-être devrais-je reformuler ma question. J'aimerais comprendre votre société. Etes-vous le chef ?

- J'ordonne le chaos.

- Une réponse intéressante, mais énigmatique.

Elle sourit : ses lèvres sensuelles dévoilèrent des dents nacrées. Malgré sa beauté, elle évoquait une mante religieuse prête à dévorer son mâle.

- Vous êtes le chaos, Data. Vous êtes la contradiction ultime : une machine qui souhaite devenir humaine.

- Puisque vous semblez en savoir si long sur moi, vous devez avoir conscience que ma programmation comporte un algorithme qui me donne envie de progresser. C'est une donnée commune à beaucoup d'espèces.

- Nous sommes aussi en quête d'amélioration et de perfection, dit-elle, avançant encore d'un pas.

- Pardonnez-moi, mais vous n'évoluez pas. Vous conquérez.

- En assimilant d'autres êtres, nous les amenons plus près de la perfection.

De son regard brillant, elle l'étudia de la tête aux pieds avant d'arborer un sourire carnassier.

- Permettez-moi de douter de vos intentions, lâcha Data.

Minaudant, elle baissa à demi les cils.

- C'est parce que vous n'avez pas encore été... stimulé comme il faut.

Son sourire s'effaça; elle fixa intensément un point, sur le crâne de l'androïde, qui gémit.

Data comprit : une commande à distance. On lui avait implanté dans le cerveau un mécanisme que la femme contrôlait du regard.

Mais à quelle fin ?

Une terreur soudaine le fit trembler de tous ses membres. Il avait sa réponse. Non sans efforts, il se maîtrisa, réprima ses tremblements et demanda :

- Vous avez réactivé ma puce émotionnelle. Pourquoi ?

- N'ayez pas peur, susurra-t-elle.

- Je n'ai pas peur.

Si elle détecta le mensonge, elle n'en montra aucun signe. Son attention se porta sur la gaine fixée au bras droit de l'androïde.

Avec un bourdonnement, elle s'ouvrit.

A l'intérieur se trouvait le bras du prisonnier, dépouillé de sa peau synthétique pour révéler les circuits et les servomoteurs enrobant son squelette métallique comme les muscles recouvrent les os. Sur une petite zone, un greffon de peau humaine remplaçait l'épiderme de synthèse.

A la vue de la déplaisante culture, Data sentit monter en lui une sensation des plus bizarres : l'épouvante.

- Savez-vous ce que c'est, Data ?

Il déglutit, attentif à tout ce qu'il ressentait, même s'il eût donné cher pour être ailleurs !

- Il semble que vous essayiez de greffer de la peau sur mon endosquelette.

- Quelle description glaciale, pour un si beau don.

Elle se pencha sur le greffon. Les lèvres écartées, elle souffla doucement.

Les poils se dressèrent, de minuscules protubérances se formant à la base de chacun.

*La chair de poule*, comprit Data.

Un jour, il avait entendu le commander Riker en parier, sans pouvoir s'expliquer l'origine de l'expression.

Et la sensation n'avait rien de désagréable, au contraire.

Elle le laissa désorienté et perturbé. Il se tourna vers la femme.

\* \* \* \* \*

- Alors ? Ça vous a fait du bien ?

Inspirant à fond, Lily franchit le sas d'un bond pour rejoindre Picard. Les genoux fléchis, elle se reçut sur la plante des pieds et vacilla, à la recherche de son équilibre. Repoussant le bras tendu de son compagnon, elle le suivit dans le corridor.

Aussi alarmée qu'elle fût par les Borg - Picard lui avait expliqué, en termes concis et éloquents, qu'ils étaient aussi sinistres qu'ils en avaient l'air -, Lily ne pouvait s'empêcher de reconstituer le déroulement des événements qui l'avait conduite jusque-là.

C'était vrai : quand Picard et son officier androïde l'avaient trouvée, elle était en train de mourir, empoisonnée par les radiations. Peu importait qu'elle se soit efforcée de les truffer de balles; sans eux, elle serait morte.

A cause d'eux, elle était à présent coincée dans un scénario aussi fou que dangereux.

Malgré les dangers qu'elle devait affronter, le futur que décrivait Picard dépassait les rêves les plus fous de Lily. Elle s'était attendue à ce que l'humanité s'éteigne, vaincue par les maladies. Ou que quelqu'un, un jour, en ait assez et lance les derniers missiles atomiques.

Mais avoir un destin si extraordinaire ? Impossible. Pourtant, elle avait sous les yeux Jean-Luc Picard, un homme parfaitement sain et compatissant, et son incroyable vaisseau, avec ses pistolets à rayons, ses champs de force invisibles et ses baies d'observation à couper le souffle. Après Zef et ses humeurs capricieuses, converser avec Jean-Luc semblait d'une simplicité enfantine. Moins d'une heure plus tôt, Lily et lui étaient de parfaits étrangers - elle avait même envisagé de le tuer. A présent, tous deux se sentaient détendus, comme des amis. L'écouter parler de son siècle était un ravissement, car le plaisir qu'il y prenait était contagieux.

Picard fit une pause pour consulter un panneau informatique fixé sur la... cloison, se rappela-t-elle, non le « mur ». C'était le terme adéquat.

- Combien de planètes y a-t-il dans votre... « Fédération » ? demanda-t-elle à brule-pourpoint.

- Plus de cent cinquante, répondit-il, attentif aux commandes qu'il manipulait. Ça représente une zone de huit mille années lumière.

Un sourire aux lèvres, elle médita sur le chiffre.

- Vous ne devez pas souvent rentrer chez vous.

- En fait, j'ai tendance à me sentir chez moi à bord du vaisseau, sourit-il. Mais si vous parlez de la Terre, je m'efforce d'y revenir chaque fois que c'est possible.

Sur l'écran de contrôle, au grand soulagement de Picard, s'afficha un message en lettres rouges : ACCÈS REFUSÉ.

- Bien. Ils n'ont pas encore violé les codes.

- Qui ? Les zombies bioniques dont vous m'avez parlé ? Les...

Sourcils froncés, elle fouilla dans sa mémoire.

Les Borg, dit l'homme.

- Oui, c'est ça. (Avec l'espoir d'alléger la tension, elle ajouta :) On dirait un nom suédois.

Picard lui jeta un regard perplexe avant de retourner à ses pensées. Il fallait le laisser mettre une stratégie au point, elle le savait. Mais elle était encore sous le choc de ses dernières révélations. A tout moment, ils pouvaient tomber sur un ennemi bien plus redoutable que la Coalition des Nations de l'Est. L'apprendre avait fini de lui mettre les nerfs en pelote.

Cherchant à tromper sa nervosité, elle continua : - De quelle taille est ce vaisseau ?

Il lui semblait avoir remonté des kilomètres de corridors déserts.

- Il y a vingt-quatre ponts. Le navire mesure dans les sept cents mètres de long, répondit Jean-Luc avec fierté, malgré son intense concentration.

Oubliant la situation, Lily en resta pantoise. C'était une petite ville, pas un vaisseau !

- Il m'a fallu six mois pour trouver le titane nécessaire pour construire un cockpit de quatre mètres ! Combien cette chose a-t-elle coûté ?

Jean-Luc lui fit un petit sourire.

- Les paramètres économiques de l'avenir... diffèrent quelque peu des vôtres. Au vingt-quatrième siècle, l'argent n'a plus cours.

Qu'elle ait été sur le point de mourir mais qu'on l'ait sauvée, qu'elle soit en orbite autour de la Terre à bord d'un vaisseau spatial de la taille de Poughkeepsie, que des cyborgs veuillent lui sucer le cerveau tout ça, elle acceptait de le croire. Mais là, c'était beaucoup demander !

- Pas d'argent ? (Le rattrapant en deux enjambées, elle se campa devant lui.) Vous n'êtes pas payé ?

Le petit sourire de Picard s'accentua.

- L'acquisition de biens matériels n'est plus une motivation majeure de nos existences. Nous travaillons pour nous améliorer et faire progresser l'humanité. En fait, nous nous ressemblons beaucoup, le docteur Cochrane, vous... et nous.

Elle éclata de rire. Il était bon d'oublier un instant la tension. Quant à l'idée de Zef et de Lily construisant le Phénix pour les « beaux yeux » de l'humanité. C'était à se tordre d'hilarité.

- Quoi ? demanda Picard, aussi amusé que dérouté par sa réaction.

*Vos livres d'histoire ont besoin de révisions, pensât-elle.*

Au coude suivant du tunnel, elle songea à s'arrêter et à reprendre son souffle.

Son hilarité fut douchée par une vision horrible, Devant se trouvaient une dizaine d'alvéoles de repos. D'autres Borg déambulaient, affairés.

Lily voulut fuir; la retenant par le bras, Jean-Luc murmura :

- Tout va bien. Ils ne nous attaqueront pas tant que nous ne les menaçons pas.

Venez.

- Ne peut-on les contourner ? Chuchota-t-elle.

C'était vraiment un mauvais jour. Jusqu'à cet instant, elle aurait juré que la situation ne pouvait pas s'aggraver. A présent... elle n'était pas certaine de subir cette nouvelle épreuve sans s'effondrer.

Tapotant l'arme qu'il appelait « fuseur », Picard la gratifia d'un regard rassurant.

- Je sais ce que je fais.

Elle le crut.

Mais se faisait-elle confiance ? Picard la prit par la main et la fit slalomer parmi les Borg. Lily se savait forte, capable d'en supporter plus qu'elle n'aurait cru. Mais la fatigue physique et émotionnelle des dernières heures la rattrapait. Elle lutta contre la panique.

Les cyborgs la frôlaient; elle vit leur chair livide, exsangue, le vide infini de leur œil encore humain, leur expression impavide. C'était terrifiant... comme d'avancer dans l'herbe et regarder des serpents venimeux glisser sur ses pieds nus.

Ce fut la marche la plus éprouvante de sa vie.

Tandis qu'ils longeaient les alcôves, un des Borg endormi se réveilla sans crier gare. Pour attaquer, pensa Lily, qui s'écarta d'un bond. L'ignorant, la créature se consacra à la tâche qu'on venait de lui assigner. Deux pas plus loin, Lily faillit crier quand un autre Borg la frôla. La chaleur de sa peau la surprit. Peut-être ces yeux vides de toute expression l'avaient-ils incitée à croire que les cyborgs étaient glacés.

A son côté, Picard restait calme et déterminé. Mais dans son regard brûlait la haine. Un instant, elle en oublia sa terreur et se demanda quels comptes le capitaine avait à régler avec ces monstres.

Picard eut une curieuse absence - comme s'il entendait une voix qu'il s'obstinait à ne pas écouter. Sourcils froncés, il se concentra avant de secouer la tête.

Par bonheur, ils sortirent du couloir annexé par l'ennemi. Jetant un dernier coup d'œil aux Borgs, Lily soupira.

- Ils ne sont pas suédois du tout, lança-t-elle. Mais sa voix se fêla.

Picard ne répondit pas. Il sondait un couloir adjacent, une nouvelle idée à l'esprit. Avant que Lily puisse l'arrêter, il leva son arme et tira sur un équipement ennemi, qui explosa dans une gerbe d'étincelles.

Derrière eux, deux Borg se retournèrent et se lancèrent à leur poursuite.

- Que faites-vous ? Explosa Lily, aussi épouvantée qu'enragée.

Pour toute réponse, Picard la tira dans le couloir. Lily comprit une chose : cet idiot avait alerté délibérément les Borg, risquant leurs deux vies. Mais pourquoi ?

Dans l'espoir de tuer ces deux créatures ?

Picard s'arrêta devant une porte, l'ouvrit et lui fit signe d'entrer.

Le panneau métallique se ferma sur eux. Lily scruta la pénombre : l'unique source de lumière était un petit panneau de contrôle. L'air était frais et sec. Mais le bien-être physique ne refoula pas la panique qui menaçait de la submerger. Elle y voyait assez pour distinguer quatre cloisons nues - et aucune sortie.

- Existe-t-il une issue ? demanda-t-elle.

Sans lui répondre, Picard pianota sur un panneau de commande mural.

Derrière la porte monta un crissement : les Borg. Avec un calme affolant, Picard continua son ouvrage en étudiant Lily de pied en cap.

- Peut-être quelque chose en satin.

Elle allait hurler, lui arracher son arme des mains.

Agir ! La porte vibra. Dans quelques secondes, elle céderait...

Alors, le monde se métamorphosa.

Plus de pièce vide et sombre. Lily se trouva transportée dans un autre lieu et un autre temps un night-club, si elle ne s'abusait pas, au début du vingtième siècle, à en juger par les tenues. Chose impossible, la pièce s'était élargie et de la fumée de cigarettes dansait sous les néons ! Le tabac lui piqua les yeux et la gorge. Un orchestre antédiluvien remballait ses instruments, tandis que les serveurs nettoyaient les tables, faisant tinter les glaçons dans les verres. La plupart des clients étaient partis; une poignée d'amateurs d'alcools forts s'attardaient.

*Zef adorerait cet endroit*, songea Lily malgré sa terreur.

Alors qu'elle jetait un coup d'œil anxieux à la porte sur le point de céder aux assauts de leurs poursuivants, le contact de quelque chose de très doux la fit sursauter.

Du satin ! Une longue robe épousant ses formes, vieille d'un siècle au moins, avait remplacé ses vêtements élimés. Ebahie, elle vit que Picard portait un complet veston à rayures avec une cravate à l'ancienne et un feutre mou.

Il lui prit le bras et la tira près du bar.

C'était une décoration très kitsch : de l'acajou étincelant avec des finitions en cuivre, des lampes Tiffany, des cygnes dorés et des chérubins...

Picard appela le barman : un homme d'âge moyen, en chemise blanche, avec un petit nœud papillon noir.

- Eddie !

Occupé à essuyer un verre, celui-ci releva la tête et sourit.

- Dixon !

Avant que Lily puisse prendre place sur un tabouret, un client empestant le gin - les traits tordus par ce qu'il prenait pour un sourire séducteur -, l'agrippa par le bras.

Elle se rappela que c'était sans doute un hologramme; pourtant, sa main était bien réelle. Il avait les paumes moites; ses doigts s'enfoncèrent si fort dans sa chair qu'ils y laissèrent des empreintes.

- Eh, ma beauté ! lança le type d'une voix épaisse en titubant sur ses jambes. Que dirais-tu d'un petit verre ?

Avant qu'elle puisse l'envoyer au diable, il lui flanqua la main aux fesses.

L'instinct domina la raison : Lily le gifla à toute volée.

La douleur la surprit. C'était un hologramme, rien d'autre qu'un fichu jeu de lumière. Mais par l'enfer, sa main avait rencontré de la chair !

Hologramme ou non, il y avait certaines choses que Lily ne tolérait pas. Si le soûlard la pelotait encore, elle lui apprendrait les bonnes manières. Prête à se battre, elle affronta le malotru, malgré la lueur dangereuse qui dansait dans ses yeux.

Le front plissé, la bouche dessinant un rictus qui n'augurait rien de bon, Picard s'interposa.

- Elle est avec moi, gronda-t-il.

L'ivrogne quitta son siège et s'éloigna d'un pas mal assuré en grommelant dans sa barbe.

Lily massa sa main endolorie.

- J'avais cru comprendre que tout ça n'était pas réel ? dit-elle.

- En effet. Il s'agit d'hologrammes.

Elle fléchit les doigts.

- Ça avait l'air fichtrement réel.

Derrière eux, la porte céda avec un affreux crissement; les Borg surgirent... puis hésitèrent, décontenancés par le décor.

Les cheveux gominés, un maître d'hôtel en smoking, comique à force d'être obséquieux, approcha des nouveaux « clients »; comme si l'irruption d'hommes de chair et de métal était la chose la plus naturelle au monde, il annonça à regret :

- Je suis navré, messieurs : c'est l'heure de la fermeture.

Les Borg ne bronchèrent pas. Irrité, le maître d'hôtel insista :

- Sachez que nous avons des règles strictes. Si vous refusez de partir.

Un cyborg le saisit par le col; un rayon laser jaillit de son œil artificiel.

Suivant Picard, qui se dirigeait vers le barman, Lily jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ces hologrammes ressentaient-ils la souffrance ? Comme une image de télévision parasitée, le maître d'hôtel virtuel trembla. Quand le cyborg lâcha sa proie, Lily entendit le son mat d'un corps heurtant le sol.

Au bout du comptoir, le barman s'affairait à sécher des verres avec un torchon blanc.

- Ça fait un bout de temps, Dix ! Qu'est-ce que ce sera ? Comme d'habitude ?

Mijotant quelque chose - du moins Lily l'espérait. -, Picard jeta des regards furtifs à droite et à gauche du comptoir.

- Je cherche Nicky le Tarin.

- Le Tarin ? (Le sourcil froncé, le barman cessa d'astiquer les verres.) On ne l'a plus revu depuis des mois.

Les yeux fermés, Picard laissa échapper un soupir.

- C'est le mauvais chapitre, marmonna-t-il. (Levant la tête, il s'adressa au plafond :) Ordinateur : chapitre treize.

Lily cilla. Une fraction de seconde suffit à modifier la scène. Le bar n'avait pas changé, mais sur la piste de danse, des couples évoluaient au gré des mélodies de

l'orchestre. Des garçons aux plateaux chargés de nourriture et de boissons fendaient adroitement la foule. A l'endroit où se tenaient Picard et Lily, dégagé une seconde auparavant, se pressait maintenant une foule de consommateurs.

Et les Borg entraient dans la salle de bal.

Picard prit sa compagne par la main et la tira sur la piste.

- Essayez d'avoir l'air de vous amuser, lui souffla-t-il.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de surveiller les cyborgs.

- Non, répéta-t-il. Regardez-moi. Tâchez d'être naturelle.

Quand elle tourna enfin la tête, il la gratifia d'un charmant sourire, comme s'ils étaient venus danser et s'amuser un samedi soir.

C'était si absurde qu'elle lui rendit son sourire - une grimace forcée.

- Vous venez souvent ici ?

Dire ça ou autre chose.

*Douze heures plus tôt, Lily - rien que douze petites heures -, aurais-tu imaginé être à bord d'un gigantesque vaisseau du futur, en train de danser dans une salle de bal virtuelle avec un homme aussi charmant qu'étrange, tandis que des suceurs de cervelle bioniques vous traquent ?*

*Pas une minute.*

*Pouce, pour l'amour du ciel !*

Les Borg gagnaient du terrain; Picard entraîna sa cavalière vers la sortie.

Malgré la gaucherie de Lily, il était si gracieux et il avait le pied si sûr que danser avec lui semblait tout naturel.

- Vous êtes pas mal, lui dit-elle.

Le compliment le fit sourire. Apercevoir un type assis à une table, non loin de la piste, douça sa bonne humeur.

- Le voilà.

Suivant son regard, Lily aperçut deux grands gaillards assis dans un coin. La tirant avec lui, Picard fendit la foule de danseurs.

Un mouvement inattendu, un éclair rouge. Quelqu'un se campa devant eux si vite que ni l'un ni l'autre n'eurent le temps de réagir. L'apparition prit le visage de Picard entre ses mains.

Affolée, Lily chercha une arme... puis elle se calma : ce n'était qu'une femme en longue robe rouge.

Qui embrassait le capitaine avec fougue.

Sa peur transformée en amusement, Lily compta les secondes il en fallut six pour que Jean-Luc se dégage. La femme - la chanteuse de l'orchestre, jeta de côté ses longs cheveux, puis elle posa sur Picard un regard blessé.

Il fit un geste pour effacer de sa joue le rouge du baiser.

- Ruby.... ce n'est pas le moment.

Il tenta de s'écarter; elle insista.

- Ce n'est jamais l'heure pour nous deux, pas vrai, Dix ? fit-elle d'une voix sensuelle, sentimentale et mélodramatique. Il y a toujours autre chose... une affaire urgente à régler.

- Oui. Je dois parler à Nicky. Je te verrai plus tard.

Elle refoula ses larmes, soupirant.

- Très bien. Mais fais gaffe à tes os. Et largue cette nana.

Avec un regard noir à Lily, elle pivota sur ses talons aiguilles et disparut dans un tourbillon de soie.

Fendant la foule, Picard gagna la table qu'il avait repérée.

- Eh bien, fit une voix nasillarde, regardez un peu ce que le chat nous rapporte...

Devant le capitaine et sa compagne était assis un homme corpulent vêtu d'une veste à grosses rayures. Ses petits yeux luisaient de malveillance et ses lèvres charnues dessinaient un sourire moqueur. A la place de son nez pointait une prothèse rudimentaire.

Occasionnellement, l'homme respirait à travers, la faisant vibrer et siffler. La plupart du temps, il s'oxygénait par la bouche. Quelque chose, dans l'attitude et le style clinquant de l'individu - et de son acolyte moins corpulent, mais plus solidement musclé, rappela à Lily une vieille leçon sur l'Amérique du Nord des années trente, avec l'hologramme d'un type nommé Al Capone.

Truand, c'était le mot. Nicky le Tarin était un truand.

Le mot lui revint brusquement à l'esprit, mais elle ne s'y attarda pas. Les Borg les avaient repérés. D'évidence, Picard avait un plan. Elle resta sur le qui-vive, les sens en alerte.

Le Tarin leva la flûte qu'il tenait entre ses doigts boudinés. Aussitôt, l'acolyte prit une bouteille dans un grand seau à glace et la remplit. Le liquide moussa et déborda. Ce devait être du champagne; Lily n'en avait jamais goûté. Elle ne vivrait pas assez longtemps pour y tremper les lèvres.

Le Tarin but une gorgée et claqua la langue, appréciateur.

- Que se passe-t-il, Dix ?

- Les trucs habituels, Nick, fit Picard avec l'aisance d'une Longue inimitié.

Martini et petites pépées. Excusez-moi.

Il se planta devant le porte-flingue et le fouilla rapidement. De ça aussi, il avait manifestement l'habitude. Le costaud s'indigna :

- Eh ! Dans une seconde, je vais me sentir insulté !

Soudain, les Borg surgirent et fondirent sur leurs proies. Lily s'empara du seau à glace en argent, et Picard sauta sur l'étui à violon, près du siège du tueur. Le musclé allait jouer du poing quand la jeune femme lui abattit le seau sur le crâne. L'homme s'effondra sous une pluie de glaçons.

Entre-temps, Picard avait ouvert l'étui et sorti un engin des plus inquiétants. Comment s'était appelé ce type d'arme ? Un laser-gun ? Non, c'était venu plus tard. C'était une... mitrailleuse.

Et le capitaine du vingt-quatrième siècle savait certainement en faire le meilleur usage. Pivotant vers les deux Borg, il ouvrit le feu.

Pour une antiquité, le résultat était impressionnant.

Avec un bruit assourdissant, les balles déchiquetèrent les Borg, lacérant les armures de métal et ce qu'elles protégeaient, faisant éclater le bois des tables et

brisant les verres et les bouteilles.

Les clients foncèrent vers la sortie, s'abritant où ils pouvaient. Picard ne cessa pas de tirer avant que les Borg s'écroulent, exhalant la plus vile combinaison d'odeurs que Lily n'ait jamais sentie : sang, métal fondu et musc animal.

Même alors, il ne lâcha pas la détente tant qu'il lui resta des munitions. C'était déjà perturbant. Mais le pire était l'expression de son visage, déformé par la haine. A quel point ces Borg avaient dû le faire souffrir ! Lui qui la traitait avec tant de compassion, comment pouvait-il soudain se transformer ainsi et prendre plaisir à tuer ?

Enfin, il rendit la mitrailleuse à son propriétaire. Puis il étudia ses victimes avec un dégoût qui terrifia Lily. Elle regarda à son tour les cadavres avant de commenter, avec une sécheresse délibérée :

- Je crois que vous les avez eus.

Le night-club était presque entièrement désert, la piste dégagée; les quelques soiffards obstinés restés au bar ne bronchaient pas.

Ignorant la remarque de Lily, Picard approcha pour examiner le premier cadavre. Les antiques balles avaient déchiré sa poitrine, laissant apparaître une traînée de métal noir et de chair pâle teintée de sang. Sans un mot, le capitaine fouilla dans l'abdomen du Borg. Lily se pencha, grimaçant à la vue des circuits dénudés. Des câbles et des circuits se mêlaient aux organes palpitants.

- Je ne comprends pas, souffla-t-elle. Vous avez dit que c'étaient des hologrammes. Si le fusil n'est pas réel.

- J'ai désactivé les sécurités, expliqua Picard d'un ton distrait et sec nouveau pour elle. Sans eux, même une balle holographique peut tuer.

Il plongea les doigts dans les circuits avec brusquerie et indifférence, comme s'il avait sondé les entrailles d'un ordinateur, non celles d'un être vivant.

Prenant soin de ne pas trahir ses émotions, Lily demanda :

- Que faites-vous ?

- Je cherche le neuroprocesseur. Chaque Borg en est pourvu. C'est une puce qui contient l'enregistrement des instructions du collectif.

Elle se pencha sur le cadavre, et remarqua qu'il portait les lambeaux d'un uniforme noir et gris... avec un chevron de Starfleet sur le cœur.

- Eh ! C'est un de vos uniformes !

Picard ne leva pas la tête, gardant une expression résolue.

- C'était l'enseigne Lynch.

Des entrailles du cadavre, il tira un amas de circuits dont il sortit une puce étincelante qu'il empocha.

Lily reporta son attention sur le cadavre de l'enseigne. Sur la chair grise subsistaient des vestiges d'humanité : un bouton sur le nez, un reste de fossette, ce qui avait pu être une tâche de rousseur. Tout ce qui aurait disparu, rongé par le collectif, jusqu'à ce qu'il ne reste rien du nommé Lynch.

- On a eu chaud, souffla Lily.

D'une voix glaciale, Picard répondit : - Oui. Montons sur la passerelle.

Lily se tourna vers lui. Que disait donc sa mère ?

*Prends garde aux ennemis que tu te fais : plus tu les hairas, plus tu leur ressembleras.*

Sous ses yeux se tenait le capitaine Jean-Luc Picard, obsédé par un seul objectif.

Sans état d'âme.

Sans cœur.

Un Borg...

## CHAPITRE XI

Au lever du jour, Zefram Cochrane avait abandonné tout espoir de trouver le sommeil, qu'il fût induit par l'alcool ou autre chose. Le stress de la veille - l'attaque contre le silo, et l'étrange conversation avec Riker et ses amis - lui interdisait de dominer sa folie. Il avait passé la nuit seul sous sa tente, à faire les cent pas et à ricaner, ses pensées tourbillonnant quand il évoquait les voyages cosmiques, les rencontres avec des extraterrestres et son élévation au rang de divinité.

A l'aube, l'euphorie avait passé, le laissant au seuil de la panique; sur le plan physique, on eût dit que des fourmis dansaient sur son épiderme et sous son crâne.

Il pensait beaucoup trop vite. Cela le conduirait à faire preuve de trop d'assurance, et à des imprudences fatales - ou à une peur paralysante. L'une comme l'autre seraient mortelles pour un pilote.

A onze heures - s'il parvenait jusque-là -, il réussirait peut-être. Cette idée en tête, il fourra une flasque d'alcool sous sa veste et but deux bonnes rasades d'une autre bouteille avant de quitter sa tente. Le coup de fouet consécutif arrêta les tremblements de ses mains.

Il n'avait pas la stupidité de croire qu'il tremblait de peur. Pour combattre le mal qui le rongait, il était devenu alcoolique. Et ça restait un moindre mal.

Malgré une série de nuits blanches et la quantité d'alcool ingurgitée, Cochrane se sentait parfaitement reposé et plein d'énergie en descendant le versant de la colline.

L'air restait enfumé; non loin de là, ce qui hier encore était une luxuriante forêt ressemblait à un amas de troncs noircis plantés dans un sol aride et dévasté. La communauté était en ruines : deux tentes intactes par-ci, les décombres d'une autre par-là. De temps à autre, un des immenses cratères creusés par les impacts crachait un filet de fumée.

Soupirant, Cochrane reprit sa route. Ses pensées, qu'il ne contrôlait plus, se bousculaient sous son crâne.

*Si ce commandeur Riker a raison, alors tu es la cause de tout ça, Zefram - toi et ton fichu vaisseau. Qu'est-ce qui empêchera ce désastre de se reproduire ?*

Malgré son agitation, il remarqua un groupe de jeunes gens en tenue d'époque - mais aux coiffures étranges pour le siècle -, qui avançait vers lui. L'un le reconnut, des étoiles plein les yeux, et flanqua des coups de coude à ses compagnons. Horrifié, Zefram vit de l'adoration s'inscrire sur leurs visages.

*Seigneur, ces gamins voient en toi un héros ! Un modèle ! Toi, Zefram Cochrane, bon pour l'asile et alcoolique invétéré.*

Le sourcil froncé, il se détourna, mourant soudain d'envie de boire.

Au pied de la colline, il approcha du silo, où attendaient les officiers de Riker. Plutôt que d'être repéré, il se cacha derrière une des huttes préfabriquées et but au goulot de sa flasque.

Une voix vaguement familière le héla : - Docteur ?

Il avala de travers, mais fit disparaître le flacon avant de se retourner.

- Oui ?

C'était l'ingénieur La Forge. S'il avait remarqué son manège, il ne le montra pas. Souriant, il tendit à Cochrane une sorte d'ordinateur miniaturisé :

- Voulez-vous y jeter un coup d'œil ?

Zef le prit et s'émerveilla de la qualité de l'écran minuscule... jusqu'à ce qu'il reconnaisse un de ses propres schémas du Phénix.

- J'ai essayé de reconstruire la chambre intermix en faisant appel à mes souvenirs d'école, expliqua La Forge. Dites-moi si je me suis trompé.

- D'école... répéta le physicien. Vous apprenez ça à l'école ?

- Mais oui, assura La Forge, ravi. Le concept de base de la distorsion est un sujet d'études obligatoire à l'Académie. Le premier chapitre est intitulé... (Il fit une pause mélodramatique :) Zefram Cochrane.

Inconsolable, le père fondateur avait les yeux rivés sur le petit écran. La Forge finit par se racler la gorge.

- Eh bien..., murmura le savant. On dirait qu'il n'y a pas d'erreur.

L'ingénieur se rengorgea. Alors que Cochrane se sentait écrasé par son adoration, un autre homme de l'espace approcha. Dégingandé, les yeux écarquillés, il semblait fasciné par l'illustre personnage surgi de son passé.

- Commander. Nous pensons remplacer le conduit de réfrigérant endommagé avec ceci.

Lançant des regards nerveux à Cochrane, il tendit à La Forge un tube en cuivre.

Les iris artificiels de Geordi analysèrent le morceau de métal. Un instant, Cochrane oublia son inconfort et s'abandonna à la fascination.

*Ainsi, c'est là le futur.*

L'ingénieur rendit le tuyau à son subordonné.

- Bien, mais il faut renforcer le cuivre par du nanopolymère.

Le technicien allait partir, quand, hésitant, il se tourna vers Cochrane avec de grands yeux ingénus. - Docteur Cochrane, je sais que ça paraît... idiot, mais... puis-je vous serrer la main ?

Avec un sourire forcé, Zef tendit le bras.

L'homme lui serra la main avec vigueur, les mots jaillissant de sa bouche :

- Merci, docteur. Vous n'avez pas idée de l'honneur que c'est, pour nous, de travailler sur ce projet. Jamais je n'aurais imaginé rencontrer un jour l'inventeur de la distorsion et...

La Forge s'interposa, posant une main sur l'épaule de l'homme.

- Barclay ! ~

Ecarlate, le technicien s'interrompit, puis se reprit.

- Oh... Oui... Désolé. (Il tourna vers l'auguste savant un regard si intimidé que c'en était gênant.) Merci.

A peine Cochrane put-il hocher la tête. Son admirateur regagna le silo; faisant volte-face, le physicien partit à grandes enjambées, incapable d'empêcher son corps de réagir à la vitesse de ses pensées. La Forge lui emboîta le pas.

- Faut-il vraiment qu'ils m'enquiquinent comme ça ? grogna Zefram.

Sans vouloir médire de son zélateur, son intervention le laissait diablement irascible, une fois l'euphorie dissipée.

La Forge lui jeta un regard surpris.

- C'est juste un peu d'adulation, doc. Je ne puis les en blâmer. Nous avons tous grandi bercés par vos exploits. Et... je ne devrais sans doute pas vous le dire, mais... J'ai été élève au lycée Zefram Cochrane.

- Vraiment ?

Malgré le temps glacial, Zef sentit de la sueur couler dans son dos et sur sa nuque. Son cœur battait à tout rompre. Comment La Forge pouvait-il ne rien remarquer ?

*Ces gens te vénèrent. Ils t'adorent car ils ignorent tout de toi ! Un fou alcoolique. La vitesse de distorsion, le Phénix, le futur. Ce ne sont pas les fruits du génie, comme ils croient, mais de la folie. Que se passera-t-il quand ils le découvriront ?*

*Je m'emporte, je m'envole... ô mon Dieu. Je ne pourrai jamais piloter dans cet état. Et ce maudit futur va être foutu. A cause de moi, le fameux docteur Zefram Cochrane.*

Il jeta des regards fous autour de lui. La forêt avait en grande partie disparu, mais s'il prenait ses jambes à son COLI, il gagnerait des broussailles, au loin...

A son côté, ignorant tout de sa panique, La Forge éclata de rire.

- Je voudrais que vous voyiez tout ça aujourd'hui. Enfin, mon aujourd'hui.

- Quoi ?

L'ingénieur désigna la zone environnant le silo.

- Tout ce secteur sera classé monument historique.

Vous vous tenez à l'endroit exact où on érigera votre statue.

- Ma... statue ? Bafouilla Cochrane.

- Oui. En marbre, et de vingt mètres de haut... (Il prit la pose.) Vous contemplez le ciel, la main pour ainsi dire tendue vers les siècles à venir.

- Je dois aller arroser les tulipes, croassa Zef.

- Des tulipes ? dit La Forge. Où ça ? Je n'en vois aucune !

- Au vingt-quatrième siècle, il ne vous arrive jamais d'aller vous soulager ?

- Oh... je vois !

- Excusez-moi.

Cochrane se força à gagner les sous-bois d'un pas normal. Quand il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La Forge regagnait le silo et personne d'autre ne s'occupait de lui.

Cédant à la folie qui menaçait depuis toujours de le submerger - en même temps

que le monde, le présent et le futur - il prit ses jambes à son cou.

\* \* \* \* \*

Engagé dans un nouveau tube de Jeffries, Picard rassembla son courage et tendit un bras pour tirer le levier qui ouvrirait le sas. Au-dessus se trouvait la passerelle de l'Enterprise. Selon le terminal qu'il avait consulté elle avait été assimilée par les Borg. Il était possible qu'ils soient déjà en place. En ce cas, Jean-Luc et Lily qui avaient refusé de se tenir à l'écart étaient condamnés.

Inspirant à fond. Il sentit la présence de la jeune femme près de lui et entendit le soupir qu'elle poussa.

Lentement. L'écouille s'ouvrit.

Picard s'attendait à voir surgir une main livide.

Il se trouva face à trois fuseurs, tenus d'une main ferme par Worf, Beverly et le lieutenant Hawk. '

- Capitaine. Le salua Worf, sans tout à fait sourire.

Crusher et Hawk se relaxèrent. Le Klingon tendit à son chef une énorme main.

Picard s'en aida pour prendre pied sur la passerelle sombre et étouffante mais heureusement non-borgifiée. La plupart des consoles étaient ouvertes. Des officiers travaillaient à les réactiver.

L'Enterprise restait son vaisseau.

- Jean-Luc... commença Beverly.

En elle, de sombres émotions luttèrent encore avec le soulagement. Elle ne parvenait pas à sourire.

- Nous vous avons cru...

Picard l'interrompit :

- La nouvelle de mon assimilation était une grossière exagération.

Worf tira Lily sur la passerelle. La vision d'un Klingon la fit reculer. Puis le crâne à crêtes et les sourcils broussailleux lui firent ouvrir des yeux ronds. Par bonheur, la sollicitude des autres officiers l'aida à se décontracter.

Le capitaine réprima un sourire.

- J'ai trouvé ce que vous aviez égaré en chemin : voici Lily. (Il procéda aux présentations.) Docteur, Crusher, lieutenant Hawk... Commander Worf...

Le regard de la Terrienne mit l'officier de la sécurité fort mal à l'aise.

- Je suis Klingon, précisa-t-il.

- Super ! fit Lily, hochant la tête.

Sans perdre une minute, Picard se tourna vers

- Au rapport.

- Les Borg contrôlent plus de la moitié du vaisseau. Nous nous efforçons de rediriger l'énergie vers la passerelle et l'armement, mais sans succès.

- Soixante-sept personnes sont portées manquantes, ajouta Crusher. Data compris.

Picard contint son chagrin et sa colère - la situation ne permettait aucune

faiblesse. Mais il ne put s'empêcher de baisser la tête un instant.

Puis il se redressa.

- Nous devons considérer qu'ils sont assimilés.

Hélas, il y a plus grave. En faisant main basse sur un neuroprocesseur borg, je pense avoir découvert ce qu'ils veulent dire : transformer le générateur des boucliers en une balise interplexing.

Hawk plissa le front.

- Une balise interplexing ?

Picard haussa les épaules. Le terme « interplexing » était pour lui à la fois clair et mystérieux - tout comme le mot « neuroprocesseur ».

- C'est une sorte d'émetteur subspatial. Il relie tous les Borg de l'univers. Si ceux qui sont à bord l'activent, ils établiront un contact avec leurs congénères de ce siècle.

- Au vingt et unième siècle, objecta Crusher, les Borg sont... étaient... encore très loin, dans le Quadrant Delta.

- Ils enverront des renforts quand même, expliqua Picard. L'humanité est une cible facile. Attaquer la planète Terre dans le passé... pour l'assimiler dans le futur.

Il s'efforça d'ignorer l'air accablé de Lily, qui luttait afin de retrouver son assurance. Pour l'aider à rester en vie, il avait besoin de son amitié et de sa foi. A dire vrai, il appréciait Lily en tant qu'être humain et qu'amie; d'une certaine façon, elle incarnait son époque, à la fois tourmentée et cynique. Il avait tenté de lui rendre l'espoir; la voir ainsi le peinait.

- Nous devons détruire le générateur avant qu'ils activent la balise, déclara Worf, parvenant ainsi à la conclusion du capitaine.

Celui-ci réfléchissait aux possibilités.

- Nous ne pouvons pas utiliser de navette, et accéder aux circuits de commande des boucliers prendrait trop de temps... (La défaite n'était pas acceptable. Par bonheur, une idée lui traversa l'esprit.) Monsieur Worf... vous rappelez-vous votre entraînement en apesanteur ?

Comme pour repousser un souvenir déplaisant, Worf déglutit.

- Je me rappelle qu'il m'a rendu malade. Que suggérez-vous ?

Picard lui adressa un regard perçant.

- Je crois qu'il est temps d'aller faire un petit tour !

\* \* \* \* \*

Dans les bois du Montana, Geordi La Forge baissa les yeux sur l'écran de son tricordeur et fit signe au commander Riker, qui dirigeait l'équipe de recherches. Ils avaient franchi les bosquets d'arbres calcinés et fouillaient la partie la plus touffue de la forêt.

- Signe de vie humanoïde droit devant, annonça La Forge, fronçant les sourcils, alors que l'ombre d'un pin agité par le vent dansait sur son écran. A cinq cents mètres.

- Cochrane ? demanda Riker en s'approchant.

Geordi leva les yeux. Il regarda dans la direction indiquée par son tricordeur, puis actionna les muscles qui maintenaient en place ses implants optiques. Aussitôt, ces derniers transmirent à son cerveau une image de la forêt. Une signature thermique rouge vif dessina peu à peu la silhouette d'un homme se frayant un chemin parmi les arbres. Sous les yeux de La Forge, il s'arrêta pour sortir de sa poche un objet qu'il porta à ses lèvres.

- C'est bien lui, dit Geordi.

Son ton était plus amer qu'il ne l'aurait voulu. Mais la fuite de Cochrane l'avait culpabilisé et mis hors de lui.

Culpabilisé, parce qu'il avait eu l'impression fugitive, en regardant le savant se diriger vers les bois, qu'il ne fallait pas lui faire confiance, et qu'il aurait dû le suivre au lieu de retourner au silo.

*J'aurais dû écouter mon instinct*, songea-t-il. Mais il ne l'avait pas fait; à présent, c'était trop tard. Surveiller le docteur Cochrane dans un moment aussi intime lui avait paru un peu incongru. Et puis, pourquoi ne lui aurait-il pas fait confiance ?

Il avait entendu Riker raconter dans quel état il avait trouvé Cochrane après l'attaque : soûl et nageant en plein délire. Mais ça pouvait se comprendre. Cet homme avait survécu à la guerre et réussi à oublier le pessimisme de son époque pour créer une nouvelle ère d'espoir. Après l'attaque des Borg, il avait sans doute cru que ses travaux étaient détruits et que son assistante avait été tuée. Pas étonnant qu'il ait cédé au désespoir.

C'était du moins ce que Geordi avait pensé, avant de voir Cochrane s'enfiler en douce une rasade d'alcool. Et maintenant, voilà que le docteur tétait allègrement la flasque qu'il avait gardée dans sa veste.

Deanna avait raison : ce type était cinglé, et lui, La Forge, n'aurait pas dû le vénérer comme un héros.

Il s'attendait à ce que Zefram Cochrane soit un homme bon et généreux, dévoué au lancement du Phénix, à l'humanité et à son avenir. Pas un ivrogne insupportable.

Et ça, ça l'avait mis hors de lui.

La Forge poussa un soupir. Riker appela le reste de l'équipe, et ils se répartirent.

\* \* \* \* \*

Dans un des sas de décompression de l'Enterprise, Picard ferma le casque de son scaphandre et saisit le fuseur lourd que lui tendait Worf.

- J'ai réglé les émetteurs de pulsations, expliqua le Klingon en remettant une autre arme au lieutenant Hawk.

L'éclairage spartiate se reflétait sur la vitre de son casque, masquant ses yeux à l'éclat sauvage. Mais Picard reconnut dans sa voix une excitation toute guerrière.

- Hélas, je ne crois pas que nous pourrions tirer plus de deux ou trois fois avant que les Borg attaquent.

- Dans ce cas, nous aurons intérêt à bien viser, répondit simplement Picard.  
Magnétisation.

Il enfonça une petite touche, sur sa cuisse; ses deux compagnons en firent autant. Aussitôt, la lumière, sur ses bottes, vira au vert, et les semelles se collèrent au plancher avec un bruit métallique. Il regarda ses deux officiers : Worf semblait impatient, Hawk nerveux, mais déterminé.

- Prêts ?

Les deux hommes hochèrent la tête. Picard se dirigea vers un panneau mural et activa le mécanisme d'ouverture du sas.

Pris d'une soudaine impulsion, il se tourna vers Lily, qui avait insisté pour assister à leur départ. La jeune femme leva la tête vers lui et fit un sourire un peu contraint.

- Faites gaffe à votre carlingue, Dix.

- J'en ai bien l'intention, répondit sincèrement Jean-Luc.

\* \* \* \* \*

Picard émergea du sas de décompression et avança sur la coque du vaisseau. Un frisson courut le long de sa colonne vertébrale quand il lâcha la rampe de sortie. Ses bottes étaient incontestablement magnétisées, comme le prouvaient la lumière verte et leur adhérence au plancher du sas. L'infini de l'espace lui valait toujours un bref instant de panique.

Il avait souvent répété ces gestes en simulation, mais une seule fois dans le vide. Cela ne suffisait pas à lui donner une parfaite maîtrise de ses nerfs. Si les bottes avaient une défaillance, fût-ce d'une seconde.

- Que le capitaine ou un de ses compagnons appuie accidentellement sur le mauvais bouton, et il errerait dans l'espace pour connaître la plus solitaire et la plus lente des fins.

Il prit une longue inspiration, puis fit volte-face et aida Hawk et Worf à sortir du sas. Il remarqua que le lieutenant s'accrochait à la rampe un peu plus longtemps que nécessaire. Quant au Klingon, il ne s'en servit même pas.

Les deux officiers se placèrent sur les flancs de leur chef et, dans un silence pesant, commencèrent à marcher autour du ventre arrondi de la soucoupe. Selon leur perspective, ils se tenaient debout; pour les occupants du vaisseau, ils avaient la tête en bas. Rétro-éclairés par la Terre, qui reflétait les rayons du soleil, tous trois projetaient de longues ombres noires sur la coque de l'Enterprise.

Les sons n'existaient pas dans l'espace, mais chaque officier était relié aux autres par un communicateur. Le bruit d'une respiration lourde et irrégulière remplit le casque de Picard, qui se tourna aussitôt vers son ancien chef de la sécurité.

- Worf. Comment allez-vous ?

- Pas très bien, haleta le Klingon.

Sa peau brun sombre avait considérablement pâli, et ses lèvres tremblaient.

- Essayez de ne pas voir les étoiles; gardez les yeux rivés sur la coque.

Worf s'exécuta. Bientôt, sa respiration s'apaisa et son visage reprit des couleurs.

- Allons-y, dit Picard, joignant le geste à la parole.

\* \* \* \* \*

Dans la brume de la ruche borg, Data tentait sans succès de conserver le calme et le détachement qui étaient siens avant l'activation de sa puce émotionnelle.

Regardant les deux cyborgs chirurgiens fixer des morceaux de peau sur son corps d'androïde, il réussit à maîtriser sa peur et se livra à une évaluation logique de la situation. Mais l'éveil de ses sensations tactiles le distrayait beaucoup.

Pendant qu'il calculait ses chances de se libérer, la femelle borg, toujours unie à son corps, vint inspecter la table d'opération. Ses yeux argentés étudièrent le travail des cyborgs, puis se posèrent sur Data. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

- Une chose m'intrigue, dit l'androïde en s'efforçant d'oublier que le souffle de la jeune femme caressait sa peau. Utilisez-vous un neuro-relais à base de polymères pour transmettre les impulsions des nerfs au processeur de mon réseau positronique ?

Le temps d'effectuer un réglage, un des Borg ouvrit l'entrave de sa jambe gauche. Data fit mine de ne pas y prêter attention.

- Et si tel est le cas, comment avez-vous résolu le problème de la dégradation signalétique inhérente à la transmission de données organosynthétiques le long de...

- Vous parlez toujours autant ? demanda la femme en haussant un sourcil.

- Pas toujours... mais souvent, reconnut Data.

- Pourquoi persistez-vous à utiliser ce mode primitif de communication ?

La Borg se pencha sur l'androïde. Ses yeux en amande paraissaient sans fond, et d'une froideur insoutenable. Data lutta pour ne pas frissonner. Il y avait tant d'avidité dans sa voix.

- Votre cerveau est sûrement capable de..., commença la femme.

- Avez-vous oublié que j'aspire à devenir plus humain ? L'interrompit Data.

- Humain. (Elle cracha le mot comme s'il s'était agi d'une chose dégoûtante.)

Autrefois, nous étions comme eux. Imparfaites, faibles... Organiques. Mais nous avons appris à intégrer à nos corps des éléments synthétiques. Maintenant, nous combinons les deux pour atteindre la perfection.

Elle marqua une pause; son ton se fit séducteur.

- Votre objectif devrait être le même...

- Se croire parfait est souvent le propre d'un esprit qui se berce d'illusions, répliqua calmement Data.

Mais le maelstrom de ses émotions - colère, dégoût, horreur - menaçait de le submerger.

La Borg recula et croisa ses bras de Veuve Noire sur sa poitrine.

- Des paroles insignifiantes, venant d'un être insignifiant qui préfère attaquer ce qu'il ne comprend pas.

- Ce que je comprends, c'est que je ne présente aucun intérêt pour vous. Vous cherchez simplement à obtenir les codes du système informatique de l'Enterprise.

La jeune femme cligna des yeux.

- C'est effectivement un de mes buts. Mais pour réussir, je veux bien vous aider à atteindre le vôtre.

Pendant qu'elle paraissait, un des cyborgs ouvrit une nouvelle entrave - celle d'un de ses bras.

Data bondit, poussant le Borg sur le côté. Sa vitesse surhumaine lui permit de se défaire de ses autres liens, puis de bondir avant que ses geôliers puissent réagir. Il saisit le plus proche de son bras non-assimilé et le précipita à l'autre bout de la pièce. L'autre reçut son pied dans l'estomac et tomba sur un entrelacs de câbles et de tubes.

La Borg s'écarta et observa la scène avec intérêt.

Puis elle inclina la tête et donna un ordre silencieux.

Data s'élança vers les portes coulissantes et s'arrêta quand un champ de force se matérialisa devant lui. Il fit volte-face, et se retrouva face à un troisième Borg, qui leva une main de métal d'où jaillirent de longs dards menaçants.

Instinctivement, Data leva son bras droit pour se protéger le visage.

Une vive lumière brilla au-dessus de lui; les dards déchirèrent l'air et se plantèrent dans sa chair humaine.

Le souffle coupé par la douleur, Data serra contre lui son membre blessé et regarda les traces sanglantes laissées par les armes du cyborg.

D'un geste, la femme ordonna aux autres cyborgs d'arrêter le combat.

Triomphante, elle marcha lentement vers Data.

- Commencez-vous à comprendre ? Voyez comme vous chérissez la chair que je vous ai donnée. Si elle ne signifie rien pour vous, pourquoi la protéger ?

- Je ne fais... qu'imiter les gestes des humains.

La femme sourit, révélant des dents de prédatrice.

- Vous apprenez surtout à mentir aussi bien qu'eux.

- Je ne suis pas programmé pour traiter cette information, dit l'androïde d'une voix mal assurée.

- Dans ce cas, arrachez cette peau de vos membres, comme vous le feriez d'un circuit défectueux. Allez-y, Data. Nous ne vous en empêcherons pas.

L'androïde prit une inspiration, tendit la main... et la laissa retomber. La Borg s'approcha; de ses doigts synthétiques, elle lui caressa la joue.

- Etes-vous familier des manifestations sensuelles du plaisir ?

Il ne pouvait nier la réaction physique qu'il éprouvait à son contact; en même temps, une formidable répulsion l'envahissait. Pourtant, coopérer semblait être la seule solution logique.

- Si vous faites allusion à la sexualité, je suis totalement fonctionnel, et ma programmation inclut de multiples techniques.

- Depuis combien de temps ne les avez-vous pas mises en application ?

Sans sa puce émotionnelle, ses souvenirs ne lui auraient valu aucun inconfort. Là, ils ramenaient avec eux l'image de Tasha Yar, de ses cheveux scintillants, de ses yeux brillants de bonheur, et le souvenir du chagrin qu'il avait ressenti à sa mort. Il comprenait enfin le problème du capitaine Spock : comment supprimer les émotions qui lui ôtaient l'efficacité nécessaire à l'accomplissement de son devoir ?

- Huit ans, dit-il d'un ton neutre, sept mois, seize jours, quatre minutes et vingt-deux secondes.

- Cela fait bien trop longtemps, dit la Borg en se rapprochant.

Data détourna le regard et prit une expression faussement confuse. Mais ses yeux étaient fixés sur le mur et les réservoirs de réfrigérant.

Enfin, il prit sa décision.

Lorsqu'il releva la tête, il s'était résigné à l'inévitable.

La femelle borg l'embrassa.

Il lui entourra les épaules de ses bras.

## CHAPITRE XII

Après un trajet fastidieux sous le ventre du vaisseau. Jean-Luc. Worf et Hawk arrivèrent aux abords du générateur des boucliers. Très lentement. Picard leva la tête pour jeter un coup d'œil.

Il entendit les deux hommes derrière lui pousser des hoquets de surprise. Cinquante mètres plus loin le générateur, un grand disque, scintillait toujours. Mais la moitié de sa surface ainsi que son transmetteur de particules de forme pyramidale étaient maintenant couverts par des dizaines de tubes isolinaires reflétant l'éclat de la Terre et des étoiles.

Picard serra les poings. Sous ses yeux deux tubes émirent un vif rayonnement comme s'ils étaient éclairés par une source intérieure.

Worf poussa un grognement désapprouvateur.

- Nous devrions aller chercher des renforts.

- Nous n'avons pas le temps. dit Picard. Il semble qu'ils construisent leur balise directement sur l'émetteur de particules.

- Si nous réglons nos fuseurs sur la puissance maximum et que nous visons le centre du disque...suggéra Hawk.

- Non. Nous ne pouvons pas prendre le risque de le toucher. Il est chargé d'antiprotons. Nous détruirions la moitié du vaisseau.

- Il y a six Borg, dit Worf, aussi blême qu'un Klingon pouvait l'être. Un assaut direct semble contre-indiqué.

Picard soupira.

- Je sais. Nous trouverons un autre moyen.

Mais lequel ? Il n'en avait pas la moindre idée.

\* \* \* \* \*

William Riker s'appuya contre le tronc d'un grand conifère et regarda Zefram Cochrane, qui, au loin, s'essoufflait sur une pente plutôt raide. Le savant ne s'était pas aperçu de la présence des officiers.

Jusque-là, l'expérience avait été très différente de ce que Riker attendait. Il pensait que Cochrane était un scientifique, un héros et un visionnaire. Au lieu de quoi il avait découvert un ivrogne violent, au comportement souvent inexplicable, et toujours égoïste.

Riker ne voyait qu'une raison pour expliquer la fuite de Cochrane sans doute n'avait-il pas cru ce qu'ils lui avaient raconté, les prenant pour des agents de la

Coalition des Nations de l'Est.

Pourtant, ce n'était pas logique ! Au vingt et unième siècle, personne, Coalition comprise, n'avait encore entendu parler de Zefram Cochrane.

Riker et son équipe avaient prouvé à plusieurs reprises qu'ils connaissaient le concept et le fonctionnement du Phénix. Le commandeur lui-même avait montré à Cochrane des réparations qui n'auraient pas été possibles avec la seule technologie de son époque.

Will pouvait accepter le tempérament lunatique du savant, et même sa dépendance alcoolique, mais pas qu'il ait abandonné tout ce à quoi il tenait. Pour citer Deanna, c'était complètement cinglé.

Riker marqua une pause. Ils avaient sûrement négligé quelque chose d'essentiel qui redonnerait tout son sens au comportement du savant.

La Forge et lui regardèrent Cochrane parvenir à mi colline et s'arrêter, l'air inquiet. Sans doute avait-il découvert la présence de l'officier qui l'attendait en haut, car il fit volte-face et tituba dans la direction opposée.

Il fut intercepté par un second officier, qui lui barra le chemin. Il changea à nouveau de direction et courut vers l'endroit où se tenaient Riker et La Forge.

Will fit un signe de tête à Geordi. Les deux hommes sortirent du couvert des arbres et La Forge demanda, d'une voix amère :

- Alors, doc, on cherche encore les toilettes ?

- Je ne reviendrai pas ! Haleta Cochrane, les yeux écarquillés par la panique, le front couvert de sueur malgré le froid, et tremblant de la tête aux pieds.

Il puait l'alcool, mais il semblait beaucoup trop agité pour un ivrogne. Privé de rationalité, il se comportait comme un fou délirant. Était-il possible qu'il soit malade, que les Borg aient usé sur lui d'armes biologiques ?

La Forge fit un pas en avant, la main tendue, paume ouverte.

- Docteur, nous ne réussissons pas sans vous.

- Ça m'est égal ! Et je ne veux pas de statue !

Il tenta d'échapper à Geordi, mais Riker le retint.

- Docteur...

- Ne me touchez pas ! hurla Cochrane.

A cet instant, le mot « cinglé » s'imposa à l'esprit de Riker en même temps qu'un souvenir qu'il avait occulté jusque-là.

Cinglé. Dingo. Des mots qui avaient autrefois une signification littérale. Ils désignaient les gens atteints de diverses maladies mentales. Quatre ou cinq cents ans plus tôt, un « cinglé » n'était pas quelqu'un qui se comportait de façon atypique ou anticonformiste, mais quelqu'un qui souffrait de troubles organiques ou chimiques du cerveau.

Au début du vingt et unième siècle, on avait découvert un traitement à la plupart de ces affections, à tel point qu'au début de la Troisième Guerre mondiale, elles n'étaient plus qu'un souvenir.

Tout enfant du vingt-quatrième siècle en âge scolaire pouvait citer la liste des conséquences de la Troisième Guerre. L'une avait été la réapparition de maladies

depuis longtemps éradiquées : cancer, artériosclérose, peste, grippe, poliomyélite.

Et désordres mentaux. Durant la première moitié du vingt et unième siècle, le génie génétique n'était pas très développé; les tares se transmettaient toujours de génération en génération, et les traitements en étaient à leurs balbutiements. Si on oubliait une seule dose de médicament, la maladie revenait au galop.

Tout ceci traversa l'esprit de William Riker tandis que Cochrane hurlait puis s'élançait sur sa gauche, la seule direction où aucun officier ne s'était posté.

Ni Will ni Geordi ne le poursuivirent; de toute façon, l'homme courait si vite qu'ils n'auraient pas pu le rattraper.

Riker soupira.

- Comme si nous avions du temps à perdre, murmura-t-il, plus pour lui-même que pour La Forge.

Avec application, il sortit son fuseur, visa et tira. Le rayon atteignit Cochrane dans le dos. Le savant écarta les bras et tomba comme une masse sur le tapis d'aiguilles de pin qui couvrait le sol. Riker se précipita vers lui, La Forge sur les talons, et examina la silhouette inconsciente.

- Vous lui avez parlé de la statue ? demanda-t-il à son compagnon, dans l'espoir d'alléger la tension.

La Forge acquiesça. Sur son visage, la tristesse se mêlait à l'irritation.

Riker s'accroupit et souleva l'homme inconscient.

La Forge fit signe aux autres de les rejoindre et ils retournèrent vers le silo. Tous étaient anormalement silencieux, la mine sinistre.

L'image de leur héros venait d'en prendre un bon coup.

- Je ne comprends pas, lâcha enfin La Forge.

Pourquoi s'est-il enfui ? A l'écouter, on aurait dit qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec le Phénix.

- Je suppose que le docteur Crusher pourra nous en apprendre davantage, répondit Will, sans quitter des yeux leur destination.

Malheureusement, ils ne pouvaient pas contacter l'Enterprise, et ils commençaient à craindre que le vaisseau soit tombé sous l'emprise des Borg. Mais il était inutile de se perdre en conjectures. Riker avait un travail à faire; s'il le faisait bien, le bon continuum spatio-temporel serait sauvé, réduisant ses inquiétudes à néant.

- A défaut, nous pourrions toujours nous rabattre sur Deanna.

De toute façon, ils n'avaient pas le choix : si la situation n'évoluait pas dans les deux heures, l'avenir tel qu'ils le connaissaient n'existerait plus.

\* \* \* \* \*

Le souvenir de sa panique, au moment où il avait dû lâcher la rampe et s'en remettre à ses bottes pour l'empêcher de partir à la dérive, inspira à Picard un plan d'action. Il lui fallut trente secondes pour expliquer à Worf et Hawk ce qu'il attendait d'eux, et pour leur attribuer les tâches.

Hawk s'éloigna, laissant Worf et Picard seuls au bord du disque.

A la périphérie de sa vision, le capitaine vit un cyborg fixer des appareils mystérieux au générateur. Deux tubes cristallins s'allumèrent aussitôt.

Picard et Worf poursuivirent leur route et atteignirent le centre du dispositif. De l'autre côté une troisième silhouette en combinaison spatiale prit place : Hawk.

Le Klingon tituba; Picard lui jeta un regard surpris et s'aperçut qu'il appuyait sa main gantée sur son estomac.

- Monsieur Worf. Pas question que vous vomissiez ici. C'est un ordre.

- Oui. Gargouilla l'officier. Déglutissant tant bien que mal.

Baissant la tête, il s'éloigna dans la direction opposée à celle de Hawk, vers le poste que lui avait assigné son capitaine.

Picard atteignit la section de la coque où étaient peints les mots Verrou Magnétique N°2. Il s'accroupit, prenant garde que la semelle de ses bottes ne se décolle pas de la surface polie, puis ouvrit le panneau. Dessous, se trouvait un ensemble de circuits et de touches.

Dès que les Borg réaliseraient ce que lui et ses compagnons affectés aux Verrous 1 et 3 étaient en train de faire ils se lanceraient à l'assaut. Picard se mit donc à l'œuvre aussi vite que sa mémoire et ses compétences le lui permettaient. Il connaissait à la perfection l'Enterprise E. ayant étudié chacun des systèmes en détail mais il y avait passé moins de temps que sur l'Enterprise D, et quelques différences subtiles mais essentielles existaient entre les deux.

Hélas, le Borg lui laissa moins de temps que prévu.

Soudain. Une ombre se découpa sur la coque brillante. Picard leva la tête et aperçut, à vingt mètres de là, un cyborg qui se dirigeait vers lui. Au même moment, le sifflement d'un tir de fuseur attira son attention.

De l'autre côté du disque, Hawk baissa son fusil.

Un Borg blessé s'envola, battant des bras dans une gerbe d'étincelles. Mais un autre approchait déjà derrière l'officier, qui ne s'en était pas aperçu.

- Hawk ! cria Picard.

Trop tard. Avant que le jeune homme puisse se mettre en position et tirer, le Borg fondit sur lui. Des mains pâles comme celles d'un fantôme se refermèrent autour de son cou. Des sondes noires s'enfoncèrent dans sa chair, atteignirent sa colonne vertébrale et remontèrent jusqu'à son cerveau.

Picard ferma les yeux. Hawk ne cria pas, mais il eut un hoquet de terreur primitive. Puis le bruit de sa respiration torturée résonna dans le casque du capitaine, tandis que les sondes se frayèrent un chemin vers leur objectif.

Le silence retomba. Picard se remit au travail, après avoir jeté un coup d'œil au cyborg qui ne se trouvait plus qu'à cinq mètres de lui.

La coque trembla sous ses pieds. Au même instant, la voix de Worf retentit aux oreilles de Jean-Luc.

- Verrou magnétique désengagé.

- Alors, rendez-vous au poste de Hawk et terminez son travail ! ordonna Picard. Il n'avait pas le temps d'épiloguer sur le sort du malheureux.

Worf se tut. Picard supposa qu'il était occupé avec son propre poursuivant. Après avoir tiré, le Klingon annonça d'une voix fébrile :

- Ils se sont déjà adaptés !

Picard dut s'interrompre. Il n'avait pas terminé, mais le cyborg ne se trouvait plus qu'à deux mètres de lui. Il tendit la main vers son fuseur lourd. Celui-ci ne pourrait faire de mal au Borg, mais il n'était pas devenu inutile pour autant.

Le capitaine tira sur la coque, entre lui et son adversaire. Le métal céda et un geyser de gaz s'échappa de la déchirure, renversant le cyborg.

Le triomphe de Jean-Luc fut de courte durée. Devant lui, quatre, puis six nouveaux tubes s'allumèrent.

\* \* \* \* \*

Tandis que le Borg approchait de lui, Worf montra les dents, son mal de l'espace tout à fait oublié. Picard lui avait parlé des redoutables sondes de leurs ennemis, et le Klingon n'avait aucune intention de connaître un destin déshonorant. Pourtant, il attendit son adversaire sans bouger, lui permettant presque de le saisir par sa combinaison.

D'un mouvement vif, il tira le bat'leth dissimulé dans son dos, et trancha net le bras du cyborg. Quelques étincelles jaillirent et des gouttes de sang parfaitement rondes s'envolèrent. Le membre, toujours relié au Borg par un câble noir, flottait au-dessus de sa tête et restait suspendu dans le vide.

Sans se démonter, le cyborg plongea vers Worf et tendit sa main restante. Le Klingon s'écarta juste à temps pour éviter les lames meurtrières qui visaient sa poitrine.

Mais l'une déchira le tissu de sa combinaison spatiale sur sa jambe droite. Le sifflement d'une fuite d'oxygène emplit son casque.

Le Klingon mobilisa sa volonté de guerrier et s'obligea à rester calme. Il se concentra sur son adversaire. Une milliseconde avant que le Borg attaque, il frappa à nouveau et lui enfonça sa lame dans le cou, sous la mâchoire.

Il recula pour éviter un geyser d'étincelles et de sang et regarda le Borg crier avant de mourir. Les semelles magnétisées de ses bottes le maintenaient arrimé à la coque, tandis que son corps ondulait dans l'espace comme une algue au fond de la mer.

Alors, Worf s'aperçut que sa vision se troublait et que ses poumons cherchaient en vain à aspirer de l'air. Ses jambes flageolèrent au moment où se déclenchait l'alarme de sa combinaison :

- Attention : décompression dans quarante-cinq secondes.

\* \* \* \* \*

Protégé par un rideau de gaz, Picard travaillait d'arrache-pied au déverrouillage informatique du système hydraulique qui commandait certains mécanismes d'amarrage du vaisseau. Quand ce fut fait, il banda ses muscles et fit tourner lentement le

verrou.

Du cœur de l'Enterprise E monta une vibration indéfinissable. Picard poussa un soupir de soulagement; sa satisfaction se changea en angoisse lorsqu'il leva la tête vers Worf, dont la combinaison fuyait toujours.

Plus loin, le verrou sur lequel avait travaillé Hawk était toujours en position fermée. Même s'il avait eu la possibilité d'atteindre le Klingon à temps, Picard n'aurait pas pu tourner le dos à son devoir.

Il sursauta en constatant que l'un des trois derniers tubes isolinéaires venait de s'allumer. La balise allait bientôt émettre.

Il ne pourrait pas y arriver, et pourtant, il le fallait. Des pas firent vibrer la coque sous ses pieds. Jean-Luc se retourna et se retrouva face à face avec le cyborg, qui avait patiemment contourné le rideau de gaz et revenait à la charge. Picard recula de deux pas.

Le Borg leva un bras cybernétique dont la main avait été remplacée par une scie circulaire. Une simple contraction musculaire la mit en mouvement.

Il était impossible qu'ils l'assimilent. Impossible, et pourtant.

*Ils ne m'auront pas.*

Picard appuya sur la touche qui commandait la magnétisation de ses bottes. La lumière verte s'éteignit et les semelles métalliques se détachèrent de la coque. Le capitaine flotta dans l'espace, hors de portée du Borg. C'était une sensation à la fois jubilatoire et terrifiante. Mais il s'obligea à se concentrer et à ramener ses jambes sous lui. Puis il prit appui contre la paroi et poussa.

Il passa au-dessus de la tête du cyborg, à travers le rideau de gaz, et flotta vers l'autre côté du générateur. Il tenta de rester le plus « compact » possible, mais l'absence de gravité lui rendait la tâche difficile.

Enfin, il s'écrasa contre la coque. Il tâtonna à la recherche d'une prise, parvint à s'agripper et remagnétisa ses bottes. Sa tête tournait et son estomac se rebellait.

En quelques pas, il atteignit le panneau que Hawk avait démonté et y plongea la main pour taper une série de codes. Puis il saisit la poignée du verrou hydraulique et la fit tourner.

Sous ses pieds, le sol vibra de nouveau.

Il leva la tête vers le déflecteur et regarda la première fixation qui le reliait à l'Enterprise se détacher, bientôt imitée par les autres.

Alors, le disque lui-même se souleva, emmenant avec lui les tubes isolinéaires.

Picard ne voulait pas encore crier victoire, et il avait raison. A un mètre de la coque, le générateur s'immobilisa, rattaché à l'Enterprise par un énorme câble.

Le capitaine leva son fuseur, visa et marqua une pause quand il capta un mouvement sur sa droite. Il fit volte-face et reconnut une combinaison spatiale de Starfleet, celle de Hawk, à en juger par ses dimensions. La lumière bleutée de la Terre faisait briller la visière du casque. Mais alors que l'homme plongeait vers Picard, celui-ci reconnut le visage de son lieutenant, toujours humain en apparence, et pourtant indéniablement borg à en juger par son impassibilité. Un petit senseur-scope était fixé à sa tempe gauche, et l'une de ses oreilles avait été remplacée par une

plaque de circuits électroniques.

Le pire, c'étaient ses yeux. On eût dit ceux d'un cadavre. Bien qu'ouverts, ils semblaient ne rien voir, et s'être vidés de toute étincelle de vie.

Pourtant, Hawk bougeait encore. Son esprit était prisonnier de la coquille de chair et de métal sur laquelle il n'avait plus aucun contrôle. Horrifié, impuissant, il pria pour que Picard gagne le combat contre son alter ego borg.

*Ils ne m'auront pas.*

« Hawk » tenta de faire tomber Picard. Le capitaine se sentit partir vers l'arrière, mais il parvint à garder ses semelles collées au sol et à conserver son équilibre. Par chance, son ancien lieutenant était une recrue trop fraîche pour que les Borg l'aient déjà équipé d'armement cybernétique. Mais même ainsi, Hawk possédait une force dix fois supérieure à la sienne. Il plongea, jetant tout son poids dans la bataille. Pour épargner ses lombaires, Picard n'eut d'autre choix que de plier les genoux et se laisser aller en arrière.

En tombant, il aperçut les trois derniers Borg qui s'étaient remis au travail sur la balise.

Une rangée de tubes s'illumina soudain.

Hawk fondit sur Jean-Luc, et lui abattit un poing sur le casque. Picard lui saisit le poignet; le presque Borg se libéra avec une facilité déconcertante. Il frappa de nouveau. Encore et encore.

La visière de Picard se fendilla.

*Ils ne m'auront pas*, jura silencieusement le capitaine. Mais cette fois, l'inspiration ne venait pas à son secours. Une rage froide l'envahit à l'idée de sa mort imminente. Il avait échoué. A cause de lui, l'humanité passée et à venir serait condamnée à une existence dénuée d'espoir, et à des souffrances mentales éternelles.

Il regarda Hawk lever le poing pour lui donner le coup de grâce. Il n'aspirait plus qu'à une chose : mourir rapidement, avant d'être assimilé.

Un tir de fuseur passa si près de son visage qu'il l'aveugla. Quand Picard retrouva la vue, quelques secondes plus tard, il aperçut une silhouette s'éloigner dans l'espace : c'était celle de Hawk, les bras et les jambes en croix, le torse carbonisé.

Le capitaine se remit maladroitement debout. Il ne s'agissait pas que ses semelles se détachent à nouveau de la coque. A quelques mètres de lui se tenait Worf, l'air satisfait d'avoir évité à son supérieur une mort déshonorante.

Le Klingon se dirigea vers Picard, une masse blanc et noir flottant à côté de son mollet. Elle était reliée au morceau de câble qu'il avait utilisé pour garrotter la partie déchirée de sa combinaison et enrayer la fuite d'oxygène.

Alors qu'il approchait, Picard réalisa avec un indicible dégoût qu'il s'agissait en fait de la main d'un Borg et de son avant-bras, sectionné à hauteur du coude.

Une vision moins sinistre mais plus inquiétante attira l'attention du capitaine : les câbles qui retenaient toujours le générateur au vaisseau continuaient à l'alimenter en énergie. A présent, tous les tubes de la balise brillaient de mille feux.

Picard épaula son fuseur lourd et tira dans le faisceau de câbles.

Un éclair aveuglant jaillit, ne durant guère qu'une milliseconde. Dans une gerbe d'étincelles, l'immense disque reprit lentement son ascension. La balise et ses myriades de tubes s'éteignirent. Les trois Borg qui y travaillaient toujours s'immobilisèrent, le visage impassible, même dans la défaite, face à la mort.

Ils dérivèrent dans l'espace sous le regard de Picard et de Worf. Quand le disque se trouva à une centaine de mètres de l'Enterprise, le Klingon leva son fusil et grogna :

- Assimilez donc ça !

Il tira. Picard se protégea le visage d'un bras quand le générateur explosa, telle une nova.

Worf se tourna vers lui, un sourire triomphant sur les lèvres. Son capitaine le lui rendit.

Il n'éprouvait aucun regret, aucune culpabilité à l'idée d'avoir pris la vie de six Borg. Seulement une joie primitive, et une légère déception, car jamais il ne pourrait leur infliger des souffrances mentales identiques à celles qu'ils lui avaient fait subir.

Tandis que les débris de la balise tourbillonnaient dans le vide intersidéral, il se jura en silence de traquer les Borg, un par un, jusqu'à ce qu'il ait atteint le cœur du collectif.

Les lèvres d'une femme murmurant « Locutus ». Et il percera ce cœur plus profondément que les Borg avaient percé le sien, même si cela devait entraîner sa mort et la disparition de tout ce qui lui était cher.

\* \* \* \* \*

Dans le ventre tiède et humide de la ruche borg, celle qui était tous leva vivement la tête.

Vision de feu et de métal qui se désintègre, cris d'agonie silencieux.

*Locutus...*

Ses yeux argentés clignèrent. Sa rage se transforma peu à peu en détermination, et en une faim qui n'avait rien de physique.

Son appétit de « petits esprits » ne pouvait être rassasié, mais elle en trouverait toujours, et connaîtrait à jamais la joie qui l'envahissait au moment où elle les absorbait.

Au fil des ans, une autre soif s'était emparée d'elle : celle d'une âme égale dotée de la même volonté indomptable, de la même force, de la même audace que la sienne. Un esprit qui ne se laisserait pas conquérir. Ce serait un plaisir de lutter avec lui, de prendre peu à peu le dessus. Et, finalement, de le dévorer.

Cela ne tarderait plus, à présent. Son heure viendrait bientôt. Elle poserait à nouveau ses yeux sur cet homme, lui donnant le choix une deuxième fois. Alors, elle tiendrait sa revanche.

## CHAPITRE XIII

Picard attendait dans le sas de décompression, à côté de Worf. Par la baie vitrée, les deux hommes regardaient Beverly Crusher pianoter sur une console. Lily se tenait près d'elle. Les voyant entrer, une vive inquiétude se peignit sur son visage quand elle s'était avisée de la disparition d'un des membres du trio.

Puis elle avait incliné la tête et plissé les yeux pour mieux voir. En reconnaissant Picard, elle avait souri.

Son soulagement et sa joie étaient si flagrants, et pleins d'une affection si sincère, qu'ils avaient effrayé Jean-Luc. Le capitaine s'était surpris à répondre au sourire de la jeune femme avec bien plus que de la sympathie.

Il la regarda une seconde de trop, et tous deux baissèrent les yeux en même temps. Lily reprit contenance aussitôt, affichant le cynisme à la mode au milieu du vingt et unième siècle.

Picard regarda ostensiblement le docteur Crusher.

Il admirait la détermination de Lily Sioane, son courage, son intelligence, mais il ne pouvait envisager une relation avec une femme appartenant à une autre époque que la sienne. Que Lily se soit reprise aussi vite montrait qu'elle partageait cette position.

Flanqué de Worf, Picard franchit la porte du sas et ôta son casque.

- Nous les avons arrêtés, dit-il, triomphe et regret se mêlant dans sa voix. Mais nous avons perdu Hawk.

Une profonde tristesse voila les yeux bleus de Beverly tandis qu'elle avançait vers le Klingon et, se dressant sur la pointe des pieds, l'aidait à retirer son casque.

Les yeux de Worf n'étaient plus que des fentes.

- Commander, vous vous sentez bien ? demanda Beverly, inquiète.

Worf plongea dernière la console la plus proche et rendit tout ce qu'il avait dans le ventre. Les trois humains échangèrent un regard empli de pitié et d'un vague dégoût.

- Le cœur d'un lion et l'estomac d'une brebis, commenta Picard.

- Ils attaquent à nouveau !

Le capitaine sursauta et se tourna vers l'officier de la sécurité qui s'extrayait d'un tube de Jeffries. Son visage couleur olive et ses cheveux noirs en bataille luisaient de sueur. Tremblant, les yeux écarquillés, il annonça :

- Les Borg se sont emparés de trois de nos postes de défense; ils ont pris les ponts cinq et six. Ils se sont adaptés à tous les réglages de nos armes. C'est comme si nous avions tiré à blanc.

- Il faudra trouver un autre moyen de modifier nos fuseurs, dit Picard.

Il s'interrompt. Il serait difficile, voire impossible, de retenir les Borg. Un seul tir, et il faudrait rerégler les fuseurs, encore et encore. S'il avait pu faire travailler ses meilleurs ingénieurs sur la question, ils auraient peut-être trouvé une solution. Mais La Forge et les autres se trouvaient sur Terre (en compagnie de Zefram Cochrane, si tout allait bien), et les quelques techniciens restés à bord du vaisseau avaient compté parmi les premières victimes des Borg. Sans eux...

*Non. Ils n'iront pas plus loin. Ils m'ont déjà assimilé une fois, et je ne les laisserai pas faire la même chose à mon vaisseau. Je ne peux pas.*

Il lança un regard sévère au jeune officier.

- En attendant que nous trouvions une solution, dites à vos gens de tenir bon. Battez-vous au corps-à-corps, s'il faut en arriver là.

Le jeune homme parut se dégonfler sous ses yeux comme une baudruche. Il détourna le regard, comme pour ne pas contempler le spectacle de sa propre mort.

Picard essaya de se convaincre que la situation n'était pas désespérée. Il restait encore une chance de vaincre; il n'était pas en train de condamner son équipage.

Le jeune officier se reprit très vite.

- Oui, monsieur, dit-il avant de tourner les talons.

- Attendez !

Worf réapparut. Il s'essuya la bouche d'une main, se retenant de l'autre à la console.

- Capitaine... Nos armes sont inutiles. Nous devons activer la séquence d'autodestruction et utiliser les navettes de sauvetage pour évacuer le vaisseau.

- Des navettes de sauvetage ? répéta Lily, les yeux brillants d'espoir.

- Non ! Aboya Picard.

Surpris, Worf cligna des yeux.

- Mais, Jean-Luc..., protesta Beverly. Si nous détruisons l'Enterprise, nous éliminerons les Borg.

Picard ne lui accorda pas un regard. En lui se déchaînaient trop d'émotions : une rage homicide, un désir aveugle de vengeance, une peur sourde.

- Nous allons rester et nous battre, dit-il en serrant les dents.

- Monsieur, insista Worf, le vaisseau est déjà perdu. Nous ne devons pas sacrifier.

- L'Enterprise n'est pas perdu, coupa Picard, et nous ne le perdrons pas au bénéfice des Borg tant que c'est moi qui commanderai. (Il tourna la tête vers l'officier.) Vous avez entendu les ordres ? Rompez.

- Une minute ! Intervint Lily tandis que le jeune homme s'engageait dans le tube. Je n'appartiens pas à votre équipage, et je n'ai aucune envie de vous regarder vous battre contre des monstres de l'espace. Je veux rentrer chez moi.

*Si nous échouons, vous n'aurez plus de « chez vous »,* faillit dire Picard. Mais il se mordit les lèvres et garda le silence. Les paroles du Klingon avaient réveillé en lui une colère qu'il ne pouvait contenir. L'Enterprise était son vaisseau; jamais il ne l'abandonnerait. Il ne laisserait pas les Borg lui faire mal à nouveau et il ne leur

concéderait pas la plus insignifiante victoire. Il ne s'enfuirait pas comme un voleur en espérant que la séquence d'autodestruction suffise à les tuer.

Jean-Luc voulait les voir morts. Il voulait. Une fois de plus, sa mémoire lui fit défaut quand il tenta de retrouver l'image de celle qui avait engendré Locutus, et dont il voulait se venger.

Crusher dévisagea Picard, ses yeux exprimant sa désapprobation et le souci qu'elle se faisait pour lui.

- Capitaine, dit Worf d'une voix devenue presque stridente. Je m'oppose à...

- J'ai noté votre position, trancha Picard, haussant le ton.

Sur le visage du Klingon, la colère et la loyauté se livraient un combat sans merci. Il prit une grande inspiration et tenta de se calmer.

- Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, je crains que vous ne laissiez votre... expérience personnelle avec les Borg influencer votre jugement.

Picard fit un pas vers Worf et serra les poings. Il ne voyait plus le Klingon, mais un reflet de lui-même, un senseur-scope couvert de sang jaillissant de sa joue.

Et un visage féminin à peine aperçu, dont les traits refusaient de se préciser dans son esprit.

Il réussit à ne pas frapper le Klingon. Mais quand il parla, sa voix était glaciale.

- Je n'aurais jamais cru vous dire ça un jour, Worf, mais je pense que vous avez peur. Vous voulez détruire le vaisseau et détalier comme un lapin.

Le Klingon se redressa de toute sa taille. Une flamme sauvage brilla dans ses yeux.

- Jean-Luc ! Intervint Beverly.

Le capitaine lui fit signe de se taire. Il était au-delà de la peur, au-delà de la raison, au-delà de tout ce qui n'étanchait pas sa soif de vengeance.

Il retourna à Worf son regard haineux.

- Si un autre homme avait osé me dire ça, grogna lentement le Klingon, je l'aurais tué sur-le-champ.

- Foutez le camp de ma passerelle ! ordonna Picard.

Pour lui, le visage de Worf avait disparu, remplacé par des lèvres d'onyx qui s'écartèrent, révélant des dents de perle.

*Locutus...*

Des bruits de pas le ramenèrent à la réalité. Il se tourna vers le tube de Jeffries et vit Worf s'y engouffrer.

\* \* \* \* \*

Ebahie, Lily regarda Picard faire volte-face et se diriger vers une des pièces adjacentes à la passerelle. Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, Beverly Crusher (le docteur qui avait aidé tout le monde à s'échapper lors de l'attaque des Borg) se tourna vers la jeune femme.

- Allions-nous-en, dit-elle, sans se départir de son calme.

Mais Lily voyait bien que la jolie rousse était extrêmement troublée par la

scène à laquelle elle venait d'assister.

Tel le capitaine Achab, Picard avait perdu la raison.

Il était prêt à sacrifier son équipage afin de vaincre les Borg. Tout ça pour sauver son vaisseau. *C'est d'autant plus stupide qu'il ne restera personne pour le piloter*, songea la jeune femme.

Puis elle nuança son analyse. Après tout, elle aurait risqué sa vie pour le Phénix, parce qu'elle y avait investi tous ses espoirs et ses rêves. Peut-être comprenait-elle Achab. Mais celui-ci n'était pas motivé par son seul amour pour l'Enterprise. Il y avait en lui quelque chose de plus sinistre, dont elle avait eu un premier aperçu lors de leur fuite dans les tunnels, et un autre à l'instant.

Elle avait d'abord supposé que les Borg s'étaient emparés d'un ami, d'un parent ou de la compagne du capitaine. Mais les propos de Worf avaient jeté un éclairage nouveau sur la question.

- Que fait-on maintenant ?

Une ombre passa sur le visage du docteur Crusher, et sur ceux de tous les officiers, qui levèrent furtivement la tête vers la jeune femme. Le problème n'affectait pas seulement Picard et Beverly; il était si grave que personne n'osait le formuler à voix haute.

- Nous exécutons les ordres, dit doucement Crusher. (Elle se tourna vers deux officiers.) Kaplan, Dyson, cherchez un moyen de modifier...

- Attendez ! Explosa Lily. *C'est stupide. Si nous pouvons quitter ce vaisseau et le faire sauter, nous devons le faire.*

Crusher prit sa voix la plus neutre, la plus professionnelle, mais la frustration se lisait dans ses yeux.

- Une fois que le capitaine a pris une décision, il n'y a plus à revenir dessus.

*De vrais moutons*, songea Lily, *furieuse. Parce que Jean-Luc est obsédé par les Borg, ils vont se comporter en bons petits soldats et aller au casse-pipe.*

- *C'est ce que nous verrons*, dit-elle en se dirigeant vers le bureau de Picard.

\* \* \* \* \*

Sur la passerelle conduisant au cockpit du Phénix, Will Riker marqua une pause pour savourer la vision qui s'offrait à lui : Zefram Cochrane, assis sur le siège du pilote, totalement concentré sur la lecture des jauges. Pour une fois, il n'était ni saoul, ni nerveux, ni moqueur.

Pour une fois, il avait l'air du héros qu'il était. Ou du moins, qu'il serait bientôt.

Lorsqu'ils l'avaient ramené dans la salle de contrôle du silo, il était hystérique et marmonnait des propos sans queue ni tête. D'après Deanna, il souffrait d'un problème cérébral d'ordre chimique. Faute d'avoir accès aux ordinateurs et à l'infirmier de l'Enterprise, la jeune femme ne pouvait pas établir un diagnostic, et encore moins prescrire un traitement.

En revanche, elle pensait pouvoir traiter les principaux symptômes de la maladie (alcoolisme et anxiété) en utilisant les tranquillisants contenus dans leurs kits de

premier secours.

Will lui avait donné le feu vert. Quelques minutes plus tard, Cochrane était redevenu sobre et rationnel, bien qu'un peu embarrassé et encore pas mal irritable. Les médicaments n'avaient en rien modifié son caractère, un phénomène que Riker trouvait étrangement réconfortant.

Il sourit en voyant Cochrane jeter un coup d'œil à un garde, puis le gratifier d'un sourire qui eût mieux convenu à un chimpanzé.

Will se composa une expression solennelle; il entra dans le cockpit, où il s'accroupit derrière le siège du pilote.

- Il ne nous reste plus qu'une heure, doc. Comment vous sentez-vous ?

Cochrane appuya sur le bouton « stop » d'un antique micro, puis griffonna quelque chose sur un bloc-notes.

- J'ai une saloperie de migraine. Je ne sais pas si je la dois au whisky, à votre fuseur ou aux deux.

Il regarda Riker par-dessus son épaule, haussa les sourcils et écarquilla les yeux avant de se fendre d'un large sourire.

- Mais je suis prêt à entrer dans l'Histoire !

Malgré lui, Riker gloussa. Il allait faire un commentaire lorsqu'une voix sortit des haut-parleurs de la radio.

- Troi à commander Riker.

Comme tous les membres de l'équipage présents dans le silo, la jeune femme avait du mal à maîtriser son excitation.

- Ici Riker.

- Nous sommes parés au lancement.

Riker jeta un coup d'œil à Cochrane, qui haussa les épaules. Une tentative méritoire de nonchalance.

- Allez-y.

Le toit du silo coulissa avec un bruit qui fit grincer les dents de Riker. Le commander s'installa dans un siège, derrière Cochrane. Un flot de lumière envahit le cockpit.

- Regardez-moi ça, dit-il en s'émerveillant de la couleur turquoise du ciel, où on distinguait encore un croissant de lune.

- Qu'est-ce qui vous prend ? Ne me dites pas que la lune n'existe plus au vingt-quatrième siècle, grogna Cochrane.

- Si, mais elle a l'air... très différente.

Voyant le regard intrigué du savant, Riker expliqua :

- Cinquante millions de gens vivent sur la lune. Par temps clair, depuis la Terre, on aperçoit TychoCity, New Berlin et même Lake Armstrong.

Cochrane leva la tête vers le ciel et fit la moue.

- Hum...

- Et, vous savez...

- Ah non, pitié ! Ne me dites pas que c'est grâce à moi ! J'en ai déjà trop entendu au sujet du grand Zefram Cochrane.

Pour éviter le regard de Riker, il fit mine d'être absorbé par ses notes.

- Je ne sais pas qui a écrit vos livres d'histoire, ni où vous avez obtenu vos informations, mais les gens de votre époque se font une drôle d'idée de moi, grommela-t-il. Vous me considérez tous comme un saint, un visionnaire ou quelque chose dans le genre.

Il entreprit d'étudier les cadrans dans un ordre purement aléatoire. A voir son agitation, Riker comprit ce qui avait déclenché ses précédentes crises.

- Je ne vous prends pas pour un saint, doc... Mais vous avez vraiment eu une vision, et nous sommes en plein dedans en ce moment même.

Rouge de colère, Cochrane se tourna vers lui.

- Vous voulez vraiment savoir ce que je vois ?

Des dollars. Du fric. L'économie existe encore, vous savez. Il n'y a plus d'or à Fort Knox, mais il en reste beaucoup de l'autre côté de l'océan. Savez-vous combien l'Agence Spatiale Indonésienne paierait pour une fusée plus rapide que la lumière ?

Riker secoua la tête.

- Je n'en ai pas la moindre idée, admit-il.

- Ça ne m'étonne pas. Je n'ai pas construit ce vaisseau pour accoucher d'une nouvelle ère. Vous croyez que je veux visiter les étoiles ? Mon pauvre ami, je suis malade en avion; je ne me déplace jamais qu'en train ! Tout ce que j'espère, c'est pouvoir me retirer sur une île tropicale bourrée de bonnes femmes à poil. Voilà qui est vraiment Zefram Cochrane. Voilà ce qu'est sa vision.

Il programma des données dans son ordinateur primitif.

- Ce type que vous croyez connaître, le personnage historique. Je n'ai pas vu son ombre depuis la guerre.

Riker mit un moment à trouver quoi répondre.

- Quelqu'un a dit un jour : « N'essayez pas d'être un grand homme; contentez-vous d'être un homme et laissez l'histoire porter son jugement. »

Cochrane pinça les lèvres.

C'est absurde.

- Vraiment ? C'est vous qui direz ça. Dans dix ans.

Le savant ouvrit la bouche pour parler et la referma sans un mot. Riker sourit.

- Plus que cinquante-huit minutes, doc. Vous feriez mieux de vous remettre au boulot.

\* \* \* \* \*

Assis à son bureau, dans la petite pièce éclairée par la Terre et les étoiles, Picard s'affairait à démonter un fuseur lourd. C'était une tâche difficile, même pour un ingénieur, et malheureusement très longue. Il savait que beaucoup de ses hommes mourraient avant qu'il en vienne à bout.

Mais la colère froide qui l'étreignait depuis son retour lui hurlait qu'il n'avait pas le choix. Il ne pouvait pas les laisser faire une deuxième fois, détruire son propre vaisseau.

Au cœur de ce chaos émotionnel, une petite voix rationnelle demanda : « Les Borg ne seraient-ils pas en train de t'influencer ? »

Non. Picard secoua la tête. Il n'avait pas entendu le murmure du collectif depuis un moment. Le désir de rester et de se battre n'appartenait qu'à lui. Au fil des ans, il avait cru que sa colère s'était dissipée; en réalité, elle n'avait fait que s'enfouir au plus profond de lui-même pour grandir sans cesse.

La porte s'ouvrit. Picard leva les yeux et vit Lily entrer en trombe, le corps tendu, les poings serrés, ses yeux bruns lançant des éclairs.

- Espèce de crétin ! Cracha-t-elle en se campant devant Jean-Luc.

Il aurait pu répliquer sur le même ton; par un prodigieux effort d'volonté, il parvint à garder son calme.

- Lily, ce n'est pas le moment.

- Ecoutez, dit la jeune femme d'une voix tranchante, je ne sais rien du vingt-quatrième siècle, mais je sens que tous vos hommes sont persuadés qu'il est suicidaire de rester. Evidemment, ils ont bien trop peur pour vous le dire en face.

- L'équipage a l'habitude de suivre mes ordres, dit sèchement Picard.

Lily plaqua ses paumes sur le bureau et se pencha vers lui, un rictus sarcastique sur les lèvres.

- Il a surtout l'habitude que ces ordres aient un sens.

- Personne ne comprend les Borg aussi bien que moi ! Aboya Picard.

Il regretta aussitôt son éclat; la jeune femme fronça les sourcils.

- Que voulez-vous dire ?

Toute l'amertume de Picard dut s'afficher sur son visage, car Lily recula, surprise.

- Il y a six ans, dit-il d'une voix rauque, j'ai été assimilé par le collectif. Les Borg m'ont implanté leur cybernétique dans le corps. Relié à l'esprit de la ruche, je n'avais plus la moindre individualité. J'étais l'un d'entre eux.

Il laissa ses mots pénétrer dans l'esprit de la jeune femme, et vit avec une certaine satisfaction la colère disparaître de son visage. Qu'elle regrette ses paroles; qu'elle réalise ses erreurs et lui en demande pardon. Il était le seul à savoir comment agir.

- Ainsi, vous comprendrez que j'ai une perspective très spéciale sur les Borg et sur la façon de les combattre.

Il s'interrompit pour lui laisser le temps de présenter ses excuses. Voyant qu'elle ne s'y décidait pas, il poursuivit :

- Et maintenant, si vous voulez bien sortir, j'ai du travail à faire.

Il ouvrit un panneau, sur le flanc de l'arme, et s'intéressa à ses entrailles. Même ainsi, il sentait le regard de la jeune femme peser sur lui.

- Je suis si bête, dit enfin Lily.

Il leva les yeux : elle souriait. Enfin, des excuses. Songea-t-il en préparant une tirade magnanime. A sa grande surprise, la jeune femme s'assit en face de lui et secoua la tête.

- C'est si simple que je m'étonne de ne pas y avoir pensé plus tôt. Une revanche.

Vous voulez une revanche. Les Borg vous ont blessé, et vous entendez le leur faire payer.

Les joues de Picard s'empourprèrent comme si elle l'avait giflé, mais il réussit à sourire, l'air condescendant.

- A mon époque, nous ne succombons plus à nos pulsions. Nous avons développé une sensibilité plus évoluée.

- Foutaises ! Cracha Lily en se penchant vers lui.

J'ai vu l'expression de votre visage quand vous avez tiré sur les Borg, dans le faux bar. Vous preniez votre pied.

Les phalanges de Picard blanchirent.

- Comment osez-vous... ?

- Admettez-le, capitaine. Vous n'êtes pas la première personne que ça excite d'en tuer une autre, et vous ne serez probablement pas la dernière non plus.

- Sortez d'ici !

Ça ne l'avait pas excité du tout; il avait simplement jugé que c'était la seule chose à faire.

Les yeux de Lily plongèrent dans les siens.

- Sinon quoi ? Vous me tuerez, comme vous avez abattu l'enseigne Lynch ?

Picard avait de plus en plus de mal à se maîtriser. Il haussa la voix.

- Il n'y avait aucun moyen de...

- Vous n'avez même pas essayé, coupa Lily. Où était passée votre « sensibilité évoluée » ?

Il ne répondit pas. Dans son esprit, il revivait l'instant où il avait tiré sur les deux Borg. Sans même remarquer que Lynch était l'un des deux. Et il n'y avait pris aucun plaisir, sinon la satisfaction d'un docteur qui vient de découvrir le traitement d'une maladie mortelle.

La satisfaction ? Non, ce n'était pas le terme juste...

- Vous êtes encore plus possédé qu'à l'époque où les Borg vous avaient assimilé.

- Je n'ai pas de temps à perdre en vains bavardages, grogna Picard.

- Oh, désolée, je ne voulais pas perturber votre petite quête, railla la jeune femme. Le capitaine Achab veut partir à la chasse à la baleine.

Il eut un mouvement de recul, comme si elle l'avait frappé.

- Comment ?

- Ne me dites pas que les livres n'existent plus au vingt-quatrième siècle !

- Ce n'est pas une question de vengeance, s'exclama-t-il, hors de lui.

- menteur'

- Je veux simplement sauver l'avenir de l'humanité !

- Dans ce cas, faites sauter le vaisseau !

- Non !

Fou de colère, il lança le fuseur à l'autre bout de la pièce. L'arme s'écrasa contre une vitrine remplie de modèles réduits de l'Enterprise et de médailles.

- Je n'abandonnerai pas J'Enterprise ! Nous avons déjà fait trop de compromis, battu trop de fois en retraite devant les Borgs. Ils envahissent notre espace et nous

reculons; ils assimilent des mondes et nous reculons ! Ça suffit ! Il faut mettre un terme à leur progression, ici et maintenant ! (Sa voix se brisa.) Je leur ferai payer leurs crimes !

Surpris par sa propre véhémence, il s'arrêta pour reprendre son souffle.

- Vous avez cassé vos maquettes, dit simplement Lily.

Picard leva les yeux vers elle. La colère de la jeune femme avait disparu en même temps que la sienne, cédant le pas à une sincère compassion. Elle avait eu raison de venir le voir, pour lui démontrer l'inanité de sa haine, un sentiment qu'elle devait bien connaître pour avoir tout perdu durant la guerre.

Le capitaine alla jusqu'à la baie vitrée et se perdit dans la contemplation de la Terre et des étoiles.

Si Lily s'était trouvée sur la trajectoire de l'arme au moment où il l'avait lancée, il aurait pu la blesser. Tout ça à cause de son désir de vengeance.

- A plus tard, Achab, dit gentiment Lily.

Picard l'entendit se diriger vers la porte.

Avant que la jeune femme soit sortie de la pièce, Picard récita :

- « Il concentra sur la bosse blanche de la baleine toute la rage et la haine accumulées par son espèce. Si sa poitrine avait été un canon, son cœur en eût jailli comme un boulet. »

Etonnée, Lily se tourna vers lui.

- Pardon ?

Picard fit un sourire ironique.

- Moby Dick.

La jeune femme grimaça.

- En réalité, je ne l'ai jamais lu.

- Achab passa des années à chasser la baleine blanche qui l'avait mutilé. C'était sa quête. A la fin, elle les détruisit, lui et son bateau.

- Je suppose que cet Achab-là ne savait pas quand déclarer forfait.

Picard plongea ses yeux dans ceux de Lily. Et y lut de la confiance.

Il prit une longue inspiration et sortit sur le pont.

Crusher et les autres se tournèrent vers lui.

- Préparez-vous à évacuer l'Enterprise.

## CHAPITRE XIV

Picard s'assit dans le fauteuil du capitaine. Malgré la présence de ses officiers, la passerelle ne lui avait jamais paru aussi déserte.

Ses ordres avaient été transmis. En cet instant même, les survivants de l'Enterprise couraient vers les navettes de sauvetage.

- Ordinateur, ici le capitaine Jean-Luc Picard.

Lancez la séquence d'autodestruction. Autorisation Picard un-un-zéro-alpha.

Près de lui, un jeune officier tapa quelque chose sur sa console. Aussitôt, une carte de la Terre apparut sur l'écran, avec un gros plan sur un bout de terre du Pacifique Sud.

***COORDONNÉES ACCEPTÉES. POINT D'ATERRISSAGE : GRAVETI ISLAND. SUPERFICIE : DIX KILOMETRES CARRÉS. POPULATION : NULLE.***

Le visage tendu, Crusher poursuivit la litanie :

- Ordinateur, ici le commander Beverly Crusher.

Confirmation de la séquence d'autodestruction. Autorisation Crusher deux-deux-beta.

A sa gauche, d'une voix plus grave que jamais, Worf enchaîna :

- Ici le lieutenant-commander Worf. Confirmation de la séquence d'autodestruction. Autorisation : Worf trois-trois-gamma.

- Autorisations acceptées, répondit l'ordinateur.

En attente du code final pour déclencher le compte à rebours.

- Ici le capitaine Picard : séquence de destruction un-A. Quinze minutes.

Compte à rebours silencieux. (Il prit une inspiration, sentit sa gorge se serrer et lâcha enfin :) Top !

- Autodestruction dans quatorze minutes, cinquante-neuf secondes, dit l'ordinateur. Il n'y aura pas d'autre annonce.

Picard, Worf et Crusher échangèrent un regard solennel. Le capitaine se leva et contempla une dernière fois sa passerelle.

- Et c'en est fini de l'Enterprise E, soupira Crusher.

Picard posa la main sur son fauteuil et acquiesça distraitement.

- J'ai à peine eu le temps de le connaître.

- Vous croyez que Starfleet construira un modèle F ? demanda Beverly.

Sa question témoignait d'un inébranlable optimisme.

Elle supposait que l'autodestruction du vaisseau permettrait de vaincre les Borg, que ceux-ci ne trouveraient aucun moyen d'envoyer des renforts, et qu'ils seraient absents de leur avenir. Comme elle l'avait escompté, cette pensée soulagea

quelque peu Picard.

Une lueur d'espoir dans le regard du capitaine.

- J'ai le sentiment que les ingénieurs continueront jusqu'à ce qu'ils soient à court de lettres.

Beverly hocha la tête, puis rejoignit les hommes et les femmes qui s'étaient massés autour du tube de Jeffries menant aux navettes. Worf devait être le prochain à s'y engager.

- Monsieur Worf ? Appela doucement Picard.

Le Klingon fit signe à la personne suivante de prendre sa place et se tourna vers le capitaine. S'il éprouvait toujours du ressentiment, son expression n'en laissait rien paraître.

Picard le regarda dans les yeux.

- Veuillez m'excuser pour certaines des choses que j'ai dites.

- Certaines seulement ? demanda le Klingon en haussant un sourcil.

Le coin droit de ses lèvres creusa dans sa joue une fossette rarement observée chez ceux de sa race.

Picard lui tendit la main.

- Au cas où vous en douteriez, sachez que vous êtes l'homme le plus brave que j'aie jamais vu, dit-il simplement. On se retrouvera sur Gravett Island.

Le Klingon hocha la tête, lui donna une solide poignée de main et s'engagea dans le tube. Picard allait le suivre lorsque quelque chose le fit hésiter.

Il ne pouvait pas quitter l'Enterprise comme ça. Jean-Luc retourna vers son fauteuil. Il voulait le toucher une dernière fois, s'imprégner de la réalité du vaisseau et du siècle dans lequel il était né avant d'abandonner les deux pour une existence de rampant.

Soudain, le murmure du collectif éclata dans sa tête.

*Pas maintenant !* Il tenta de rompre le contact. Les Borg ne savaient pas ce qui les attendait, et Picard ne voulait pas qu'ils l'apprennent.

Il fit volte-face et se dirigea précipitamment vers le conduit. Mais la cacophonie continua, comme si des milliers de voix bourdonnaient dans sa tête, poursuivant un but unique : le bien du collectif. Elles s'amplifièrent jusqu'à résonner dans son esprit comme un coup de tonnerre.

Du cœur se détacha une petite voix suppliante.

*Capitaine.*

Picard eut un hoquet de surprise.

- Data !

Alors, l'instinct mystérieux qui l'avait averti de l'approche des Borg lui souffla que Data était toujours lui-même, car les cyborgs n'avaient pas réussi à l'assimiler.

Et il allait bientôt périr par la faute de son capitaine.

\* \* \* \* \*

Will Riker ajusta son harnais de sécurité et se pencha vers La Forge. Installé

dans le siège du co-pilote, Geordi venait juste de comprendre le fonctionnement de son propre harnais.

Geordi tourna la tête vers lui et fit la grimace. *Encore un bond dans l'espace, mais aujourd'hui, ce sera un saut très particulier*, disait son regard.

Riker acquiesça, puis se concentra sur le tableau de bord. Il n'avait pas l'habitude de ces antiquités. Par chance, l'Histoire (notamment celle des voyages spatiaux) avait toujours été une de ses passions; sans ça, il aurait eu du mal à maîtriser les commandes du Phénix en un laps de temps aussi court.

La porte métallique se referma avec un grondement; elle protégerait Troi et les autres membres de l'équipage massés dans la salle de contrôle. Riker ayant décidé de violer la Prime Directive, il s'était dit qu'il valait mieux pousser le raisonnement jusqu'au bout.

La Forge et lui allaient aider Cochrane, tandis que Deanna les guiderait depuis le sol. Après tout, l'apparition des Borg avait déjà altéré le continuum spatio-temporel. Au point où ils en étaient, Riker préférait prendre toutes les précautions possibles.

Au moment où la porte coulissa, Cochrane se glissa dans la peau d'un pilote calme et efficace. Il appuya sur des touches et vérifia un par un les paramètres de vol.

- Système ATR ? demanda-t-il à La Forge.
- Activé.
- Circuit d'alimentation principal ?
- Paré, annonça Riker.
- Lancez la séquence de précombustion.

Au moment où les moteurs, à la base du vaisseau, commençaient à cracher de l'hydrogène, le cockpit vibra. Riker regretta que l'ancêtre de tous les navires de son temps ne fût pas équipé de baies vitrées panoramiques. Il s'obligea à conserver son calme et à garder les yeux baissés sur le tableau de bord vieux de trois cents ans.

La voix de Troi retentit dans l'habitacle.

- Contrôle à Phénix. Vos indicateurs sont bons.

Dernières vérifications terminées. Plus que trente secondes. Bonne chance.

Gagné par l'excitation ambiante, Riker ne put s'empêcher de lancer :

- Merci, Deena.

Un grognement lui répondit.

\* \* \* \* \*

Plus le moment du décollage approchait, plus la tension montait dans le cockpit.

- Tout le monde est prêt à entrer dans l'Histoire ? demanda Riker, désireux d'alléger l'atmosphère.

- Comme d'habitude, gloussa La Forge.

Cochrane ne semblait pas goûter l'humour de ses assistants.

- J'ai l'impression d'oublier quelque chose.

Riker tenta de se pencher vers lui, puis il se souvint qu'il ne pouvait pas.

- Quoi ?
- Je ne sais pas. Ça ne doit pas être bien grave.
- Quinze secondes, annonça Troi dans l'intercom.

Début de la séquence de décollage.

- Mon Dieu ! s'exclama Cochrane, affolé, en tâtant les poches de sa veste. Je me souviens ! Où est-il ?

Sa panique était contagieuse.

- Quoi ? Quoi ? hurla La Forge pour couvrir le bruit des moteurs.
- Dix... neuf... huit... poursuivit la voix de Deanna.
- Nous ne pouvons pas décoller sans lui, insista Cochrane.
- Très bien, Geordi, dit Riker d'une voix égale, annulons la procédure de...
- Sept... six... cinq...
- Non ! Non ! Attendez ! Je l'ai ! s'écria le savant en brandissant

trionphalement un disque optique.

Il le glissa dans une fente du tableau de bord et appuya sur un bouton.

- Quatre... trois... deux... un.

Le rugissement des moteurs se confondit avec celui du morceau de rock'n'roll que Cochrane avait fait écouter à Troi au Crash & Burn. Riker échangea un regard accablé avec La Forge.

Zefram Cochrane, lui, arborait un sourire géant.

- Ça va swinguer !

Soudain, le silo disparut, remplacé par une vaste étendue de ciel bleu pâle.

Riker s'enfonça dans son siège (ou plutôt, l'accélération le plaqua contre le dossier). Il savoura l'intensité primitive de ce vol historique : le bruit assourdissant des moteurs, les vibrations du Phénix, tandis qu'il s'élançait dans une colonne de fumée et de flammes. Un coup d'œil à Geordi lui apprit que son ami appréciait tout autant l'expérience.

Il était impossible d'être exposé à une telle quantité de sensations et d'y rester indifférent.

Indifférent n'était pas le terme qui s'appliquait le mieux à Zefram Cochrane, mais « submergé par la joie » ne l'était pas davantage. Les yeux manquaient lui sortir de la tête, et ses doigts serraient si fort les accoudoirs de son fauteuil qu'on eût cru ses os sur le point de percer la peau.

*Pas étonnant, songea Riker, amusé. Après tout, c'est son baptême de l'espace.*

Pour arracher le savant à ses angoisses, il hurla :

- Vous ne pourriez pas baisser un peu le son ?

Cochrane réussit à atteindre le bouton avant que la gravité ne le plaque à nouveau contre son siège.

- Le témoin de la deuxième soupape vient de virer au rouge, annonça La Forge, inquiet.

Bizarrement, Cochrane parut se détendre à l'annonce d'une nouvelle qui lui donnait peut-être l'occasion de penser à autre chose qu'à sa propre peur.

- Aucune importance, dit-il sur un ton presque dégagé. Préparez l'isolation et la

séparation du premier étage. Trois... deux... un... zéro !

Riker s'exécuta en repassant dans sa tête les reconstitutions de lancement du Phénix qu'il avait visionnées dans des musées ou en classe d'histoire. Il aurait aimé voir de l'extérieur le moment où le vaisseau larguerait son étage inférieur, et où les nacelles de distorsion rudimentaires se déploieraient de chaque côté du fuselage. Mais le vivre de l'intérieur n'était pas si mal.

Le bruit et les vibrations cessèrent en même temps, laissant la place à un glorieux silence quand le Phénix entra en orbite autour de la Terre.

- Très bien, dit Riker. Activons le moteur.

La Forge et Cochrane se mirent aussitôt au travail.

Le savant jeta un coup d'œil par la verrière et resta bouche bée en découvrant la sphère saphir et émeraude qui était sa planète natale.

Riker et La Forge se poussèrent du coude, mais ils lui accordèrent un moment d'émerveillement bien mérité.

- Super, souffla Cochrane en souriant de toutes ses dents.

Will grimaça.

- Et vous n'avez encore rien vu.

\* \* \* \* \*

Son carnet de notes électronique à la main, Picard traversa le couloir vide et passa devant une rangée de navettes de sauvetage dont les sas étaient en cours de fermeture ou déjà scellés. Deux d'entre elles seulement restaient ouvertes.

Le capitaine se dirigea vers Lily; la jeune femme l'aperçut et courut à sa rencontre. Elle aurait déjà dû être à l'abri, et il soupçonna qu'elle l'attendait pour embarquer.

Sans lui laisser le temps de placer un mot, il lui tendit son carnet de notes. Lily le prit et fronça les sourcils.

- Si vous voyez le commander Riker ou un autre membre de mon équipage, remettez-lui ça, dit Picard.

- Qu'est-ce que c'est ?

- L'ordre de se trouver un coin tranquille en Amérique du Nord et de s'y faire oublier de l'Histoire.

Un silence gêné suivit cette déclaration.

Lily avait les yeux baissés sur le carnet de notes, tandis que Picard tentait de rassembler ses pensées.

Que restait-il à dire ? Rien, bien sûr. Il eût été idiot de lui révéler des sentiments qui ne les mèneraient nulle part. Un instant, Picard envia les hommes du Montana du vingt et unième siècle. Lily Sioane était une femme remarquable, au moins autant que le laissaient supposer les manuels d'histoire. Après le lancement réussi du Phénix, elle obtiendrait un doctorat, améliorerait le moteur de Cochrane et fonderait une des meilleures écoles de voyage spatial de la galaxie : l'Institut Sioane.

Ceci étant, songea Picard, sentant la lassitude peser sur ses épaules, il n'avait

pas été facile de garder un œil sur elle, ni de s'empêcher de l'appeler docteur Sioane.

- Eh bien...., hésita Lily. Bonne chance.

- A vous aussi, répondit Picard.

Il la regarda grimper dans sa navette, puis il fit volte-face et s'engagea dans le couloir.

- Hé ! Appela la jeune femme tout en pianotant sur le panneau de contrôle pour bloquer le sas.

Il s'arrêta et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

- Votre navette est de ce côté, dit Lily, un doigt pointé dans la direction opposée à celle qu'il avait prise.

- Je sais. Je voulais juste vérifier...

- Vous allez rester, n'est-ce pas ?

La jeune femme était encore assez cynique pour tenter de cacher son trouble, mais pas pour y parvenir.

- Oui, répondit honnêtement Picard. Lorsque j'étais prisonnier du vaisseau borg, mon équipage a tout risqué pour me sauver. Un de mes amis se trouve encore à bord de l'Enterprise. Je me dois de lui retourner la politesse.

Lily acquiesça.

- Allez le chercher.

Elle hésita un instant, puis d'un geste brusque, rabattit sur elle le sas de la navette. Leurs regards se croisèrent une dernière fois.

Picard se dirigea vers le tableau de contrôle mural et fit décoller les navettes occupées.

Sa tâche accomplie, il se sentit mieux. Data et lui étaient les deux seuls membres de l'équipage encore à bord.

Mais son soulagement fut de courte durée, car il céda la place à une calme efficacité professionnelle.

Il traversa le vaisseau d'un pas mesuré. Inutile désormais d'emprunter les conduits Jeffries; peu importait que les Borg découvrent où il se trouvait.

Il s'immobilisa devant le sas d'entrée de l'ingénierie et appuya sur un bouton. La porte s'ouvrit. Picard pénétra dans un couloir envahi de tentacules noirs et de matière organique. Ce mélange ressemblait beaucoup à ce qu'il avait vu dans les entrailles du cyborg mort.

Les murmures s'élevèrent à nouveau dans son esprit; il secoua la tête, sachant pertinemment qu'il ne pourrait pas les chasser. Au contraire, le son parut s'amplifier tandis qu'il avançait.

Deux Borg surgirent à une intersection, lui bloquant le passage. Picard s'immobilisa, sonda leurs visages dénués d'expression et attendit qu'ils fassent le premier pas.

S'ils avaient su ce qu'il avait en tête, ils l'auraient sûrement tué; pourtant, ils s'écartèrent pour le laisser passer.

Une invitation. Donc, il était attendu. Jean-Luc avança, concentré sur le brouhaha qui résonnait dans son esprit. Il essaya de distinguer la voix de Data, mais

n'y parvint pas.

Il arriva devant la double porte de la salle des machines et s'arrêta. De vieux souvenirs de la bataille lui revinrent à la mémoire : celui du garde qu'il avait dû achever, et l'image de Data, juste avant que les Borg l'entraînent avec eux.

Il savait que derrière ces panneaux de métal l'attendaient l'androïde et le cœur des Borg, qu'il était déterminé à transpercer.

Le capitaine prit une inspiration et mobilisa sa volonté pour que la cacophonie mentale du collectif ne le submerge pas. Il allait appuyer sur le bouton d'ouverture des portes quand celles-ci coulissèrent comme par magie devant lui.

Un grand silence se fit dans sa tête. Ils l'attendaient.

Picard hésita et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le savoir intuitif qui l'avait convaincu de la survie de Data, l'impression de pouvoir vaincre les Borg seul, à mains nues, ne les lui avait-on pas *implantés* dans le cerveau ?

*Peu importe*, décida-t-il. Data était là, et sa soif de vengeance ne le taraudait plus autant. Il n'était mû que par le désir de sauver son ami et son vaisseau.

Il franchit le seuil et se retrouva au cœur de son cauchemar.

L'apathie. Des rangées de visages mi-humains mi-cybernétiques alignés le long des murs de la pièce. Des Borg endormis dans les rayons de leur ruche.

Aucun d'eux ne bougea à son entrée.

Il faisait si humide que la condensation formait des nuages dans l'air, des gouttelettes le long des câbles noirs et des tuyaux d'alimentation suspendus au plafond comme des lianes dans la jungle.

L'apathie des cyborgs, mais aussi quelque chose de vibrant, de passionné. Une créature possédant un cœur qu'on pouvait percer : la femme qui l'avait blessé. Celle dont il rêvait de se venger.

Un mouvement derrière lui. Il se figea, tenta d'ignorer le frisson glacé qui lui traversait l'échine et se retourna.

Lorsqu'il aperçut la femme, ce fut douloureux comme si on l'avait frappé au visage.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Locutus ? demanda la Borg, non avec la voix inexpressive du collectif, mais avec des accents séducteurs et légèrement ironiques. Ne me reconnais-tu pas ?

*Oh, si !* Des souvenirs enfouis depuis six ans remontèrent à la surface de son esprit avec une force qui coupa le souffle à Picard. Sur le vaisseau borg, il revoyait son visage, d'une pâleur magnifique, tandis qu'elle se penchait sur Locutus pour surveiller sa naissance.

- Les cerveaux organiques sont si fragiles. Comment as-tu pu m'oublier ?

Il se revit face à face avec elle, à l'époque où il se nommait Locutus. Son esprit était prisonnier, écrasé sous le poids du collectif et de la volonté de Celle Qui Etait Tout. Pourtant, il avait lutté.

- Toi et moi étions très proches. Je suis sûre que tu entends encore notre chanson.

Sa main et son souffle sur la joue de Locutus...se souvint-elle. Mais ce n'était

pas lui qu'elle voulait. Elle désirait le Terrien Picard. Mentalement paralysé, incapable de lever fût-ce un doigt de son nouveau corps, celui-ci avait pourtant refusé de se soumettre.

Ce n'était pas du plaisir physique qu'elle attendait de lui. Elle voulait contrôler sa chair, son esprit et son âme. Lassée de devoir le faire par la force, elle aurait aimé qu'Il se livre à elle.

Et il avait résisté.

Picard vacilla sous l'assaut mental.

- Oui, dit-il enfin, sa peur se transformant en colère. Je me souviens de toi. Tu étais ici. Tu y as toujours été. Mais ce vaisseau et tous les Borg qu'il abritait ont été détruits.

Elle fit une moue méprisante.

- Ta vision tridimensionnelle est si limitée. (Elle détourna son beau visage.)

Data, lui, me comprend. N'est-ce pas. Data ?

L'androïde sortit d'une alcôve, le visage impassible.

Et presque totalement humain. Ses yeux dorés étaient maintenant bleus, son crâne était couvert de cheveux bruns en désordre et son visage de plaques de peau rose.

L'irritation de Picard devint aussitôt de l'inquiétude.

- Que lui as-tu fait ?

- Je lui ai donné ce qu'il voulait : de la chair et du sang.

- Laisse-le partir. Ce n'est pas lui que tu veux.

Les lèvres de la Borg dessinèrent un sourire moqueur comme dans le rêve de Picard.

- Essaies-tu de dire que tu t'offres à nous ?

- Que je m'offre... ? Oh. C'est ça. (Il s'échauffa à mesure que les souvenirs lui revenaient à la mémoire.) Il ne te suffisait pas de m'assimiler; tu voulais que je me donne librement aux Borg, et à toi !

Elle parut dégoûtée par cet éclat, comme en témoigna la moue de ses lèvres d'albâtre.

- Tu te fais des illusions. J'ai procédé à l'assimilation de millions d'humains; tu n'as rien de plus que les autres.

- Tu mens ! répondit Picard. Ce n'était pas un cyborg supplémentaire que tu voulais, mais le meilleur des deux mondes : un être doté de son libre arbitre qui pourrait traverser le gouffre séparant les Borg des humains. Tu voulais un égal, mais je t'ai combattue.

- Tu ne peux pas imaginer la vie qui aurait été la tienne, Locutus...

Le cœur de Picard battit la chamade. Quoi qu'il arrive, il aurait au moins la satisfaction d'avoir appris qui était son adversaire. Peu importaient les myriades de cyborgs sans cerveau. Elle était tous les Borg en un, la dévoreuse d'âmes.

La résistance du capitaine n'avait pas été inutile. Il l'avait blessée; par fierté et par crainte, elle s'était efforcée de le lui cacher.

- C'est pour ça que tu as créé Locutus, pour soulager le fardeau de ton

existence solitaire. Mais ça n'a pas marché. Et tu as dû le transformer en un zombie comme les autres.

Quelques instants de silence. Le regard argenté glissa sur les Borg endormis, puis revint sur Picard.

- Tu ne peux pas imaginer la vie qui aurait été la tienne, répéta-t-elle.

Ensemble... personne n'aurait pu nous arrêter.

Luttant contre sa répulsion, il fit un pas vers elle.

- Il n'est pas trop tard. Locutus peut encore te rejoindre, comme tu le souhaitais. Comme un égal. (Il lança un regard en coin à l'androïde, qui n'avait pas bougé.) Laisse partir Data et je prendrai place à tes côtés de mon plein gré.

Elle s'approcha de lui jusqu'à ce que leurs corps se touchent presque. Il frissonna en sentant son souffle tiède mais stérile courir sur la peau de son cou.

- Quelle noblesse d'âme. Voilà bien un sentiment dont nous manquons parfois. Nous l'ajouterons à nos qualités, murmura-t-elle. Bienvenue chez toi, Locutus.

Elle lui caressa la joue; il s'obligea à ne pas ciller.

Puis elle se tourna vers Data.

- Tu es libre de partir.

L'androïde ne bougea pas.

- Data, allez-vous-en, ordonna Picard.

- Je ne le souhaite pas, répondit l'androïde.

La Borg sourit à Picard.

- Comme tu peux le voir, j'ai déjà trouvé mon égal. Data, désactive la séquence d'autodestruction.

L'insubordination caractérisée de l'androïde inquiétait Picard autant que l'ordre donné par la femme. Il fit un pas vers Data; aussitôt, deux cyborgs sortirent de l'ombre derrière lui et l'immobilisèrent.

- Data ! cria le capitaine. Ne faites pas ça ! Ecoutez-moi !

Comme s'il était sourd, l'androïde gagna une console et appuya sur plusieurs touches.

- Séquence d'autodestruction désactivée, annonça l'ordinateur.

La Borg fit un sourire à la fois triomphant et malveillant.

- Et maintenant, programme les codes et donne-moi le contrôle du système informatique.

Data s'exécuta. Celle Qui Etait Tout plongea les yeux dans ceux de Picard; elle débordait tant de satisfaction que le capitaine comprit enfin.

Jamais il n'avait été possédé par la soif de vengeance. C'était elle qui voulait prendre sa revanche, et qui avait attendu six longues années pour ça.

Data leva la tête de sa console. Au même moment, le réacteur s'illumina, et tous les terminaux revinrent à la vie. L'androïde rejoignit la femme. Deux Borg entraînaient Picard vers une table d'opération.

- Il fera un excellent cyborg, déclara Data.

## CHAPITRE XV

Dans le cockpit du Phénix, Riker surveillait le chronomètre pendant que La Forge faisait son ultime rapport. Le moment historique était presque venu. Pas question que Cochrane le manque.

- Injecteurs activés, annonça Geordi.

Des mots qu'il avait répétés des centaines, sinon des milliers de fois sur l'Enterprise. Mais aujourd'hui, c'était un peu différent.

Cochrane s'était remis au travail, et son émerveillement était si contagieux que Riker lui-même faisait des efforts pour se concentrer.

- Ils devraient être là, dit-il à La Forge et Cochrane. Il faut passer en distorsion dans les cinq minutes si nous voulons attirer leur attention.

Geordi actionna une série d'interrupteurs, puis baissa les yeux vers un cadran numérique.

- Nacelles chargées.

Cochrane hocha la tête. Son regard croisa celui de Riker, qui jubilait autant que lui.

- Allons-y, dit Will.

Les yeux flamboyants de détermination, Cochrane ordonna :

- En avant !

Riker se raidit dans l'attente de l'accélération, puis il s'obligea à se décontracter. Le Phénix n'était pas un vaisseau stellaire; il lui faudrait plusieurs minutes pour atteindre la vitesse de distorsion.

Les yeux fixés sur ses cadrans, son cœur d'ingénieur plus excité par ce qu'il lisait que par ses sensations, Geordi annonça :

- Le champ de distorsion est bon. L'intégrité structurelle aussi.

- Vitesse actuelle : vingt mille kilomètres / seconde, compléta Riker.

Cochrane tendit la main vers un interrupteur et se figea, le nez en l'air.

- Seigneur !

La Forge et Riker levèrent la tête. La silhouette massive, lisse et brillante de l'Enterprise E emplissait presque la verrière.

Soulagé, Will sourit. L'absence de communication avec le vaisseau l'avait tourmenté plus qu'il ne voulait l'avouer. Il avait craint que les Borg aient malmené son équipage.

Quoi qu'il en fût, l'Enterprise était arrivée à temps pour les protéger en cas de besoin.

- Relax, doc. Ce vaisseau va nous porter bonheur.

\* \* \* \* \*

Six ans plus tard, la même horreur se répétait. Après la trahison de Data, les Borg l'avaient traîné jusqu'à une table d'opération, laissant à leur maîtresse le privilège de l'y allonger.

Une fois de plus, Picard contemplait ses traits pâles et délicats, ses yeux froids et métalliques révélant une avidité et une cruauté sans limites. Mais il refusait de céder à la peur.

Elle allait de nouveau lui voler son existence, son corps, son esprit, et même la conscience de sa défaite.

Il redeviendrait son perroquet : Locutus. La Terre et tous ses habitants seraient rayés du cosmos.

Mais elle n'avait pas encore réussi; elle n'avait pas obtenu sa reddition, et il tenait là son ultime victoire, qui lui donna la force de ne pas ciller quand elle s'empara d'une sonde fine comme une aiguille et la brandit devant son visage.

- Le Phénix arrive à portée de tir, annonça Data, hors du champ de vision de Picard. J'active les phaseurs.

La Borg sourit de plaisir; triomphante, elle se pencha sur sa victime.

Un bruit de pas derrière elle. Data longea la table d'opération et, un instant, baissa les yeux vers Picard.

*Un acte bien inutile, songea celui-ci.*

Puis l'androïde désigna du regard un point précis de la cloison. Une fois encore, c'était sans raison apparente, et la femme n'y prêta aucune attention.

Allongé et entravé comme il l'était, Picard ne pouvait voir le mur. Mais il connaissait chaque centimètre carré de son vaisseau, et comprit en un éclair ce que Data avait voulu lui suggérer.

Dissimulant à grand-peine l'espoir qui naissait en lui, il regarda la Borg. C'était le moment ou jamais de sauver le Phénix et l'avenir.

\* \* \* \* \*

- Trente secondes jusqu'au passage en distorsion, hurla Riker pour couvrir le rugissement des moteurs.

Il serra les dents, un vain effort pour les empêcher de claquer. Le cockpit tremblait si violemment que Cochrane tressautait comme une image subspatiale brouillée.

Riker baissa les yeux vers le compteur.

- Nous approchons de la vitesse de la lumière.

La vitesse de la lumière. Quel terme dépassé ! Il avait failli dire « distorsion un », mais cette échelle de référence ne serait pas établie avant une dizaine d'années.

Quel que soit le nom qu'on lui donne, ça ne lui avait jamais paru aussi... rapide.

- Ils sont beaucoup trop près ! s'écria Geordi en désignant du menton la

verrière.

Will tourna la tête. S'il n'avait pas su que c'était impossible, il aurait juré que l'Enterprise les avait pris en chasse.

Si c'était le cas, il ne pouvait pas y faire grand-chose. L'habitacle tremblait tellement qu'il avait du mal à voir, et plus encore à penser.

Soudain, Cochrane rugit :

- Nous atteignons la vitesse critique.

\* \* \* \* \*

Picard regarda Data marcher vers une console, où s'affichait un diagramme du Phénix, avec ses nacelles de distorsion primitives mais étonnamment familières. Il suffisait de remplacer la capsule en forme de cigare par une soucoupe pour obtenir un vaisseau stellaire.

L'image du Phénix était partiellement masquée par une croix rouge de mauvais augure. Mais Picard avait remarqué que la console était juste à côté d'un des réservoirs de réfrigérant.

- Torpilles armées, annonça Data.

La Borg le gratifia d'un sourire sauvage.

- Détruis-les !

Picard retint son souffle quand l'androïde leva sa main synthétique et l'abaisa lentement.

Puis il s'immobilisa, jeta un regard étrange à la reine et fit un pas vers elle.

- Toute résistance, dit-il avec une ironie que Picard ne lui avait encore jamais entendue, serait inutile.

Rapide comme l'éclair, il fit volte-face et frappa le réservoir.

Un geyser liquide le projeta de l'autre côté de la pièce, dans les rangées d'alcôves où dormaient les cyborgs.

Au même moment, la femme leva la tête vers le plafond. Trois longs câbles noirs descendirent vers elle.

Picard était prêt. Il bondit pour éviter le geyser de réfrigérant et, saisissant un des câbles, se hissa à la force des poignets vers le plafond.

La Borg empoigna un deuxième tentacule et s'élança à sa poursuite. Dès qu'elle fut à quelques dizaines de centimètres au-dessus du nuage de gaz, elle jeta un regard indigné au câble de Picard et lui donna un ordre silencieux.

Aussitôt, le tentacule se « rua » comme un étalon furieux.

Picard sentit ses mains glisser sur le plastique noir.

\* \* \* \* \*

Pendant ce temps, tout près de là, Zefram Cochrane vivait la seconde la plus importante de sa vie.

- Nous franchissons le seuil de la distorsion !

Son agitation, sa crainte et ses tremblements avaient disparu après que Deanna lui eut administré une dose de calmant. Malgré ce qu'il avait dit à Riker, il se sentait physiquement mieux qu'il ne l'avait été depuis au moins dix ans. Mais le pessimisme inhérent à l'après-guerre l'empêchait d'admettre qu'il nourrissait encore de l'espoir.

En plus de l'argent, il se souciait sacrément de l'avenir de la race humaine et des voyages spatiaux !

Il avait passé tant d'années à pleurer sur ce qu'il avait perdu, sa famille, ses amis, sa maison, la vie qu'il avait connue jusque-là, et tant d'autres à souffrir d'une maladie qu'on savait guérir depuis un demi-siècle, qu'admettre la vérité lui semblait impensable.

Lily et les autres habitants du campement partageaient la même philosophie : mieux valait ne pas dire qu'on tenait à quelque chose, sans quoi on finissait par y croire, et par en souffrir, car toute existence était éphémère.

C'était également valable pour l'amour et l'espoir, qui entraînaient déception et souffrance. La guerre avait fait six cents millions de morts; les maladies, la famine, les gangs et les suicides, davantage encore.

A présent, la guerre et la lassitude étaient le dernier souci de Cochrane, car le Phénix venait de déployer ses ailes.

Autour de lui, le vaisseau sembla se dissoudre. Le savant se sentit projeté en avant, comme si son corps avait servi de bille à une fronde géante. Les étoiles se brouillèrent, puis défilèrent à une vitesse alarmante.

Alors Zefram Cochrane poussa un cri de peur, de jubilation et de joie pure, se vidant d'un coup de dix ans de chagrin et de cynisme, de douleur et de désespoir.

- **Ouais !**

\* \* \* \* \*

Le nuage de réfrigérant n'était plus qu'à quelques centimètres de ses pieds. Picard luttait avec son câble, mais sans succès. Le tentacule noir s'était enroulé si étroitement autour de son torse et de ses membres qu'il ne pouvait plus bouger.

Non loin, la Borg avait réussi à se hisser au même niveau que son adversaire. Elle tendit une de ses mains délicates, mais capables de pulvériser des os, et saisit la jambe de Picard.

Le capitaine tenta de lui flanquer des coups de pied pour se dégager. Elle tira vers le bas et il se sentit glisser.

La semelle de sa botte effleura le nuage de gaz et fuma.

Soudain, une apparition monstrueuse se dressa derrière son ennemie. Data, des lambeaux de peau humaine rongée bouillonnant sur son visage, ses jointures métalliques couvertes de vaisseaux sanguins à moitié dissous.

L'androïde se jeta sur la Borg, qui lâcha son câble.

Ils disparurent ensemble dans le nuage de vapeur mortelle.

Aussitôt, le tentacule où était accroché Picard cessa son absurde danse. Le capitaine se hissa jusqu'au plafond; une fois en (relative) sécurité, il osa jeter un coup

d'œil en bas.

Celle Qui Etait Tout gisait entre les volutes de gaz.

La chair fondue de son beau visage et de ses mains coulait lentement sur le sol.

\* \* \* \* \*

A l'intérieur du cockpit, les vibrations avaient cessé et le moral était au beau fixe.

- Ça devrait suffire, dit enfin Riker avec tout le professionnalisme qu'il put afficher (autrement dit, pas grand-chose : il arborait un sourire si large que ses joues lui faisaient mal). Ramenez-nous au sol.

Ils avaient réussi. Ils l'avaient fait ! A en juger par l'expression de Cochrane, Will ne doutait plus qu'une statue du savant s'élèverait un jour près du silo.

Concernant l'Enterprise, l'hypothèse que les Borg s'en soient emparés s'était révélée sans fondement.

Dans le cas contraire, le Phénix aurait déjà été réduit en cendres.

Cochrane poussa un soupir et pianota sur le tableau de bord; presque aussitôt, le vaisseau sortit de l'hyperespace. Le savant marqua une pause pour sonder l'espace par la verrière : les étoiles étaient redevenues des points scintillants. Au loin, une sphère bleue brillait plus fort que les autres.

- Est-ce la Terre ? demanda Zef sur un ton plein de respect.

- Oui, répondit simplement La Forge.

- Elle est si... petite, s'émerveilla le savant.

Riker se pencha vers lui.

- Ne vous inquiétez pas; elle ne tardera plus à grossir.

\* \* \* \* \*

Picard escalada prudemment l'entrelacs de câbles jusqu'au troisième niveau de la salle. Sous lui, le nuage de gaz avait cessé de bouillonner et formait un épais brouillard, cachant les deux ponts inférieurs et le carnage qui s'y était déroulé.

Picard se laissa tomber sur la grille du troisième niveau, se précipita vers un panneau mural, l'ouvrit et appuya sur un bouton. Aussitôt, le système de ventilation commença à aspirer la vapeur mortelle.

Picard baissa la tête. Aussi peu ragoûtant qu'il soit, le spectacle qui s'offrait à lui le réconforta étrangement. Les squelettes métalliques des cyborgs, désormais dépouillés de toute chair, gisaient sur le plancher, leurs entrailles répandues près d'eux.

Picard emprunta une échelle d'accès pour descendre, et rentra la tête dans les épaules en sentant ses bottes crépiter au contact du sol.

Les carcasses étaient si nombreuses, la salle si vaste, qu'il lui fallut plusieurs minutes avant de repérer Data. Toute la chair du visage et du bras droit de l'androïde avait fondu, mettant au jour son squelette couleur argent; en revanche, celle de son

bras gauche était demeurée intacte.

Picard se précipita vers lui; il fut arrêté par un chuchotement.

Les voix du collectif ne résonnaient plus aussi fort dans sa tête, mais elles étaient encore là.

Le capitaine se figea et regarda autour de lui, cherchant des survivants. Levant les yeux, il aperçut plusieurs Borg qui se tordaient de douleur au troisième niveau.

Les gaz ne les avaient pas touchés, mais ils souffraient des blessures infligées à leur maîtresse.

Et leurs voix chuchotaient encore : Locutus...

Picard se retourna et se trouva face à face avec Celle Qui Etait Tout : un crâne d'acier clignotant surmontant une colonne vertébrale brillante. Elle sifflait de frustration, luttait pour se relever et pour reprendre le contrôle des choses, comme elle le faisait depuis le début des temps.

Elle était plus pathétique qu'effrayante, mais Picard ne pouvait se permettre ce genre d'émotions. Il invoqua le souvenir d'un million d'années de désespoir, d'un million de planètes et de leurs habitants, consumés par des boules de feu pour les plus chanceux, assimilés par le collectif pour les autres. Des milliards d'âmes condamnées à un purgatoire éternel.

Il tendit les mains, les referma autour du cou de sa Némésis et trouva la force surhumaine de lui briser la colonne vertébrale.

Le crâne cessa de clignoter, rougeoyant une minute.

Quand il s'éteignit, Celle Qui Etait Tout était morte.

Dans la tête de Picard se fit un silence si profond qu'il sursauta. Sa liberté enfin retrouvée le submergea comme une vague. Le collectif était mort; il ne restait plus un Borg vivant dans la pièce : rien que des morceaux de métal.

Picard cligna des yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il vit

Data qui s'asseyait lentement sur le sol.

- Ça va ?

La puce émotionnelle de l'androïde devait être activée, car il répondit avec une bonne humeur surprenante :

- Oh oui ! Je suppose que mon apparence est bien pire que mon moral. (Il baissa les yeux vers la Borg.) C'est étrange. Une partie de moi pleure sa mort.

- Elle était... unique, lâcha Picard, même s'il ne partageait pas du tout le sentiment de son ami.

- Elle m'a davantage rapproché de l'humanité que je l'aurais cru possible, confessa Data. Un instant, j'ai même été tenté par son offre.

Picard lui jeta un regard surpris.

- Un instant de quelle longueur ?

- Zéro virgule quatre-vingt-six seconde, répondit Data. Pour un androïde, c'est une éternité.

Picard sourit et l'aida à se relever.

- Essayez d'oublier tout ça.

Data hésita, ses yeux dorés brillant de curiosité.

- C'est ce que vous avez fait il y a six ans, capitaine ?

Picard redevint grave. Il songea à l'avenir qui avait failli ne pas être à cause de son désir de vengeance.

- Non, admit-il à regret.

\* \* \* \* \*

*Journal de bord, 5 avril 2063. Le lancement du Phénix a réussi. Le vaisseau extra-terrestre a repéré la « signature » de la vitesse de distorsion; il est en route pour son rendez-vous avec l'Histoire.*

Entourée des officiers supérieurs de Picard (ceux qui devaient être ses plus proches amis) Lily s'accrochait au bras de Zefram. Plus loin, dissimulés par les ténèbres, le capitaine et le docteur Crusher se tenaient à l'écart, prenant garde à ce que leur présence ne modifie pas le cours de l'Histoire.

Lily leva les yeux vers les points lumineux qui brillaient parmi les nuages nocturnes.

Les points lumineux qui avaient attiré près du silo tous les habitants des environs.

Les points lumineux qui annonçaient l'arrivée d'un vaisseau spatial.

Un murmure parcourut la foule quand le monstre d'acier, vingt fois plus gros que le Phénix, émergea des nuages. Il ressemblait à un ptérodactyle, avec ses nacelles déployées de part et d'autre de la capsule comme des ailes. Et le dôme central, décida la jeune femme, devait être la passerelle.

*Comme nous. Ils pensent comme nous, s'émerveilla-t-elle. Ou plutôt, nous pensons comme eux.*

Un train d'atterrissage sortit du flanc du grand oiseau, qui ralentit, s'immobilisa à quelques mètres au-dessus du sol puis se posa si délicatement que la terre ne trembla pas sous les pieds des spectateurs.

Les lèvres entrouvertes, Lily s'autorisa un sanglot. Les mots de Picard résonnaient encore dans sa tête : *Si sa poitrine avait été un canon, son cœur en eût jailli comme un boulet.*

Son cœur aussi était sur le point d'exploser, mais de joie plutôt que de haine. Toute l'amertume des dix dernières années avait disparu en un clin d'œil. Sa reconnaissance allait à Jean-Luc, qui lui avait permis de vivre cet instant. Et à Zefram qui, depuis l'intervention du docteur Crusher, n'avait jamais eu l'air aussi fort et sain de corps et d'esprit.

Alors que les moteurs du vaisseau se taisaient, Lily serra le bras de Cochrane. Le savant et son assistante échangèrent un regard brillant d'exultation. Us avaient réussi !

Will et Geordi s'avancèrent vers eux.

- Alors, heureux ? demanda La Forge avec un sourire étincelant.

Zef les dévisagea, hébété, comme si l'événement en cours avait eu sur lui le même effet que l'alcool.

- Seigneur. Vous êtes sûrs qu'ils viennent d'un autre monde ?
- Certains. Et ils vont vouloir rencontrer l'homme qui a conçu ce vaisseau.

La porte du navire s'ouvrit lentement. Cochrane jeta un coup d'œil vers l'endroit où se tenait Picard, invisible dans l'ombre, puis prit une inspiration et avança dans le cercle de lumière.

Trois silhouettes encapuchonnées, vêtues de robes aux motifs noirs, bronze et aubergine, se profilèrent à contre-jour.

*Des humanoïdes*, songea Lily, tout excitée. Deux étaient légèrement plus grands que Zef; le troisième un peu plus petit.

Ils rabattirent leur capuche. Alors, Lily cessa de lutter contre ses larmes et les laissa librement rouler sur ses joues.

C'étaient deux hommes et une femme à la mâchoire carrée, aux pommettes proéminentes, aux sourcils arqués vers le haut et aux cheveux noirs comme le charbon. Leur peau semblait assez pâle, mais Lily n'aurait pas su nommer sa teinte exacte - plutôt verdâtre, si la lumière ne la trompait pas.

Apercevant leurs oreilles, pointues comme celles des elfes, elle songea : *oui, ce sont des hommes, mais pas des Terriens.*

Lentement, avec un maintien et une allure remarquables, le chef du groupe avança vers Cochrane et leva une main. Celui-ci l'imita avec un sourire hésitant.

Impassible, le visiteur écarta son majeur et son annulaire, formant un V avec ses doigts.

- Longue vie et prospérité, dit-il sans le moindre accent.

Zef tenta de reproduire son geste, mais sans succès.

Il renonça avec un air contrit.

- Euh... Merci.

Le visiteur inclina la tête et leva un sourcil. Lily s'essuya les joues d'un revers de la main et ne put réprimer un gloussement. Les étrangers semblaient si... solennels.

La voix de Picard s'éleva dans l'ombre :

- Je crois qu'il est temps pour nous de faire une sortie discrète.

Riker hocha la tête et pressa le commbadge caché sous sa veste.

- Riker à 'Enterprise. Préparez-vous à nous téléporter.

Will, le docteur Crusher et La Forge rejoignirent Picard. Lily les suivit et leur sourit.

- J'envie le monde dans lequel vous vivez, avouât-elle avec chaleur.

Picard parut sur le point de dire quelque chose, mais il se ravisa.

- Et moi, je vous envie d'avoir fait ces premiers pas. D'avoir traversé une nouvelle frontière.

- Dommage de ne pas avoir pu le faire ensemble.

Il ne répondit pas, mais la dévorait des yeux comme s'il avait voulu graver ses traits dans sa mémoire.

- Vous me manquerez, Lily, lâcha-t-il enfin.

Elle sourit et lui prit les mains. Pendant quelques instants, ils se dévisagèrent en silence. Puis la jeune femme s'obligea à reculer et à retourner vers la lumière.

- Picard à l'Enterprise, entendit-elle dans l'obscurité. Energie !  
Ils disparurent. Lily savait qu'ils étaient partis et qu'elle ne les reverrait jamais. Pourtant, elle ne put s'empêcher de lever la tête vers le ciel.

\* \* \* \* \*

A bord de l'Enterprise E, où l'activité était redevenue normale, Picard parcourait la passerelle du regard. Will, Geordi, Beverly, Deanna, Data, Worf. Jamais encore il n'avait mesuré à quel point ces êtres lui étaient chers. Il était plein de reconnaissance envers l'avenir qui les attendait, et envers ceux qui l'avaient rendu possible.

- Au rapport, dit-il avec un plaisir non dissimulé.
  - Le champ gravitationnel de la lune masque notre signature de distorsion, annonça Worf. Les Vulcains ne nous ont pas détectés.
- Picard hocha la tête, satisfait, et se dirigea vers son fauteuil.
- J'ai reconfiguré notre champ de distorsion pour qu'il se confonde avec les paramètres temporels de la sphère borg, expliqua Geordi.
  - Commander, activez le vortex, ordonna Picard.
  - Oui, monsieur, répondit La Forge en se mettant au travail.
  - Tous les ponts sont prêts, confirma Riker.
  - Monsieur Data, programmez notre trajectoire de retour. Cap sur le vingt-quatrième siècle. (Picard hésita.) Quelque chose me dit que le futur nous y attend.
  - Trajectoire programmée, monsieur, répondit Data.
- Alors, Picard poussa un soupir imperceptible.
- En avant !

\* \* \* \* \*

Dans la nuit inhabituellement tiède pour la saison, Lily Sloane se tenait devant le Crash & Burn, le nez levé vers le ciel. Là, elle vit ce qu'elle attendait depuis une heure : non des éclairs fondant sur la Terre, mais un arc-en-ciel qui brilla un instant avant de s'évanouir.

La jeune femme sourit et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la tente, où Zef, debout près du juke-box, parlait à la vitesse de la lumière. Assis au bar, ceux qui se nommaient eux-mêmes des Vulcains l'écoutaient poliment. Ils avaient l'air de braves gens, mais un peu collet monté. Jusque-là, ils n'avaient pas accepté de boisson alcoolisée, ni esquissé un sourire.

Quant à Zef, il était trop excité pour toucher à son verre. Excité, mais très lucide : une seule injection du docteur Crusher l'avait libéré à vie du mal qui avait empoisonné son existence.

Sous les yeux de Lily, le savant tendit la main et enfonça un des boutons du juke-box. Un morceau de rock'n'roll sortit des haut-parleurs. Les Vulcains haussèrent les sourcils et écoutèrent jusqu'au bout avec une curiosité scientifique qui n'avait

d'égal que leur détachement.

Lily et les autres humains éclatèrent de rire.

Le Phénix venait de renaître de ses cendres : jamais plus il ne se consumerait.

**F I N**